HAL
open science

Acquisition des concepts et nativisme des mécanismes chez Jerry Fodor

Sacha Behrend

To cite this version:

Sacha Behrend. Acquisition des concepts et nativisme des mécanismes chez Jerry Fodor. Philosophie. 2015. dumas-01194857

HAL Id: dumas-01194857

https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-01194857

Submitted on 7 Sep 2015

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Université Paris I – Panthéon Sorbonne

U.F.R. de Philosophie

Mémoire de Master 2

présenté pour l'année 2014-2015

par

Sacha Alexandre Behrend

Acquisition des concepts et nativisme des mécanismes chez Jerry Fodor

Sous la direction de

M. Maximilian Kistler

Remerciements

Je voudrais tout d'abord adresser ma gratitude à Maximilian Kistler pour avoir accepté de diriger mon mémoire, bien que je sois en histoire de la philosophie, et pour toujours avoir été disposé à discuter des difficultés que je pouvais rencontrer au cours de sa rédaction. J'ajoute que c'est lors d'un de ses séminaires que j'ai été introduit à la philosophie de l'esprit contemporaine, ce qui a été absolument déterminant dans le choix de mon sujet de mémoire.

Je tiens également à exprimer ma reconnaissance envers Laurent Jaffro, qui ne sait probablement pas à quel point le soutien qu'il m'a apporté lors d'une période importante et douloureuse de ma vie a été crucial. Il a également accompagné ma découverte de l'empirisme anglais, qui n'est pas étrangère aux questions abordées dans le présent travail.

Mon travail doit également beaucoup au dévouement de mes parents, qui m'ont grandement soutenu tout au long de la rédaction de mon mémoire. Pour cela, et pour le reste, je les remercie.

Introduction

Lorsque nous avons entrepris d'étudier le problème de l'innéisme chez le philosophe américain Jerry Fodor, notre perspective était la suivante : il s'agissait, suite à notre précédent travail sur John Locke, de nous intéresser aux arguments contre l'empirisme appliqué aux représentations mentales, et par là-même, les arguments en faveur de l'innéisme de ce type d'entités psychologiques. C'est d'emblée la question de savoir si les concepts sont innés qui a retenu notre attention, car ce type de représentations mentales se trouve être le fondement d'une partie de la vie de l'esprit. En effet, comme nous le montrons dans la première partie du présent travail, les concepts permettent de composer un grand nombre d'entités mentales, sans lesquelles la conduite cognitive la plus commune serait inintelligible. La perspective de départ consistait donc à identifier les dispositifs argumentatifs en faveur de l'innéité des concepts.

Fodor étant souvent présenté comme le défenseur d'un innéisme radical en ce qui concerne les concepts, nous avions choisi de faire l'inventaire des raisons de refuser la thèse selon laquelle les concepts sont acquis à partir de ses textes. Ajoutons que l'objectif d'un tel inventaire aurait été de fournir le matériau d'une défense de l'empirisme des concepts, qui se serait appuyée sur une critique méthodique des arguments en faveur de la thèse selon laquelle les concepts sont

d'une certaine façon toujours présents en nous, actuellement ou sous forme de dispositions.

Néanmoins, dès lors qu'on se penche sur l'innéisme défendu par Fodor, ainsi que sur l'évolution que sa théorie a connue au cours des ouvrages successifs, force est de constater qu'il serait vain d'y chercher un réservoir d'arguments en faveur de la thèse selon laquelle les concepts ne sont pas acquis à partir de l'expérience. Comme souvent lorsqu'un philosophe choisit de s'intéresser à un problème, la solution qu'il propose consiste davantage dans une reformulation de la question initiale que dans une réponse qui viendrait clore un débat demeuré inchangé. De fait, la contribution principale de Jerry Fodor au problème de l'innéisme tient à la redéfinition qu'il opère de la question initiale, et à vrai dire imprécise, de savoir si un certain type d'entités est acquis à partir de l'expérience ou s'il est d'une certaine façon toujours présent en nous.

Le présent travail se veut donc l'étude de la façon dont Fodor reprend cette formulation vague du problème de l'innéisme des concepts, et même de l'innéisme en général, pour en faire un problème distinct, débarrassé des imprécisions qui obscurcissaient la question initiale. Nous nous contenterons ici de donner le sens général de l'entreprise de Fodor, dont il s'agira de voir le détail dans notre étude.

Le point de départ de Fodor est de redéfinir ce qui sépare et oppose véritablement les empiristes et les innéistes, ou nativistes, sur la question de savoir comment nous obtenons nos concepts. La formulation insatisfaisante que cherche à dépasser Fodor est celle selon laquelle les empiristes soutiennent que l'expérience joue un rôle crucial dans l'acquisition de nos concepts, tandis que les innéistes tiennent ce rôle pour secondaire, voire même inexistant.

Or, cette entreprise de redéfinition de la querelle entre les empiristes et les

innéistes a des conséquences qu'on ne saurait négliger, en ce qui concerne la définition même de l'innéisme. Plus précisément, l'hypothèse que nous défendons est que les analyses de Fodor nous permettent de conclure qu'il y a au moins trois façons différentes dont une chose peut être innée. La deuxième partie de ce travail présente ainsi une étude diachronique de l'attitude de Fodor vis-à-vis de ces trois sens différents. Nous en concluons que Fodor restreint progressivement le sens légitime de l'affirmation selon laquelle une chose est innée. Ultimement, nous arguons du fait que c'est cette restriction progressive qui permet d'expliquer la redéfinition du problème de l'innéisme. Pour utiliser d'emblée une formule que nous préciserons dans le cours de l'argumentation, c'est le passage de l'innéisme des concepts à l'innéisme des mécanismes qui permet de comprendre la reformulation opérée par Fodor.

Dans la mesure où l'interrogation de Fodor s'appuie en grande partie sur une redéfinition de l'innéisme des concepts, il nous paraît indispensable de fixer la signification de cette expression. C'est pourquoi, la première partie de notre étude est consacrée à la théorie fodorienne du concept. Nous cherchons à y donner une réponse à la question de savoir ce qu'est un concept. Assurément, pour donner une réponse définitive à cette question, il faudrait tout un livre. En ce sens, nous cherchons à donner une réponse suffisamment précise pour permettre de comprendre la redéfinition de la querelle entre les empiristes et les innéistes au sujet de l'acquisition des concepts. Dans la deuxième partie de notre travail, nous en venons au problème de l'innéisme en tant que tel et nous cherchons à montrer en quel sens la redéfinition de l'innéisme des concepts conduit à une reformulation radicale du problème de l'innéisme.

Pour mener à bien ce projet, nous nous appuyons principalement sur trois

textes de Fodor : "The Present Status of the Inateness Controversy" (1981), *Concepts : Where Cognitive Science Went Wrong* (1998) et *The Language of Thought Revisited* (2008). Ces trois textes fournissent aussi bien les éléments nécessaires à une théorie du concept que les thèses permettant de reconstituer l'évolution de Fodor vis-à-vis du problème de l'innéisme.

Première Partie : Qu'est-ce qu'un concept ?

1. Définition faible et définition forte

Dans cette première partie, nous chercherons à définir ce qu'est un concept dans le cadre de la pensée de Jerry Fodor. Pour ce faire, nous allons distinguer des conditions nécessaires et suffisantes permettant de dire qu'une entité mentale est un concept. La théorie du concept que nous aurons identifiée sera par conséquent présupposée, lorsque nous en viendrons à la question de l'innéisme.

Pour dégager cette théorie, nous pouvons nous appuyer sur deux textes qui donnent des indications précieuses à ce sujet : le premier date de 1981 et est intitulé « The Present Status of the Inateness Controversy » ; tandis que le deuxième est un chapitre de l'ouvrage de 1998 *Concepts : Where Cognitive Science Went Wrong*.

Il apparaît rapidement que ces deux textes convergent sur un grand nombre de points, ce qui atteste de l'unité de la théorie du concept tout au long de la démarche de Fodor. Néanmoins, force est de constater que les deux définitions données ne sont pas entièrement homogènes, malgré les points de recoupement. En ce sens, notre hypothèse de lecture est que le texte de 1981 présente ce qu'on peut appeler une version faible de la théorie conceptuelle de Fodor, tandis que

l'ouvrage de 1998 en donne une version forte. La faiblesse ou la force de la formulation théorique ne se réfère pas ici à sa puissance de persuasion, mais plutôt au nombre de conditions nécessaires et suffisantes pour pouvoir parler d'un concept. On peut présenter schématiquement les deux versions de la façon suivante:

Version Faible :

1) Les concepts sont des entités mentales.
2) Les concepts expriment une certaine propriété.
3) Certains concepts sont les composants d'autres concepts.

Version Forte :

1') Les concepts sont des particuliers mentaux.
2') Les concepts sont des catégories.
3') Les concepts sont les constituants des pensées et d'autres concepts

On peut constater que la version forte reprend les conditions nécessaires et suffisantes identifiées dans la version faible, tout en leur donnant une portée plus large. Il nous faut maintenant en préciser le sens, afin de pleinement donner à voir la théorie conceptuelle qui s'en dégage.

2. Les concepts comme particuliers mentaux

Prenons tout d'abord la première condition, qui correspond à 1 dans la version faible et à 1' dans la version forte. Bien que les deux formulations puissent

paraître différentes, celle de 1981 nous semble réductible à celle de 1998. Pour montrer en quoi 1 est réductible à 1', ainsi que le sens exact de cette proposition, l'ouvrage *Concepts : Where Cognitive Science Went Wrong* offre des indications très précieuses. La formule selon laquelle les concepts sont des particuliers mentaux y est glosée de la façon suivante par Fodor : « Les concepts sont des particuliers mentaux : plus précisément, ils satisfont toutes les conditions ontologiques qui doivent être remplies par les choses fonctionnant comme des causes et des effets mentaux. »[1] L'affirmation selon laquelle les concepts sont des particuliers mentaux contient donc deux thèses distinctes : les concepts sont des entités intra-mentales ; ils sont des occurrences appartenant à un certain type.

Concernant la première thèse, dire que les concepts sont des objets ou des entités intra-mentaux, c'est d'abord dire qu'ils ne sont pas des dispositions : « Il suffit, pour le moment, que la thèse selon laquelle les concepts sont des particuliers mentaux soit comprise comme impliquant qu'*avoir* un concept est constitué par le fait d'avoir un particulier mental, et donc comme excluant la thèse selon laquelle avoir un concept est constitué, en un sens intéressant, par le fait d'avoir des caractéristiques ou des capacités mentales. »[2] La théorie contre laquelle Fodor s'élève ici est celle selon laquelle il faudrait se garder d'hypostasier certaines capacités de l'esprit humain. Les concepts, conçus comme des objets mentaux, représenteraient ainsi la réification illégitime de la capacité des agents cognitifs de discriminer et de faire des inférences. Pour prendre un exemple, il serait, selon cette théorie, trompeur d'introduire un concept de CHAT pour rendre compte de la capacité que nous avons de discriminer les animaux qui sont des chats de ceux qui n'en sont pas, ainsi que celle de faire des inférences concernant

1 Fodor Jerry, *Concepts : Where Cognitive Science Went Wrong*, deuxième chapitre, page 23.
2 Fodor Jerry, *Concepts : Where Cognitive Science Went Wrong*, premier chapitre, page 3.

les individus que nous identifions comme étant des chats.

L'argument principal contre la définition des concepts en termes d'entités mentales est qu'introduire de telles entités non seulement ne permet pas de rendre compte des capacités de l'esprit, mais en plus fait apparaître de nouvelles difficultés. En effet, faire intervenir un niveau intermédiaire entre l'agent cognitif et les dispositions qui sont les siennes pose le problème de savoir quelles sont les relations entre l'agent cognitif et le concept, ou encore entre le concept et les dispositions. On le voit, c'est tout un ensemble de nouveaux problèmes qui apparaissent et qui n'apportent, selon les adversaires de la théorie des objets mentaux, aucun bénéfice explicatif[3].

Notons au passage que la théorie faisant des concepts des dispositions de l'agent cognitif s'appuie en réalité sur un principe que Fodor conçoit comme dérivant du béhaviorisme, à savoir qu'il vaut mieux rendre compte des capacités des individus en termes de comportements observables empiriquement plutôt qu'en posant des entités mentales mystérieuses et non-observables[4]. Bien que ce principe n'aille pas jusqu'à réduire les capacités du sujet de faire des distinctions et des inférences à une série de réponses sélectives à certains stimuli, il y a bien un rejet de ce qui n'est pas susceptible d'être observé et décrit au moyen de procédures expérimentales. La raison de ce rejet est interprété par Fodor comme la recherche d'une garantie contre une certaine forme de scepticisme. Plus précisément, dès lors qu'une théorie des capacités cognitives des sujets postule des entités mentales, elle se met dans l'incapacité d'atteindre une connaissance certaine. En effet, dans la mesure où tout ce qui est accessible à l'observation et à l'expérimentation est le comportement des sujets, une telle théorie devra se

3 A ce sujet, voir Dummett M., *Seas of Language*, page 98, où ce type d'argument est développé.
4 Voir Fodor Jerry, *Concepts : Where Cognitive Science Went Wrong*, premier chapitre, pages 3-5.

contenter d'observer celui-ci, pour ensuite former des inférences tout au plus probables concernant les entités mentales dont il s'agit de rendre compte. On pourra, par exemple, observer que la majorité des individus parvient à différencier un chat d'une souris, de telle sorte que la présence d'une telle capacité chez les agents cognitifs apparaisse de façon certaine. En revanche, si on veut en inférer que les concepts CHAT et SOURIS sont clairement distincts, ou tout autre type de lois concernant les entités mentales, il sera impossible d'éprouver directement ces lois ou encore d'éprouver l'inférence reliant le comportement au concept[5]. En ce sens, la thèse selon laquelle il existe des entités mentales peut être vue comme pouvant mener à un certain scepticisme.

Fodor propose deux objections à cette argumentation. La première objection est formulée de la façon suivante par Fodor : « … Les questions dont s'occupent d'abord les théories de la signification sont métaphysiques plutôt qu'épistémiques... comprendre ce qu'est une chose vient invariablement avant de comprendre comment nous savons ce qu'elle est. »[6] A vrai dire, l'argument ne nous semble pas véritablement ici celui selon lequel l'erreur que commet la théorie faisant des concepts des dispositions comportementales est de faire passer l'examen de la façon dont nous connaissons ces dispositions avant l'examen des dispositions elles-mêmes, qui peuvent se révéler correspondre à des entités mentales. Le nerf de l'argument semble plutôt se trouver dans la première partie du passage que nous avons cité : ceux qui avancent ce type de raisonnements transforment sans fournir de justification des doutes méthodologiques, concernant la façon dont nous pouvons avoir des connaissances au sujet des entités mentales, en doutes ontologiques, concernant l'existence même des entités mentales. En

5 Fodor Jerry, *Concepts : Where Cognitive Science Went Wrong*, premier chapitre, page 5.
6 Fodor Jerry, *Concepts : Where Cognitive Science Went Wrong*, premier chapitre, page 5.

d'autres termes, le fait qu'il ne soit pas possible d'observer directement les concepts n'est pas suffisant pour affirmer qu'ils n'existent pas. Cette première objection est défensive, en ce sens qu'elle vise à rejeter l'affirmation selon laquelle les concepts n'existent pas, ce qui saperait les fondements même de la théorie conceptuelle que Fodor propose.

La deuxième objection est, quant à elle, offensive, car elle présente une critique de la prétention de la théorie des dispositions comportementales à atteindre une certitude plus grande que celle qui postule des entités mentales : « … Il n'y a pas de raison évidente pour laquelle les inférences partant du comportement pour en arriver à attribuer des concepts, des significations, des processus mentaux, des intentions de communication, etc., devraient être moins soumises aux risques habituels de l'induction que, par exemple, l'attribution de queues aux chats à partir de la perception. Le mieux que l'on obtienne dans les deux cas, c'est "une preuve solide mais pas une preuve certaine. »[7] Ce passage montre que Fodor accepte l'affirmation selon laquelle l'inférence menant d'une observation relative au comportement d'un individu à l'attribution d'entités mentales non-observables à ce même individu est « faillible », ce qui revient à dire qu'elle est probable et non pas certaine. Pourtant, il refuse l'idée selon laquelle les inférences inductives pourraient prétendre à un plus haut degré de certitude. Fodor prend l'exemple de l'affirmation selon laquelle tous les chats ont une queue, à partir de l'observation que dans un certain nombre de cas les chats observés en ont une. D'une part, une telle attribution ne peut s'appuyer que sur l'observation d'un sous-ensemble de l'ensemble de tous les chats qui ont existé et existent, de telle sorte qu'il est possible que des chats dépourvus de queue aient existé ou existent sans pourtant avoir été observés. D'autre part, l'attribution universelle

7 Fodor Jerry, *Concepts : Where Cognitive Science Went Wrong*, premier chapitre, page 5.

d'une queue au chat contient l'affirmation selon laquelle tous les chats futurs en auront une. Or, il n'y a aucun moyen de justifier cette prétention. L'objection de Fodor s'appuie sur l'application d'un raisonnement semblable au cas des capacités comportementales. Les connaissances auxquelles on peut prétendre concernant le comportement des individus n'est jamais que probable, car tous les cas passés et présents n'ont pas pu être observés et la validité future des lois identifiées jusqu'à maintenant ne peut être démontrée.

En somme, l'affirmation selon laquelle les concepts sont des particuliers mentaux contient déjà une première strate sémantique, à savoir qu'ils ne sont pas des dispositions. En d'autres termes, ils ne sont pas des capacités observables dans le comportement des sujets cognitifs. Or, dire que les concepts sont des particuliers mentaux, c'est aussi dire qu'ils sont des entités déterminées, par opposition à des genres ou des espèces indéterminées. Pour utiliser la terminologie que nous avons employée plus haut, les particuliers mentaux sont des occurrences appartenant à un certain type[8].

Pour développer le sens de ces affirmations, on peut citer au moins deux passages où Fodor aborde cette caractéristique des entités conceptuelles. Les deux passages sont les suivants : tout d'abord, « Les occurrences de représentations mentales sont des symboles. Les occurrences de symboles sont des objets physiques doués de propriétés sémantiques »[9] ; puis, « Puisque, selon la théorie représentationnelle de l'esprit, les concepts sont des symboles, on présume qu'ils entretiennent une relation type/occurrence... »[10] En rapprochant ces deux textes, il est possible de reconstituer une argumentation que Fodor fait intervenir d'une

8 Les termes « occurrences » et « types » traduisent ici la distinction devenue commune en langue anglaise entre « token » et « type ».
9 Fodor Jerry, *Concepts : Where Cognitive Science Went Wrong*, premier chapitre, page 10.
10 Fodor Jerry, *Concepts : Where Cognitive Science Went Wrong*, deuxième chapitre, page 28.

façon qui n'est pas pleinement explicite, à l'appui de la thèse selon laquelle les concepts sont des occurrences relevant de certains types. La première prémisse du raisonnement est que les concepts sont des symboles. Nous ne développons pas ce point ici, car c'est ce dont il est question dans les conditions 2 et 2'. Nous y reviendrons donc par la suite. Il suffit ici de dire que les concepts doivent être référés à des entités distinctes d'eux et auxquelles ils ne ressemblent pas nécessairement. Or, contrairement aux concepts, qui n'ont jusqu'ici été définis que comme des objets mentaux, les symboles sont des « objets physiques ». Cette affirmation paraît mystérieuse au premier abord. Pourtant, elle devient compréhensible si on l'interprète de la façon suivante : dire d'une chose qu'elle est un objet physique, c'est au moins dire qu'elle est déterminée et qu'elle a une certaine localisation spatio-temporelle. Ainsi, si on dit qu'un vase est un objet physique, cela implique qu'il a des propriétés déterminées (telle nuance de couleur, et non un type de couleur, telle texture, et non pas un type de texture, etc.), mais cela implique aussi qu'il se trouve à un certain endroit à un certain moment et qu'il peut se trouver à un autre endroit à un autre moment. Or, malgré le fait qu'un objet physique soit déterminé et localisé, il est néanmoins possible de parler de types d'objets physiques : la chaise, le vase, etc. Le type sera défini comme ayant au moins certaines propriétés indéterminées et comme n'ayant pas de localisation spatio-temporelle. En somme, les objets physiques sont soumis à une double compréhension, selon qu'on les conçoit comme type ou comme occurrence.

Nous voyons à présent plus clairement ce que peut apporter l'affirmation selon laquelle les concepts sont des objets physiques. En rester à dire que les concepts ne sont pas des dispositions, mais sont des objets mentaux, c'est

s'abstenir de comprendre les modalités d'existence de ces objets. Dès lors qu'on rapproche les objets mentaux des objets physiques, on rend possible la compréhension de ces modalités d'existence. Nous laissons ici de côté la question de savoir s'il faut concevoir les concepts comme étant des entités dont les propriétés sont déterminées, au même titre qu'un vase ou une chaise. L'une des raisons en est qu'il faudrait préciser ce que signifie pour une entité mentale d'avoir une propriété. Contentons-nous de dire qu'il est difficilement concevable qu'un concept soit entièrement indéterminé, s'il doit avoir un contenu qui, lui, est déterminé. L'autre caractéristique des objets physiques nous semble ici plus féconde. Il ne s'agit pas de voir les occurrences de concepts comme existant de façon autonome à un certain endroit et à un certain moment. Mais, celles-ci ne se conçoivent indépendamment d'un sujet cognitif singulier, qui a telle occurrence de concept à un moment et à un endroit déterminés. De plus, les occurrences de concepts relèvent de certains types conceptuels : le CHIEN, le CHAT, etc. Ainsi, il semble qu'on puisse appliquer la relation type/occurrence aux concepts, au moins en ce sens que les occurrences conceptuelles sont localisées spatialement et temporellement, par le biais d'un esprit, tandis que les types conceptuels ne le sont pas.

Pour résumer, dire que les concepts sont des particuliers mentaux, c'est faire au moins deux affirmations distinctes. Tout d'abord, les concepts sont des entités internes dont on peut inférer l'existence à partir du comportement des agents cognitifs. Néanmoins, ils ne sont pas entièrement réductibles aux capacités qui s'attestent par le biais du comportement. En d'autres termes, ils doivent avoir une consistance propre, bien que celle-ci ne soit valable que dans un esprit. La deuxième affirmation est que les concepts sont soit des occurrences conceptuelles,

soit des types conceptuels. Cela signifie que les concepts, pris dans le premier sens, ont une certaine localisation spatio-temporelle, lorsqu'un esprit les saisit[11], et que, pris dans le second sens, ils ne sont pas localisables.

Nous avons dit plus haut que la condition 1 est réductible à la condition 1'. Dans l'article « The Present Status of the Innateness Controversy », Jerry Fodor utilise une série d'expressions qui, sans être aussi précises que celles qu'on trouvera dans l'ouvrage de 1998, sont des indices de la conception qui sera exposée ultérieurement. On trouve notamment dans l'article les propositions suivantes : « Les représentations mentales sont des objets mentaux »[12], « … les concepts sont des entités mentales... »[13]. On voit là apparaître des termes qui seront repris dans *Concepts : Where Cognitive Science Went Wrong*. L'affirmation la plus claire qu'on trouve dans l'article est probablement celle-ci : « A partir de maintenant, quand je parle d'acquérir (attaining) un concept, j'aurai à l'esprit « concept » au sens d'objet mental. »[14] On voit mal ce que pourrait désigner une telle acception du concept, si ce n'est les propriétés que nous avons reconnues aux particuliers mentaux. On trouve donc une unité thétique de ces deux textes, au moins en ce qui concerne les conditions 1 et 1'.

3. Les concepts comme catégories

Nous pouvons maintenant passer aux conditions 2 et 2'. Notre hypothèse est ici que les conditions 2 et 2' sont conciliables, bien qu'une différence de formulation

11 Notons que l'utilisation du verbe « saisir » n'implique aucune conception de type frégéen selon laquelle certaines entités seraient appréhendées par l'esprit, sans pour autant être proprement mentales. Nous choisissons ce verbe faute de mieux et le prenons dans son sens le plus vague.
12 Fodor Jerry, The Present Status of the Innateness Controversy, page 259.
13 Fodor Jerry, The Present Status of the Innateness Controversy, page 259.
14 Fodor Jerry, The Present Status of the Innateness Controversy, page 260.

existe entre les deux. En effet, la version faible nous apprend que les concepts expriment une certaine propriété, tandis que la version forte stipule que les concepts sont des catégories. L'une des différences les plus évidentes entre ces deux affirmations est que la première nous dit ce que les concepts expriment, tandis que la seconde nous dit ce qu'ils sont. Néanmoins, cette différence nous paraît découler de l'indétermination de la clause appartenant à la version faible, plutôt que d'une distinction réelle entre deux théories des concepts.

Dans la mesure où l'ouvrage *Concepts : Where Cognitive Science Went Wrong* donne des informations plus précises que l'article de 1981, nous allons d'abord nous intéresser au sens de l'affirmation selon laquelle les concepts sont des catégories. Celle-ci nous semble vouloir dire fondamentalement au moins une chose. La caractéristique qui apparaît le plus évidemment dans la glose proposée par Fodor de cette affirmation est en effet que les concepts ont une certaine extension.

Que disons-nous quand nous affirmons que les concepts ont une extension ? Fodor affirme d'emblée : « Dire que les concepts sont des catégories, c'est dire qu'ils s'appliquent à des choses dans le monde : des choses dans le monde "tombent sous eux". Ainsi, par exemple, Greycat le chat tombe sous le concept de CHAT, mais non Dumbo l'éléphant. Pour les besoins de cette étude, cela revient à dire que Greycat appartient à l'extension de CHAT... »[15] Deux éléments sont donnés dans ce passage et permettent de comprendre ce que signifie pour un concept d'avoir une extension : d'une part, les concepts s'appliquent à des choses extérieures à l'esprit où ils se trouvent, c'est-à-dire qu'ils sont intentionnels ; d'autre part, ils ne s'appliquent pas à toutes les choses qui se trouvent en dehors de cet esprit, c'est-à-dire que leur intentionnalité est sélective.

15 Fodor Jerry, *Concepts : Where Cognitive Science Went Wrong*, deuxième chapitre, page 24.

L'intentionnalité des concepts est identifiée de façon très claire par Jerry Fodor, dès le début de l'ouvrage de 1998. Ainsi, au cœur de sa présentation de la théorie représentationnelle de l'esprit, on trouve la thèse suivante : « Les "représentations mentales" sont les premiers porteurs de contenu intentionnel. »[16] Cette proposition signifie non seulement que les représentations mentales, ou les concepts, ont un contenu intentionnel, mais aussi que leur intentionnalité n'est pas dérivée : elle est un fait qu'il faut constater et décrire, non pas expliquer et justifier. On pourrait néanmoins exprimer un doute, dans la mesure où Fodor parle des représentations mentales et non des concepts proprement dits, ce qui pourrait signifier que l'intentionnalité première est celle de certains états mentaux qui ne sont pas des concepts. Mais, il donne un peu plus bas une définition des représentations mentales qui ne laisse pas de doutes concernant ce qu'il entend par cette expression : « C'est à dire, pensez à elles (aux représentations mentales) comme à des particuliers mentaux doués de pouvoirs causaux et susceptibles d'évaluation sémantique. »[17] Cette définition correspond exactement à celle qui est donnée des concepts, notamment en ce qu'ils font référence à des objets extérieurs à l'esprit. Lorsque Fodor dit que les représentations mentales sont intentionnelles d'une façon non dérivée, cela s'applique aux concepts.

Par ailleurs, dire que le concept CHAT s'applique à Greycat, mais pas à Dumbo, c'est dire que l'intentionnalité discrimine entre les entités extérieures à l'esprit, de telle sorte qu'elle s'applique seulement à certaines d'entre elles. En d'autres termes, un concept donné s'applique exclusivement à un sous-ensemble de l'ensemble regroupant tous les objets actuels et possibles. Or, de la sélectivité de l'intentionnalité des concepts, qui n'implique pas nécessairement une décision

16 Fodor Jerry, *Concepts : Where Cognitive Science Went Wrong*, premier chapitre, page 7.
17 Fodor Jerry, *Concepts : Where Cognitive Science Went Wrong*, premier chapitre, page 7.

rationnelle, il s'ensuit qu'ils sont susceptibles de ce que Fodor appelle une évaluation sémantique. Cela signifie que l'application d'un concept à certaines choses peut être évaluée en termes de vérité ou de fausseté, ou plutôt en termes de satisfaction ou de non-satisfaction[18]. En effet, dès lors qu'un concept ne s'applique qu'à un sous-ensemble d'entités déterminées, chaque application du concept visera un objet appartenant ou n'appartenant pas à ce sous-ensemble. Dans la mesure où un concept pourra être satisfait ou non par certains objets, la proposition selon laquelle tel concept s'applique à tel objet sera susceptible d'être vraie ou fausse.

Il nous faut ici souligner un point important. Pour pouvoir dire qu'un concept est satisfait ou non, il paraît évident qu'il faut non seulement que le concept ait une extension, c'est-à-dire un ensemble de référents auxquels il s'applique, mais aussi une intension, c'est-à-dire un certain nombre de conditions en fonction desquelles il s'applique. Or, force est de remarquer qu'attribuer une telle fonction à l'intension d'un concept conduit à réduire ce dernier à n'être que ses conditions nécessaires et suffisantes. Le concept de CHIEN sera ainsi une liste de propriétés plus ou moins indéterminées, de telle sorte que pour chaque être vivant avec lequel on entrera en rapport il sera possible de le comparer au concept de CHIEN. S'il s'avère que l'on peut cocher toutes les propriétés comprises dans le concept, alors on sera fondé à faire l'inférence suivante : si un individu a un pelage, quatre pattes, etc., alors il est un chien ; or, l'individu ici présent a toutes les propriétés mentionnées ; donc, il appartient à l'extension du concept. Un tel raisonnement présuppose en fait qu'un concept se compose essentiellement d'une liste de conditions nécessaires et suffisantes, non des individus auxquels il fait référence. Pour en être sûr, on peut faire l'expérience de pensée suivante : si tous les chiens venaient à disparaître de la Terre, nous pourrions toujours avoir le

18 Fodor Jerry, *Concepts : Where Cognitive Science Went Wrong*, deuxième chapitre, page 24.

concept CHIEN et en faire usage. On peut expliquer cette conclusion en disant que le concept est constitué par ses conditions nécessaires et suffisantes, tandis que son extension est en quelque sorte contingente. Fodor exprime l'intuition que nous venons d'expliquer de la façon suivante : « … les concepts lexicaux ont typiquement une structure complexe, comme les concepts phrastiques ; et si le concept C est un composant du concept X, alors on n'a pas X si l'on ne pense pas que les X sont nécessairement des C. »[19] La formulation de la réponse donnée par Fodor est en fait une façon de développer la proposition selon laquelle les concepts lexicaux sont constitués par certaines conditions nécessaires et suffisantes.

Fodor fait valoir certaines objections contre cette réponse théorie. Dans la mesure où reconstituer toutes ces objections demanderait une longue étude et ne serait pas d'une grande utilité pour ce qui nous occupe ici, nous nous contenterons de rapidement aborder les deux objections qui nous semblent les plus décisives.

La première est qu'il y a extrêmement peu d'exemples de définitions acceptables. Or, si un mot/concept[20] n'a pas de définition, celle-ci ne peut pas constituer son contenu[21]. Encore faut-il montrer qu'il y a peu de définitions acceptables. Pour ce faire, Fodor reprend un argument avancé par Ray Jackendoff[22], dont le détail importe peu ici. Ce qui intéresse Fodor, c'est l'affirmation que fait Jackendoff selon laquelle toutes les occurrences du verbe « to keep » peuvent être définies d'une façon univoque, bien que le verbe s'applique à des champs sémantiques différents. La définition univoque est la

19 Fodor Jerry, *Concepts : Where Cognitive Science Went Wrong*, appendice 5A, page 108.
20 Notons qu'il est ici présupposé qu'un concept lexical correspond au mot qui l'exprime, au sens où, si le mot peut être défini par d'autres mots, le concept peut lui aussi être défini par d'autres concepts.
21 Fodor Jerry, *Concepts : Where Cognitive Science Went Wrong*, chapitre 3, page 45.
22 On trouvera cet argument dans Jackendoff Ray, *Languages of the Mind : Essays on Mental Representation*, pages 37-39.

suivante : « to keep » signifie « cause a state that endures over time »[23]. Or, remarque Fodor, pour que la définition donnée rende compte de l'univocité de « keep », il faut supposer l'univocité des termes qui entrent dans cette définition : « cause », « state », « time » et « endure ». La question est donc de savoir comment on peut démontrer l'univocité des constituants de la définition. L'argument de Fodor est qu'on ne parvient pas à faire une telle démonstration de façon satisfaisante.

Prenons « to cause » pour illustrer cela. Deux possibilités se présentent à nous. D'une part, nous pouvons dire que « to cause » est polysémique. D'autre part, on peut dire que « to cause » est univoque. Dans le premier cas, on ne voit pas comment il est possible de garantir l'univocité d'un mot/concept au moyen d'une définition dont les termes sont polysémiques. Cette option doit donc être abandonnée. Dans le second cas, deux options sont possibles. On peut, d'une part, dire que ce qui fait l'univocité de « to cause » est qu'il a une définition, du type « a X b », où a et b sont des objets et X est une action univoque. D'autre part, on peut dire que ce qui rend « to cause » univoque est non pas qu'il a une définition univoque, mais qu'il veut toujours dire *to cause*[24]. Il est aisé de voir que la première branche de l'alternative mène à une régression infinie. En effet, si l'univocité de « to cause » est requise pour expliquer l'univocité de « to keep » et si l'univocité de « X » est requise pour expliquer l'univocité de « to cause », alors il faudrait un « Y » dont l'univocité sera requise pour expliquer l'univocité de « X ». Une telle remontée ne trouve pas de *terminus ad quem*. La deuxième branche de l'alternative est toute aussi inacceptable pour le défenseur d'une théorie

23 Fodor Jerry, *Concepts : Where Cognitive Science Went Wrong*, chapitre 3, page 51. Remarquons que nous utilisons des minuscules, car nous parlons des expressions linguistiques. Mais, dans la mesure où nous avons posé une homologie entre les concepts et les mots qui les expriment, nous pourrions tout aussi bien utiliser des majuscules.

24 Les italiques servent à désigner non pas le mot, ou le concept, mais la propriété réelle qui leur correspond.

définitionnelle, car elle revient à admettre qu'un mot ne doit pas nécessairement avoir une définition pour échapper à la polysémie. Cela conduit de fait à faire reposer l'univocité de « to keep » sur son extension, et non sur son intension.

Or, il est évident que Fodor entend faire porter sa réfutation non sur ce seul verbe, mais sur la grande majorité des mots/concepts lexicaux. Le rôle argumentatif de ce passage est donc de montrer que les conditions nécessaires et suffisantes ne remplissent pas le rôle que Jackendoff veut leur accorder. Ce n'est pas parce que « to keep » compte, parmi ses conditions nécessaires et suffisantes, « to cause » qu'il en devient univoque[25]. Ainsi, non seulement les définitions ne permettent pas de fonder l'univocité des mots/concepts, mais en plus elles ne sont pas elles-mêmes univoques. L'une des principales raisons que nous avons d'introduire les définitions doit donc être écartée.

La deuxième objection que Fodor fait valoir contre la théorie selon laquelle les concepts lexicaux ont une structure complexe constituée par des conditions nécessaires et suffisantes est qu'il ne semble pas y avoir de moyen de distinguer entre les inférences qui définissent un concept et les autres inférences[26]. Cette objection se déploie en deux temps. Il s'agit tout d'abord de nier qu'on puisse identifier des inférences permettant de définir un concept donné. Pourtant, nous avons ce que Fodor appelle des intuitions de rapports analytiques, *a priori*, etc., qui sont souvent pris comme impliquant l'existence de tels rapports. Il s'agira donc, dans un deuxième temps, de montrer que ces intuitions n'ont pas l'implication qu'on leur accorde très souvent, ce qui nécessite d'en rendre compte sans avoir recours à des analyticités.

La première partie de l'objection n'est pas entièrement développée dans

25 Fodor Jerry, *Concepts : Where Cognitive Science Went Wrong*, chapitre 3, page 52.
26 Fodor Jerry, *Concepts : Where Cognitive Science Went Wrong*, chapitre 3, page 44.

Concepts : Where Cognitive Science Went Wrong. La raison en est que Fodor s'appuie sur les analyses de Quine au sujet du soi-disant caractère analytique de certaines liaisons conceptuelles. Il serait trop long de reprendre ici les développements de l'article de Quine, "Two Dogmas of Empiricism". Il est plus intéressant de voir ce que Fodor retient de l'argumentation de Quine, dans la mesure où c'est cela qui nourrit son rejet des inférences permettant de définir un concept. Il en donne le résumé suivant : le principal argument de Quine contre l'analyticité est que personne n'a jusqu'ici été capable d'établir une distinction satisfaisante entre les rapports conceptuels qui sont fiables parce qu'ils sont intrinsèques/constitutifs[27], et les rapports conceptuels qui sont fiables, bien qu'ils ne soient pas intrinsèques/constitutifs[28]. En d'autres termes, on peut affirmer qu'il y a un rapport entre, d'un côté, le concept de CÉLIBATAIRE et, de l'autre, les concepts HOMME et NON-MARIÉ. Mais, nous ne sommes aucunement fondés à qualifier ce rapport de constitutif, en ce sens que le contenu du premier concept serait constitué par les deux autres. Or, pour expliquer l'échec de la tentative visant à établir une distinction nette entre les rapports conceptuels et les rapports analytiques entre concepts, Fodor argue du fait que l'argument le plus convaincant est celui consistant à affirmer qu'il n'existe pas de tels rapports.

Néanmoins, il est indéniable que nous avons l'intuition qu'il existe un rapport constitutif entre certains concepts : il semble au premier abord évident que CÉLIBATAIRE ne consiste en rien d'autre qu'en la réunion des concepts d'HOMME et NON-MARIÉ. La tâche que se propose Fodor est alors non pas de rejeter ces intuitions comme infondées, mais au contraire de montrer qu'on peut en

27 Cette équivalence entre le caractère intrinsèque et le caractère constitutif d'un rapport entre concepts peut soulever des doutes. Mais, on peut l'expliquer de la façon suivante : si le concept CÉLIBATAIRE est intrinsèquement défini par les concepts HOMME et NON-MARIÉ, alors on peut dire qu'ils le constituent, en ce sens qu'ils en sont le contenu.

28 Fodor Jerry, *Concepts : Where Cognitive Science Went Wrong*, chapitre 4, page 71.

expliquer l'origine sans pour autant avoir à poser des rapports conceptuels analytiques.

Pour ce faire, il reprend en le modifiant un argument avancé par Hilary Putnam concernant les rapports analytiques entre concepts[29]. Fodor rejette la visée première de cet argument, qui était de fonder le caractère analytique de certaines liaisons conceptuelles, et lui assigne la tâche de rendre compte des intuitions selon lesquelles il existe de telles liaisons conceptuelles. Une fois modifiée par Fodor l'argumentation est la suivante : supposons qu'on pense que la seule façon de passer du concept C à la propriété qu'il exprime dépende d'inférences qui contiennent le concept C'. Il sera alors intuitivement plausible que la relation entre C et C' soit conceptuelle, c'est-à-dire qu'on ne peut pas avoir C sans avoir C'. Plus cette relation contrefactuelle, selon laquelle si on n'a pas C' on ne peut pas avoir C, apparaît forte, plus l'intuition selon laquelle C et C' sont conceptuellement liés sera forte[30]. Ainsi, si on pense que, pour arriver à la propriété exprimée par le concept de CÉLIBATAIRE, il faut nécessairement pouvoir faire une série d'inférences contenant le concept d'HOMME NON-MARIÉ, alors on aura tendance à voir une relation analytique entre ces deux concepts. Plus précisément, dès lors qu'on pense que, pour déterminer si un individu est un célibataire il faut déterminer s'il est un homme qui n'est pas marié, il apparaîtra plausible que HOMME et NON-MARIÉ soient nécessairement constitutifs de CÉLIBATAIRE[31]. En ce sens, les intuitions selon lesquelles il existe des rapports

29 On trouvera l'argument original dans Putnam Hilary, Two dogmas revisited, in Putnam Hilary, *Realism and Reason : Philosophical Papers*, volume 3.

30 Fodor Jerry, *Concepts : Where Cognitive Science Went Wrong*, chapitre 4, page 83.

31 Si l'on prend cet argument comme permettant de fonder le caractère analytique de certains rapports conceptuels, alors des objections difficiles à écarter peuvent être soulevées. La plus dévastatrice est certainement celle selon laquelle cet argument présuppose tacitement la notion de synonymie, qui présuppose à son tour celle de rapport analytique. Néanmoins, ces objections ne sont pas pertinentes si cet argument est utilisé pour montrer l'origine d'intuitions qui n'impliquent nullement qu'il y ait véritablement des relations analytiques entre certains concepts.

nécessaires entre certains concepts ont un fondement réel, sans pour autant qu'elles permettent de poser l'existence de tels rapports.

La thèse selon laquelle le contenu des concepts est leur intension apparaît, par conséquent, difficile à soutenir. En effet, des objections dirimantes peuvent être soulevées contre l'attribution aux concepts de conditions suffisantes et nécessaires, qui les constitueraient essentiellement. D'une part, il y a peu de définitions acceptables, en ce sens qu'elles permettent de garantir l'univocité du concept qu'elles constitueraient. D'autre part, les intuitions que nous avons qu'il existe des rapports nécessaires entre certains concepts n'impliquent pas que des définitions soient posées. Il faut néanmoins préciser ce que Fodor ne dit pas. Tout d'abord, il ne dit pas qu'il n'y a pas de rapports entre les concepts : CÉLIBATAIRE entre effectivement dans un certain nombre d'inférences faisant intervenir HOMME et NON-MARIÉ. De plus, il est tout à fait possible que les propriétés réelles soient constituées par leurs conditions suffisantes et nécessaires : le fait d'être réellement un célibataire pourrait tout à fait être lié de manière suffisante et nécessaire au fait d'être un homme et non marié[32]. Fodor dit donc la chose suivante : les concepts ne désignent pas immédiatement certaines inférences, qui sont des conditions suffisantes et nécessaires et qu'il faudrait connaître pour avoir tel ou tel concept.

La question qui se pose dès lors est celle de savoir à quoi l'intentionnalité des concepts est corrélée, question complémentaire mais distincte de celle consistant à demander ce qu'il faut savoir pour acquérir un concept. Dès lors qu'on refuse à l'intension le rôle primordial de référent immédiat d'un concept, il semble que la seule alternative soit d'accorder ce rôle à l'extension du concept. Pourtant, il n'est pas douteux qu'établir un rapport immédiat entre un concept et les objets

32 Fodor Jerry, *Concepts : Where Cognitive Science Went Wrong*, chapitre 4, page 74.

auxquels il s'applique, c'est-à-dire son extension, c'est s'exposer à un problème insoluble : comment déterminer l'extension d'un concept sans aucun critère discriminant ? Par conséquent, la solution privilégiée par Fodor va consister à redéfinir la notion d'intension conceptuelle, de telle sorte qu'elle ne soit plus un corrélat évident de la théorie définitionnelle des concepts. Pour ce faire, il réinterprète l'intension, qui apparaît dans le cadre de la théorie définitionnelle comme un ensemble de conditions nécessaires et suffisantes que le sujet doit connaître pour posséder le concept en question, comme étant constituée par une condition nécessaire et suffisante unique dont le sujet cognitif n'a cependant pas à prendre connaissance pour acquérir le concept dont elle fixe l'extension. Dès lors que la connaissance de conditions nécessaires et suffisantes n'est pas requise pour posséder un concept, c'est bien une alternative à la conception définitionnelle de l'intension qui est proposée. Il faut maintenant expliquer plus en détail la solution de Fodor, dont nous n'avons donné qu'une description schématique.

Il nous faut prendre séparément les deux questions, distinctes tout en étant liées, qui sont ici soulevées : d'une part, celle de savoir quelle est la référence d'un concept ; d'autre part, celle de savoir quelles sont les conditions objectives et subjectives en vue de l'acquisition d'un concept. C'est la première interrogation qui nous occupe ici de façon prioritaire. Nous pouvons y répondre de la façon suivante : les concepts font référence à un ensemble d'individus en vertu du fait qu'ils partagent une certaine propriété. C'est ainsi qu'il faut, nous semble-t-il, interpréter un certain nombre de propositions, qu'on trouve tout d'abord dans l'article "The Present Status of the Innateness Controversy" : « … on pensera au concept de CHIEN comme … (b) exprimant la propriété d'*être un chien* (et par conséquent comme s'appliquant aux chiens)... »[33]. Mais, on rencontrerait des

33 Fodor Jerry, The Present Status of the Innateness Controversy, page 259.

formulations qui, pour n'être pas identiques, nous semblent équivalentes dans les ouvrages plus tardifs : « … les affirmations, ou les pensées, selon lesquelles un certain concept s'applique à une certaine chose sont toujours susceptibles d'une évaluation en des termes sémantiques, tels que satisfait/non-satisfait... »[34] et aussi « L'extension d'un concept est l'ensemble (actuel ou possible) d'instances de la propriété à laquelle ce concept est verrouillé. »[35]

Pour être en mesure de dire quelle relation un concept entretient précisément d'une part avec certaines propriétés, d'autre part avec un certain nombre d'individus (son extension), il faut d'abord définir ce que Fodor entend lorsqu'il parle de propriétés. Cette dernière notion peut s'entendre au moins de deux façons, car Fodor distingue les propriétés d'apparence et les propriétés d'essence. Dans la mesure où les concepts correspondant aux propriétés d'apparence sont premiers par rapport à ceux qui relèvent des propriétés d'essence[36], nous traiterons principalement des premières. Fodor donne la définition suivante : « Ma théorie est que ce que les poignées de porte ont en commun en tant que poignées de porte, *c'est d'être le genre de choses que les esprits appartenant au même genre que les nôtres verrouillent ou verrouilleraient à partir de l'expérience d'instances du stéréotype de poignée de porte*. »[37] Cela signifie qu'une propriété d'apparence est une disposition à occasionner l'acquisition d'un concept dans les esprits qui sont constitués de la même manière que ceux des hommes. De plus, cette disposition à déclencher l'acquisition d'un

34 Fodor Jerry, *Concepts : Where Cognitive Science Went Wrong*, chapitre 2, page 24.
35 Fodor Jerry, *The Language of Thought Revisited*, deuxième partie, chapitre 5, page 141
36 Ce que nous appelons propriété d'essence est en fait ce qui définit un genre naturel, à savoir une certaine microstructure commune, conçue comme étant la cause des propriétés superficielles d'un certain nombre de choses.
37 « My story says that what doorknobs have in common qua doorknobs *is being the kind of things that our kind of minds (do or would) lock to from experience with instances of the doorknob stereotype*. » Fodor Jerry, *Concepts : Where Cognitive Science Went Wrong*, chapitre 6, page 137.

concept doit se trouver dans les choses en vertu de certaines propriétés stéréotypiques[38].

Pour mieux comprendre, on peut illustrer la théorie fodorienne des propriétés d'apparence en s'appuyant sur la propriété *être rouge*. Fodor analyse cette dernière propriété en lui attribuant trois caractéristiques : elle n'a pas de définition nominale ; elle n'a pas d'essence réelle ; et elle n'est pas métaphysiquement ultime[39]. Pour démontrer que la propriété d'*être rouge* n'a pas de définition nominale, c'est-à-dire pas de définition qui ne fasse pas appel à une certaine microstructure pour expliquer les propriétés macroscopiques, il suffit de rappeler le discrédit que Fodor a jeté sur toute définition. En effet, toute tentative définitionnelle semble se heurter à l'impossibilité de garantir par ce moyen l'univocité du terme qu'on cherche à définir. Mais, *être rouge* n'est pas non plus entièrement réductible à une certaine microstructure physico-chimique, à laquelle elle serait réductible. Pour comprendre cela, on peut songer à l'argument selon lequel nous ne pouvons même pas concevoir comment la qualité phénoménale du rouge pourrait être réduite à une certaine microstructure, qui s'appuie sur des éléments quantitatifs. Finalement, dire que la propriété d'*être rouge* n'est pas métaphysiquement ultime, c'est dire qu'une chose doit posséder un certain nombre de caractéristiques pour être rouge.

Or, Fodor étend la portée de cette analyse à un certain nombre de propriétés qui ne sont pas sensibles. Soit le cas de la propriété d'*être une poignée*

---

38 Précisons que le stéréotype ou prototype est l'individu qui a le plus de propriétés en commun avec les individus qui lui sont conceptuellement apparentés, c'est-à-dire qui ont le même degré de détermination et spécifient une même notion plus indéterminée. Ainsi, les voitures sont, parmi les individus qui déterminent la notion de véhicule, les plus prototypiques, car elles ont plus de caractéristiques en commun avec les autres individus déterminant véhicule, camion, bus, etc., que ces derniers individus entre eux. Pour la façon dont Fodor interprète la théorie prototypique, voir notamment Fodor Jerry, *Concepts : Where Cognitive Science Went Wrong*, chapitre 5, pages 89-94.

39 Fodor Jerry, *Concepts : Where Cognitive Science Went Wrong*, chapitre 6, page 135.

de porte. L'argument de Fodor est qu'une telle propriété n'a pas de définition nominale, pas d'essence réelle et n'est pas métaphysiquement ultime. La première affirmation, selon laquelle *être une poignée de porte* n'a pas de définition nominale satisfaisante, ne pose pas de difficulté particulière, dès lors qu'on accepte la thèse générale selon laquelle les définitions ne permettent pas de garantir l'univocité des termes définis. En ce qui concerne l'absence d'essence réelle de la propriété en question, on peut s'en convaincre en pensant au fait qu'il existe une variabilité non négligeable parmi les poignées de porte. Par conséquent, il existe très certainement des poignées de porte ne partageant pas une même microstructure physique, mais instanciant malgré tout, au même titre, la propriété d'*être une poignée de porte*. On ne peut donc pas identifier cette propriété à une unique microstructure. Pour finir, il faut s'intéresser à l'affirmation selon laquelle *être une poignée de porte* n'est pas une propriété qui n'en implique aucune autre. Bien qu'on ne puisse pas réduire cette propriété à un certain nombre de conditions suffisantes et nécessaires, comme par exemple être une protubérance amovible attachée à une porte au niveau de la taille, il n'est pas douteux que la propriété d'*être une poignée de porte* s'applique en fonction des caractéristiques des objets qu'elle caractérise.

On pourrait objecter que, contrairement à *être rouge*, la propriété d'*être une poignée de porte* n'est pas la disposition à occasionner un certain état phénoménal, mais celle d'occasionner l'acquisition d'un concept. A ce titre, l'argument selon lequel on ne peut pas réduire l'état mental résultant à certaines de ses conditions d'apparition n'aurait pas cours dans le cas d'*être une poignée de porte*, car un concept n'est pas qualitatif au même titre qu'un état mental phénoménal. Néanmoins, il faut bien saisir le sens de l'analogie proposée par

Fodor. Il ne s'agit assurément pas de dire que des propriétés du type d'*être une poignée de porte* causent des états phénoménaux qualitatifs en nous. Mais, de la même manière qu'on ne peut pas réduire *être rouge* à une définition ou une microstructure, certaines autres propriétés non-sensibles, c'est-à-dire qui occasionnent l'acquisition de concepts et non de certaines sensations qualitatives, sont elles aussi irréductibles à une définition ou une microstructure. Répétons encore que cela n'implique pas, dans le cas du rouge comme dans le cas d'autres propriétés non-sensibles, qu'elles soient complètement indépendantes et premières par rapport à d'autres propriétés, entendues comme des caractéristiques possédées par les choses elles-mêmes. L'intuition fondamentale est que certaines choses ont une disposition, dont on peut rendre compte en termes de propriétés prototypiques, à occasionner l'acquisition d'un concept dans les esprits semblables aux nôtres et qu'on ne peut définir cette disposition en des termes ne faisant pas référence à la façon dont ces choses nous apparaissent. En d'autres termes, on pourrait dire que Fodor étend le fonctionnement des états mentaux phénoménaux à celui des états mentaux conceptuels.

Néanmoins, dans la mesure où la théorie de l'innéité développée par Fodor s'appuie principalement sur les concepts de propriétés d'apparence, au point de faire des concepts de genres naturels en tant que tels des constructions dérivées des concepts de propriétés d'apparence, nous serons brefs sur ce deuxième type de propriétés. On peut dire qu'une propriété d'essence est une microstructure qui est la cause de certaines caractéristiques apparentes[40]. En ce sens, on peut dire que les genres naturels sont constitués par une certaine propriété d'essence. Quant aux concepts de genre naturels, Fodor en donne une explication génétique. Nous

40 Voir notamment Fodor Jerry, *Concepts : Where Cognitive Science Went Wrong*, chapitre 7, pages 152-153.

avons d'abord un concept d'EAU, par exemple, dont l'intentionnalité semble fonctionner de la même façon que celle des concepts s'appliquant à des propriétés d'apparence : c'est l'expérience de certains échantillons stéréotypiques d'eau qui va occasionner en nous l'acquisition d'un concept correspondant grossièrement, mais pas exactement, à l'extension réelle du genre naturel de l'eau[41]. Selon la terminologie employée par Fodor, nous avons alors un concept d'EAU, et non un concept d'EAU en tant que genre naturel, c'est-à-dire un concept ciblant la microstructure qui fait d'un certain liquide de l'eau, en l'occurrence H2O[42]. Pour acquérir un concept de genre naturel en tant que genre naturel, il faut adjoindre au concept pré-théorique d'EAU la tendance à s'en remettre à l'avis des experts, avis selon lequel les individus appartenant à un genre naturel ont une microstructure caractéristique qui est causalement responsable des propriétés apparaissantes[43]. C'est en ce sens que les concepts correspondant à des propriétés d'essence sont acquis génétiquement après les concepts de propriétés d'apparence.

Nous en arrivons maintenant à la difficile question de la réinterprétation que Fodor donne de l'intension conceptuelle. La difficulté ici est de comprendre les relations qu'entretiennent entre eux trois éléments : le concept, la propriété d'apparence à laquelle il répond et les individus qui possèdent cette propriété.

Pour étudier ces relations, il est utile de repartir de la notion définitionnelle de l'intension conceptuelle, afin de souligner les déplacements opérés par Fodor. Dans la théorie traditionnelle, l'intension, c'est-à-dire une liste de conditions suffisantes et nécessaires, permet de répondre à deux questions différentes : d'une part, celle de savoir quelle est la signification d'un concept ; d'autre part, celle de savoir comment on acquiert un concept. Elle permet de répondre à la première

41 Fodor Jerry, *Concepts : Where Cognitive Science Went Wrong*, chapitre 7, pages 156-157.
42 Fodor Jerry, *Concepts : Where Cognitive Science Went Wrong*, chapitre 7, page 157.
43 Fodor Jerry, *Concepts : Where Cognitive Science Went Wrong*, chapitre 7, pages 154-156.

question, en ce sens que la signification première d'un concept est une liste de conditions suffisantes et nécessaires, qui déterminent dans un deuxième temps l'extension à laquelle on applique le concept en question. Mais, l'introduction de la notion d'intension conceptuelle constitue aussi une réponse à la seconde question : si un concept signifie tout d'abord et de façon nécessaire une définition, alors l'apprentissage de cette définition suffit pour acquérir un concept. Nous allons voir que les déplacements imposés par Fodor concerne les réponses à apporter à ces deux questions.

Tout d'abord, c'est la compréhension de la relation entre le concept et la propriété correspondante qui est modifiée. Selon les théories, cette relation apparaît souvent comme étant une forme de signification ou encore de représentation, dans le cas où les concepts sont conçus comme étant des images mentales. Mais, Fodor propose une thématisation de cette relation qui n'est identifiable ni à la signification, ni à la représentation.

On trouve deux formules différentes pour désigner cette relation. La première le fait en termes d'expression. On trouve cette façon de présenter les choses dans une formule de l'article "The Present Status of the Innateness Controversy" que nous avons déjà citée : un concept exprimerait (to express) une propriété et s'appliquerait (to apply) à certains individus[44]. Fodor n'abandonne pas ce type de formulations dans ces ouvrages plus tardifs. En témoignent des phrases comme celle-ci : « … avoir un concept, c'est quelque chose comme entrer en résonance avec *la propriété que le concept exprime...* »[45] ou encore « … la propriété que C (une variable conceptuelle) exprime... »[46]. La deuxième

44 Fodor Jerry, The Present Status of the Innateness Controversy, page 259.
45 Fodor Jerry, *Concepts : Where Cognitive Science Went Wrong*, chapitre 6, page 137. Nous soulignons.
46 Fodor Jerry, *The Language of Thought Revisited*, deuxième partie, chapitre 5, page 168.

description que Fodor fait de la relation entre un concept et une propriété substitue au vocabulaire de l'expression celui plus surprenant de la résonance, du verrouillage, etc. Dans le passage que nous venons de citer quelques lignes plus haut, Fodor dit qu'avoir un concept, c'est entrer en résonance avec une propriété. Mais, c'est le vocabulaire du verrouillage (to lock to) qui est le plus utilisé. En témoigne la proposition suivante : « Ma théorie est que ce que les poignées de porte ont en commun en tant que poignées de porte, *c'est d'être le genre de choses que les esprits appartenant au même genre que les nôtres verrouillent ou verrouilleraient à partir de l'expérience d'instances du stéréotype de poignée de porte*. »[47] La diversité de ces formulations cache en fait l'unité de l'opération désignée : la relation entre le concept et la propriété d'apparence correspondante tient dans le fait que l'expérience de cette dernière occasionne l'acquisition du concept en question.

Dès lors, la question est celle de savoir si la dualité linguistique des modes d'expression servant à décrire la relation entre un concept et une propriété signifie qu'il y a non pas une, mais deux relations distinctes. Il y aurait d'une part une expression de la propriété pertinente par le concept qui lui correspond ; et il y aurait, d'autre part, un déclenchement de l'acquisition du concept par l'expérience de la propriété pertinente.

Notre hypothèse est qu'il n'y a en fait qu'un type de relation qui unit les concepts à leurs propriétés : l'expérience de celles-ci déclenchent l'acquisition de ceux-là. Il est certes tout à fait possible que les différences dans les expressions utilisées soient l'indice de ce que Fodor voit bien une différence entre la relation

47 « My story says that what doorknobs have in common qua doorknobs *is being the kind of things that our kind of minds (do or would) lock to from experience with instances of the doorknob stereotype*. » Fodor Jerry, *Concepts : Where Cognitive Science Went Wrong*, chapitre 6, page 137.

d'expression et la relation de déclenchement. Notre hypothèse formulée avec plus de précision est donc que la théorie développée par Fodor non seulement n'implique pas un rapport d'expression entre les concepts et les propriétés, mais aussi qu'elle fournit plutôt des arguments en faveur de l'unicité de cette relation, entendue comme le déclenchement de l'acquisition du concept par la propriété.

Le principal argument à l'appui de notre hypothèse est qu'il est malaisé d'identifier précisément en quoi consisterait une relation d'expression entre un concept et une propriété d'apparence. Tout d'abord, dire qu'un concept se réfère à certains individus, c'est-à-dire dire qu'il est déclenché par certains individus auxquels on l'applique. L'application d'un concept à une chose x consiste, quant à elle, à reconnaître x comme appartenant à l'extension d'un concept. De cette façon, il devient possible d'appliquer toutes les informations que je possède au sujet du concept à x. Il apparaît rapidement qu'on ne peut pas analyser une relation d'expression entre un concept et une propriété de la même façon. En effet, on peut voir la propriété d'apparence comme étant en quelque sorte la condition suffisante et nécessaire d'application du concept[48] : en ce qui concerne POIGNEE DE PORTE, si l'expérience de x (un objet quelconque) déclenche l'acquisition du concept de POIGNEE DE PORTE en vertu de ses propriétés prototypiques, alors x est une poignée de porte. Dans la mesure où la relation de référence entre un concept et un individu consiste dans la reconnaissance de l'appartenance de l'individu à l'extension du concept et où la propriété est ce qui permet de déterminer l'extension du concept, alors on ne peut pas interpréter la relation entre le concept et la propriété comme étant elle-même une relation de référence ou

48 J'introduis une réserve, par le « en quelque sorte », parce que la présence dans la condition de propriétés prototypiques rend assez douteuse l'affirmation selon laquelle cette condition est suffisante et nécessaire. Mais, la portée de l'argument que nous développons ici n'est en rien réduite par cette réserve.

d'application.

Si nous ajoutons par ailleurs à cet argument la clause, explicite chez Fodor, selon laquelle il n'est pas nécessaire de connaître une propriété pour obtenir le concept dont elle occasionne l'acquisition dans notre esprit, alors il devient impossible de dire qu'un concept se réfère à une propriété. En effet, appliquer un concept à un individu particulier, c'est-à-dire reconnaître que l'individu appartient à l'extension du concept, est une activité consciente du sujet connaissant. En d'autres termes, il faut que soient connus par nous les éléments de la relation, à savoir le concept et l'individu que nous appréhendons. Or, faire de la relation entre un concept et une propriété une relation de référence enfreindrait cette clause, car une propriété peut être à l'origine de l'acquisition du concept et de son application à un individu, sans pour autant qu'elle soit elle-même explicitement connue. Il est donc doublement impossible de faire du rapport entre un concept et la propriété correspondante une relation de référence ou d'application. Il est néanmoins possible d'interpréter ce rapport différemment de celui qui unit un concept et les individus composant son extension.

Pourtant, nous ne voyons pas comment rendre compte autrement de ce qui est décrit par Fodor comme une « expression ». C'est pourquoi nous avançons l'hypothèse selon laquelle la relation entre un concept et la propriété correspondante doit être comprise comme consistant essentiellement dans le fait que l'expérience de la deuxième déclenche l'acquisition du premier dans notre esprit. Il ne s'agit assurément pas de nier le rôle prépondérant que joue une propriété dans la détermination de l'extension du concept : un concept s'applique à un ensemble d'individus en fonction d'une propriété qu'ils ont en commun. Néanmoins, le sujet cognitif ne rapporte pas le concept à une propriété, comme il

le rapporte à cet ensemble d'individus, et ce d'autant plus qu'il ignore souvent les propriétés correspondants aux concepts qu'il a.

En conclusion, dire qu'un concept est une catégorie ne doit pas se comprendre chez Fodor comme signifiant qu'un concept a une intension et une extension, celle-ci étant déterminée par celle-là. Il faut plutôt comprendre l'affirmation comme signifiant qu'un concept s'applique à un certain nombre d'individus, qui composent son extension en fonction d'une propriété qu'ils partagent. Néanmoins, cela ne veut pas dire que le concept est directement référé par le sujet connaissant à une ou plusieurs conditions nécessaires et suffisantes qu'il faudrait connaître pour avoir le concept. En d'autres termes, il y a bien une relation entre les concepts et leurs propriétés, mais cette relation, n'étant pas nécessairement fondée sur la connaissance des termes mis en rapport, n'est pas autre chose que le déclenchement du concept par l'expérience de la propriété. En ce sens, la notion traditionnelle d'intension d'un concept est bien caduque.

4. La compositionnalité des concepts

Il nous faut maintenant nous intéresser à la clause de compositionnalité des concepts, qui ne fait pas son apparition dans *Concepts : Where Cognitive Science Went Wrong*, mais se trouve déjà esquissée dans "The Present Status of the Innateness Controversy". Plus précisément, cela signifie que l'article de 1981 met l'accent sur le fait que certains concepts sont les constituants d'autres concepts. Cette affirmation est généralisée dans *Concepts : Where Cognitive Science Went Wrong* et devient celle selon laquelle les représentations mentales héritent leur contenu de celui de leurs constituants. Notre hypothèse concernant le rapport que

ces deux versions de la compositionnalité conceptuelle entretiennent sera que la formulation de l'ouvrage de 1998 généralise ce qui est présenté d'une façon plus locale dans l'article de 1981.

Pour donner à comprendre la compositionnalité conceptuelle, nous en présenterons la formulation générale, à laquelle nous ajouterons des précisions parmi lesquelles apparaîtront les thèses présentes dans l'article de 1981.

La formulation la plus indéterminée qu'on puisse donner de la compositionnalité est la suivante : « Les représentations mentales héritent leurs contenus des contenus de leurs constituants. »[49] Cette définition a néanmoins l'inconvénient de ne pas préciser de quelles représentations mentales il est question et de rester allusive sur le processus désigné par le verbe « hériter ». Fodor propose rapidement une glose de la formulation indéterminée que nous venons de donner. Mais, pour la comprendre, il faut d'abord définir le vocabulaire employé.

Il faut distinguer entre les concepts, les pensées (thoughts) et les attitudes propositionnelles. Dans le cadre de cette tripartition, les concepts sont les composants les plus simples. Qu'en est-il alors des pensées ? Selon l'usage qu'en fait Fodor, les pensées sont « les représentations mentales qui, selon la théorie représentationnelle de l'esprit, expriment les propositions qui sont l'objet des attitudes propositionnelles »[50]. Pour prendre un exemple, une pensée sera l'état mental correspondant à la proposition « il va pleuvoir ». Les attitudes propositionnelles ou croyances (beliefs) pourront, quant à elles, prendre cette proposition comme objet en ce sens qu'elles pourront constituer un grand nombre d'attitudes par rapport à elle : on pourra ainsi croire qu'il va pleuvoir, espérer qu'il

49 Fodor Jerry, *Concepts : Where Cognitive Science Went Wrong*, chapitre 2, page 25.
50 Fodor Jerry, *Concepts : Where Cognitive Science Went Wrong*, chapitre 2, page 25.

va pleuvoir, etc. Il est important de souligner que ces différentes croyances, bien qu'elles soient différentes, partagent une même pensée.

Une fois le vocabulaire mis en place, nous pouvons en venir à la façon dont Fodor précise la formulation très générale qui a été donnée de la compositionnalité. Cette notion se trouve expliquée de la façon suivante : « Les concepts sont les constituants des pensées et, dans un nombre de cas indéfini, d'autres concepts. »[51] Deux éléments nous paraissent remarquables dans cette nouvelle explicitation. Tout d'abord, il n'est plus seulement question de représentations mentales et de leurs constituants : il est explicitement affirmé que les concepts sont les constituants des pensées, ce qui implique qu'ils sont aussi les composants des attitudes propositionnelles. Par ailleurs, nous apprenons aussi que certains concepts peuvent constituer au moins deux types d'entités mentales différentes[52] : les pensées et certains concepts. Il est néanmoins tout aussi remarquable que plus d'indications ne nous soient pas données en ce qui concerne le processus par lequel une pensée ou un concept « hérite » du contenu de ses composants.

Pour comprendre précisément en quoi il y a héritage, il est nécessaire de mettre en lumière ce qu'implique l'affirmation selon laquelle d'une part les concepts sont les constituants des pensées et de certains concepts, et d'autre part les composants donnent leur contenu aux composés. Cette double affirmation requiert que soient posés deux éléments. Le premier est qu'il y a une base finie de concepts primitifs; le deuxième est qu'il y a un nombre fini d'opérations pouvant être appliquées à ces concepts primitifs[53]. Il est assez aisé de définir les concepts

51 Fodor Jerry, *Concepts : Where Cognitive Science Went Wrong*, chapitre 2, page 25.
52 Nous disons « au moins », car on peut aussi dire que les concepts constituent les croyances ou attitudes propositionnelles.
53 Fodor Jerry, *Concepts : Where Cognitive Science Went Wrong*, chapitre 2, page 27.

primitifs comme ces concepts qui n'ont pas de structure interne, par opposition aux concepts complexes qui sont par définition composés.

En revanche, il est plus difficile de savoir précisément quelles sont les opérations dont parle Fodor. Force est de remarquer que ce problème apparaît déjà dans "The Present Status of the Innateness Controversy", notamment dans le passage suivant : « Les diverses théories classiques de l'acquisition des concepts diffèrent (entre autres choses) dans leur formulation des principes constructifs. Certaines versions antérieures les concevaient comme étant des principes d'association ; certaines plus tardives les empruntent à la théorie logique de la quantification ou à la syntaxe des langages informatiques. Pour ce qui nous intéresse actuellement, cependant, il n'est pas vraiment nécessaire de s'occuper de telles différences. Ce qui est important est que … acquérir un concept phrastique impliquera d'effectuer actuellement la construction logique pertinente : acquérir le concept VACHE BRUNE impliquera de l'assembler actuellement à partir des concepts constituants VACHE et BRUN. »[54] En somme, ce qui intéresse Fodor, c'est l'existence de principes permettant de construire des représentations mentales complexes, non la détermination exacte de ces principes. Ce passage nous semble également correspondre à l'esprit de *Concepts : Where Cognitive Science Went Wrong*. En effet, la question de l'existence d'un nombre fini d'opérations pouvant être appliquées aux concepts primitifs y apparaît comme distincte de la question de savoir quelles sont ces opérations. Il est remarquable que, lorsque Fodor aborde la compositionnalité des concepts, il laisse entièrement de côté la seconde question. Dans la mesure où l'affirmation selon laquelle il y a un nombre fini d'opérations pouvant être appliqué aux concepts simples suffit à l'argumentation de Fodor, il n'est pas indispensable pour nous de chercher à préciser quelles sont

54 Fodor Jerry, The Present Status of the Innateness Controversy, page 262.

ces opérations.

Une fois ces deux éléments mis en place, on peut rendre compte de la formation des états mentaux composés de la façon suivante : « … chaque représentation mentale est construite par l'application d'un nombre fini d'opérations à une base finie de concepts primitifs... »[55] Il faut préciser que ce que Fodor appelle ici « représentation mentale » désigne en fait plus spécifiquement les pensées, les attitudes propositionnelles et certains concepts. Cette proposition ne décrit pourtant pas pleinement la compositionnalité des concepts, car elle laisse de côté la clause importante selon laquelle les opérations appliquées aux concepts primitifs doivent permettre aux pensées, croyances et concepts complexes de tirer leur contenu de ces concepts primitifs. Fodor explicite cette clause, lorsqu'il écrit : « Puisqu'une représentation mentale est individuée par sa forme et son contenu (voir le premier chapitre), on suppose qu'ils sont tous les deux déterminés par la spécification de l'inventaire de concepts primitifs que la représentation contient, accompagnée des opérations par lesquelles elle est assemblée à partir d'eux. »[56] Pourtant, il ne s'agit pas simplement de dire que le contenu[57] d'une représentation mentale complexe est déterminée par les concepts primitifs qu'elle contient et les opérations qu'on leur a appliquées. Il faut aller plus loin et dire que le contenu d'une représentation mentale complexe est réductible au contenu de ses composants. En ce sens, la compositionnalité est le fait qu'à partir d'un nombre fini de concepts primitifs et de règles de composition, on puisse former des

55 Fodor Jerry, *Concepts : Where Cognitive Science Went Wrong*, chapitre 2, page 27.
56 Fodor Jerry, *Concepts : Where Cognitive Science Went Wrong*, chapitre 2, page 27.
57 Le terme de « contenu » doit être ici compris comme désignant ce à quoi une représentation mentale se réfère, mais également ses conditions d'acquisition. En effet, le concept de VACHE BRUNE est doublement déterminé par ses constituants. D'une part, son extension sera l'intersection de l'extension du concept de VACHE et du concept BRUN. D'autre part, il sera suffisant pour acquérir VACHE BRUNE d'avoir VACHE et BRUN. Les conditions d'acquisition du concept complexe sont donc héritées des conditions d'acquisition de ses constituants.

pensées, des croyances et des concepts complexes dont le contenu peut être réduit à celui des concepts primitifs.

Pour illustrer cela nous allons nous intéresser à l'explication donnée par Fodor de la construction des concepts phrastiques à partir des concepts lexicaux[58] dans l'article "The Present Status of the Innateness Controversy". Cela nous permettra également de voir en quoi la construction de concepts complexes ne diffère pas fondamentalement de la construction de pensées, ou de croyances. Pour rendre compte de cette construction, Fodor fait valoir trois conditions distinctes :

1) les propriétés sémantiques des concepts phrastiques sont héritées des propriétés sémantiques des concepts lexicaux correspondants[59] ;

2) les principes permettant de construire des concepts phrastiques à partir de concepts lexicaux sont généraux et réguliers[60] ;

3) les conditions d'acquisition des concepts phrastiques sont réductibles aux conditions d'acquisition des concepts lexicaux)[61].

58 Il convient de noter que Fodor parle bien ici de la composition des concepts phrastiques à partir des concepts lexicaux, non de la composition des concepts complexes à partir des concepts primitifs. Or, si l'assimilation des concepts phrastiques aux concepts complexes ne pose pas de problèmes, celle des concepts lexicaux aux concepts primitifs ne va pas de soi. En effet, ce n'est pas parce qu'un concept est exprimé par un nom complexe, comme « poignée de porte », dans une ou plusieurs langues qu'il est nécessairement intrinsèquement structuré. Néanmoins, la thèse de Fodor dans l'article de 1981 sera qu'une grande quantité de concepts lexicaux n'ont pas de structure interne et sont par conséquent des concepts primitifs. On peut donc considérer que l'explication qu'il donne de la formation des concepts phrastiques à partir de concepts lexicaux peut ici être ramenée à celle de la formation des concepts complexes à partir des concepts primitifs.

59 Fodor Jerry, The Present Status of the Innateness Controversy, page 261.

60 Fodor Jerry, The Present Status of the Innateness Controversy, pages 261-262

61 Fodor Jerry, The Present Status of the Innateness Controversy, page 262.

1) Pour expliquer la première condition, Fodor prend l'exemple du concept lexical/primitif CHAT, en tant qu'il est un constituant du concept phrastique/complexe CHAT SUR LE TAPIS. Comment doit-on comprendre l'affirmation selon laquelle CHAT SUR LE TAPIS reçoit ses propriétés sémantiques en partie du concept de CHAT ? La formulation peut-être la plus intéressante de Fodor est celle selon laquelle « rien ne satisfait CHAT SUR LE TAPIS sans satisfaire CHAT »[62]. Si l'on admet que « satisfaire » signifie « appartenir à l'extension de » dans le contexte d'une discussion des propriétés sémantiques des concepts, alors l'affirmation revient à dire qu'il faut appartenir à l'extension du concept de CHAT pour appartenir à l'extension du concept CHAT SUR LE TAPIS. Il nous semble, par conséquent, que la meilleure façon d'expliquer les thèses que nous avons mentionnées concernant les propriétés sémantiques, ainsi que la donation de ces propriétés à un concept par un autre, soit en termes d'appartenance ou non à une ou plusieurs extensions.

2) Au premier chef, l'affirmation selon laquelle les principes de construction des concepts phrastiques sont généraux et réguliers doit se comprendre comme signifiant que les propriétés sémantiques des concepts phrastiques/complexes dépendent des propriétés sémantiques des concepts lexicaux/simples selon certains principes qu'on peut identifier. De plus, dire que ces principes sont généraux et réguliers, c'est dire qu'ils ont une application qui n'est pas isolée ou locale. En d'autres termes, on peut les formuler de façon abstraite, c'est-à-dire sans avoir à faire une liste des concepts auxquels on peut légitimement les appliquer[63].

Néanmoins, remarquons que Fodor ne donne pas ici la formulation de ces

62 « … nothing satisfies THE CAT ON THE MAT unless it satisfies. » Fodor Jerry, The Present Status of the Innateness Controversy, page 261.
63 Fodor Jerry, The Present Status of the Innateness Controversy, page 262.

principes généraux et réguliers, formulation qu'il déclare néanmoins possible. Nous retrouvons par conséquent la distinction, qui n'est certes qu'implicite, entre, d'une part, la question de l'existence de principes permettant de construire des entités mentales complexes à partir de concepts simples et, d'autre part, la question de savoir quels sont précisément ces principes. Ici aussi, c'est la première question qui fait l'objet de développements de la part de Fodor. Il s'ensuit qu'il faut nous contenter de l'affirmation selon laquelle existent des principes permettant de rendre compte de la dépendance des propriétés sémantiques des concepts phrastiques/complexes vis-à-vis des propriétés sémantiques de leurs composants, la tâche consistant à déterminer quels sont ces principes étant renvoyée à une autre étude.

3) Selon cette dernière clause, on peut tirer une conséquence intéressante de la thèse selon laquelle un concept exprimé par une phrase est construit au moyen de concepts exprimés par les constituants lexicaux, c'est-à-dire les mots, intervenant dans cette phrase. Cette conséquence est formulée de la façon suivante par Fodor : « L'acquisition des concepts lexicaux appropriés, ainsi que des principes de construction, constituera ensuite une base suffisante pour l'acquisition des concepts phrastiques correspondants. »[64] Pour le dire d'une façon différente, les conditions d'acquisition des concepts lexicaux/simples sont des conditions nécessaires, mais non encore suffisantes, de l'acquisition des concepts phrastiques/complexes correspondants. Si l'on veut énoncer les conditions nécessaires et suffisantes de l'acquisition de ces derniers concepts, il faut dire qu'il s'agit des conditions d'acquisition des concepts lexicaux/simples et également des principes permettant de construire les premiers à partir des seconds. En somme, on peut dire que non seulement les propriétés sémantiques des concepts

64 Fodor Jerry, The Present Status of the Innateness Controversy, page 262.

phrastiques/complexes sont réductibles aux propriétés sémantiques des concepts lexicaux/simples, mais les conditions d'acquisition des concepts composés sont également réductibles au moins en partie, aux conditions d'acquisition des concepts constituants.

Parler de la composition de certains concepts par d'autres, c'est donc faire jouer trois thèses différentes. Tout d'abord, c'est affirmer que, pour appartenir à l'extension d'un concept phrastique/complexe, il faut déjà appartenir à l'extension des concepts lexicaux/simples qui le composent. C'est aussi soutenir que certains principes de composition peuvent s'appliquer à tous les concepts lexicaux/simples, de façon à systématiquement expliquer la dépendance des propriétés sémantiques des concepts phrastiques/complexes vis-à-vis des concepts lexicaux/simples. Finalement, dire que certains concepts en composent d'autres, cela revient aussi à dire que les conditions d'acquisition des concepts composés sont en partie identiques aux conditions d'acquisition des concepts constituants, bien qu'elles n'en soient pas les conditions suffisantes et nécessaires, car il faut y ajouter les principes selon lesquels se fait la composition.

Maintenant que nous avons vu plus en détail quelles sont les modalités de la composition d'un concept par d'autres concepts, nous pouvons en venir à la compositionnalité des concepts appliquée aux pensées et aux croyances. Il convient d'emblée de dire que l'examen de la composition des pensées et croyances par les concepts est mené par Fodor en fonction d'une perspective déterminée : il s'agit d'expliquer de façon satisfaisante la productivité et la systématicité des croyances. La productivité des croyances est définie de la façon suivante : « Les croyances sont *productives* en ceci qu'il y a un nombre infini de croyances distinctes qu'une personne peut avoir ... »[65] . La systématicité des

65 Fodor Jerry, *Concepts : Where Cognitive Science Went Wrong*, chapitre 2, page 26.

croyances, quant à elle, est expliquée comme étant le fait « que la capacité d'avoir n'importe laquelle d'entre elles (les croyances) implique la capacité d'en avoir beaucoup d'autres qui lui sont apparentées en raison de leur contenu »[66]. Nous allons voir comment la compositionnalité est utilisée par Fodor pour rendre compte tout d'abord de la systématicité des croyances, puis ensuite de leur productivité.

Pour être en mesure de comprendre l'explication de la systématicité des croyances, il faut avoir à l'esprit la formulation que nous avons donnée plus haut du principe de compositionnalité. Nous avons dit que la compositionnalité consiste en ceci qu'à partir d'une base finie de concepts simples ou primitifs et d'un nombre fini d'opérations pouvant leur être appliquées, il est possible de construire des représentations mentales dont le contenu sémantique et les conditions d'acquisition sont réductibles à ceux des concepts constituant ces représentations mentales. Dès lors, la question est de savoir comment ce principe permet de rendre compte du fait que la capacité d'avoir une croyance implique la capacité d'en avoir beaucoup d'autres qui sont en rapport avec la première en raison de leur contenu. La réponse de Fodor est la suivante : « … la pensée est systématique parce que les mêmes concepts primitifs et opérations qui suffisent pour assembler des pensées comme JOHN AIME MARY suffisent aussi à assembler des pensées comme MARY AIME JOHN : la capacité représentationnelle qui est exploitée pour former une pensée implique la capacité représentationnelle de former l'autre. »[67]

Pour ne pas se tromper sur cette affirmation, il faut d'abord noter que Fodor y parle des pensées, et non des croyances, bien que son but soit

66 Fodor Jerry, *Concepts : Where Cognitive Science Went Wrong*, chapitre 2, page 26.
67 Fodor Jerry, *Concepts : Where Cognitive Science Went Wrong*, chapitre 2, page 27.

explicitement de rendre compte de la systématicité des croyances. Néanmoins, ce glissement ne pose pas de difficultés particulières. En effet, les croyances ou attitudes propositionnelles peuvent être décrites comme un positionnement mental du sujet à l'égard de certaines pensées : la pensée « il pleut » est donc susceptible de donner lieu aux croyances « je crois qu'il pleut », « je désire qu'il pleuve », etc. Ainsi, on ne peut pas rendre compte des croyances en termes de composés de concepts sans passer par le stade intermédiaire constitué par les pensées, d'où le glissement opéré par Fodor.

Fodor s'appuie sur ce qu'on pourrait appeler un principe de permutation des éléments composant une pensée, afin d'expliquer la systématicité des croyances. Ce principe apparaît de façon très explicite dans l'exemple choisi par Fodor, à savoir celui des deux pensées JOHN AIME MARY et MARY AIME JOHN. Supposons pour plus de simplicité que JOHN, AIMER et MARY soit tous trois des concepts primitifs, bien que AIMER, contrairement à JOHN et MARY, désigne une relation entre deux termes. Dans ce cas, il est possible d'appliquer une opération de jonction à ces concepts, de telle façon à ce qu'ils forment par exemple la pensée JOHN AIME MARY. L'argument de Fodor est qu'avoir la capacité de faire cette première jonction implique la capacité de permuter JOHN et MARY dans la proposition mentale, ce qui a pour effet de changer leur rôle dans cette proposition. En somme, Fodor ne se contente pas d'affirmer la systématicité des croyances : il cherche à démontrer la systématicité des pensées, celle-ci impliquant alors la systématicité des croyances. C'est de cette façon que Fodor applique la compositionnalité des concepts à la systématicité des pensées et des croyances.

Cependant, il ne faut pas oublier que, dans la définition donnée de la

systématicité des croyances, Fodor déclarait qu'avoir la capacité d'en former une implique la capacité d'en former d'autres « qui sont liées à la première *en raison de leur contenu* »[68]. Pour comprendre cette clause, il faut se souvenir que le principe de compositionnalité stipule que les composés tirent leur contenu sémantique et leurs conditions d'acquisition de ceux de leurs composants. Ainsi, JOHN AIME MARY aura des propriétés sémantiques qui découlent de celles qu'ont individuellement les concepts JOHN, AIMER et MARY.

Pourtant, si l'on s'interroge précisément sur ce que cette dérivation des propriétés sémantiques des pensées à partir de celles des concepts signifie, on arrive à une thèse qui n'est pas sans poser de problèmes. En effet, les propriétés sémantiques d'un concept sont principalement définies par le fait qu'il fait référence à un certain nombre d'individus, en raison de quelque chose que ces individus partagent. En d'autres termes, la propriété sémantique d'un concept, c'est son extension[69]. Pourtant, force est de remarquer qu'une pensée, comme JOHN AIME MARY, n'a pas d'extension. La propriété sémantique qu'il faut lui attribuer est plutôt d'être vraie ou fausse. Le problème est dès lors le suivant : peut-on vraiment dire qu'il y a héritage des propriétés sémantiques des composants dans les composés s'il y a changement de ces propriétés ? En effet, on ne voit pas comment hériter de l'extension d'un concept permettrait d'expliquer la valeur de vérité d'une pensée.

Bien que Fodor ne considère pas directement ce problème, il fait

68 Fodor Jerry, *Concepts : Where Cognitive Science Went Wrong*, chapitre 2, page 26. Nous soulignons.

69 Dans une théorie qui fait de la connaissance de la définition du concept une condition nécessaire et suffisante de son acquisition, il faudrait dire que l'intension appartient aussi aux propriétés sémantiques du concept. Mais, comme nous l'avons vu, Fodor opère un travail de réécriture de la notion d'intension conceptuelle, celle-ci déterminant une extension sans pour autant constituer la signification première du concept auquel correspond cette extension. Par conséquent, il n'est pas évident que la propriété d'apparence déclenchant un concept, pour reprendre le cas que nous avons déjà étudié, soit à mettre au nombre de ses propriétés sémantiques.

néanmoins une série d'affirmations qui montrent que l'extension et la valeur de vérité sont placées sur le même plan. Un passage instructif à cet égard se trouve dans *The Language of Thought Revisited* : « … un processus dans lequel les computations conduisent l'esprit depuis les prémisses jusqu'aux conclusions en préservant la majeure partie des propriétés sémantiques *comme le contenu et/ou la vérité*. »[70] On voit que le contenu sémantique, que nous interprétons pour des raisons déjà spécifiées comme étant l'extension d'un concept, et la valeur de vérité sont compris comme distincts, sans pour autant que cela implique une rupture radicale. Par ailleurs, on trouve des éléments permettant de rendre compte du passage de l'extension conceptuelle à la valeur de vérité des propositions dans les écrits de Fodor. A ce titre, il est particulièrement important de voir que Fodor reprend une partie de la théorie frégéenne des fonctions insaturées et des objets. On peut le voir dans des passages comme celui-ci : « Pour nos objectifs actuels, il conviendra de voir les pensées comme des représentations mentales analogues aux phrases fermées, et aux concepts comme des représentations mentales analogues aux phrases ouvertes correspondantes. »[71] Pour préciser l'analogie, il faut dire que les phrases ouvertes sont des propositions comportant une place vide, comme « … est un chien ». Au contraire, les phrases fermées sont des propositions dont l'espace vide a été rempli par un terme, par exemple « Rex est un chien ». On voit en quoi cette affirmation rejoint la théorie de Frege, qui fait des concepts des fonctions insaturées pouvant accueillir des objets saturés.

C'est bien là qu'il faut chercher la solution au problème de la discontinuité entre extension et valeur de vérité. Un concept a une extension parce qu'il est une fonction. En d'autres termes, on peut rendre compte du fait qu'un concept

70 Fodor Jerry, *The Language of Thought Revisited* , deuxième partie, chapitre 5, page 137. Nous soulignons.
71 Fodor Jerry, *Concepts : Where Cognitive Science Went Wrong*, chapitre 2, page 25.

s'applique à un ensemble d'individus déterminés en invoquant son incomplétude. Cet ensemble d'individus est un sous-ensemble de l'ensemble incluant tous les individus actuels, car dès lors que l'on sature la fonction au moyen d'un terme désignant un individu ou objet déterminé, on en arrive à une fonction vraie ou fausse. Les individus appartenant à l'extension d'un concept seront donc ceux qui, une fois intégrés à la phrase ouverte qui exprime linguistiquement le concept, donnent une proposition vraie. Au contraire, dès lors qu'on remplit la phrase ouverte avec un terme donnant une proposition fausse, on peut dire que l'individu correspondant au terme n'appartient pas à l'extension du concept exprimé par la phrase ouverte. Pour illustrer cela, on peut dire que, puisque « Greycat est un chat » est vraie, Greycat appartient à l'extension de CHAT. En revanche, la proposition « Dumbo est un chat » est fausse. Par conséquent, Dumbo n'appartient pas à l'extension du concept de CHAT. Force est de remarquer qu'une telle théorie établit une continuité forte entre l'extension d'un concept et la valeur de vérité d'une pensée/proposition. En effet, la détermination de l'extension d'un concept fait appel à la valeur de vérité de propositions qui lui sont liées. Il faut donc en conclure que le problème consistant à faire découler la valeur de vérité d'une pensée de l'extension des concepts qui la constituent n'en est pas un.

La dimension sémantique de la systématicité des pensées et croyances apparaît à présent avec plus de clarté. La capacité de former une pensée implique la capacité de former d'autres pensées liées à la première en vertu de leurs propriétés sémantiques, car la valeur de vérité des pensées pouvant être formées à l'aide de certains concepts ne se comprend pas indépendamment de l'extension de ces concepts. Pour reprendre l'exemple donné par Fodor, les concepts MARY, AIMER et JOHN permettent au moins de former les pensées MARY AIME JOHN

et JOHN AIME MARY. Admettons dans le cas de cet exemple qu' « … AIME ... » est un concept admettant deux emplacements vides. Il s'ensuit que non seulement trois concepts permettent par permutation de former deux pensées, mais aussi que la valeur de vérité de ces deux pensées n'est pas compréhensible sans avoir recours à l'insaturation du concept AIMER. Or, c'est cette même insaturation qui permet de rendre compte de la propriété sémantique fondamentale du concept en question, à savoir le fait qu'il a une extension déterminée.

Nous avons parlé de la dérivation des propriétés sémantiques des pensées à partir de celles des concepts. Mais, il faut se souvenir que la systématicité des croyances stipule que la capacité d'en former une implique la capacité d'en former d'autres qui sont liées à la première en raison de leur contenu. Or, la notion de contenu désigne non seulement les propriétés sémantiques, mais aussi les conditions d'acquisition. Il faut donc voir en quoi les pensées formées par permutation des mêmes concepts tirent leurs conditions d'acquisition de celles de ces concepts. Cette question ne nous semble pas fondamentalement différente de celle consistant à demander en quoi les conditions d'acquisition des concepts lexicaux/simples sont conservées dans les conditions d'acquisition des concepts phrastiques/complexes. Aussi, l'explication que nous en proposerons dans le cas des pensées sera proche de celle que nous en avons donnée pour des concepts complexes.

Redisons-le : il s'agit de montrer que, dès lors qu'on peut former une pensée au moyen de concepts simples, on peut en former d'autres qui sont liées à la première en vertu de leurs conditions d'acquisition. Or, cela apparaît dès lors qu'on comprend que les conditions d'acquisition des concepts simples sont des conditions nécessaires, mais non encore suffisantes, en vue de la possession des

pensées correspondantes. Ainsi, il est nécessaire de posséder MARY, JOHN et AIMER pour être en mesure de former les pensées JOHN AIME MARY et MARY AIME JOHN. Pourtant, ce n'est pas encore suffisant. Il faut également connaître les principes généraux et réguliers qui permettent de former des pensées au moyen de concepts simples. Une fois rassemblés ces éléments, nous avons les conditions nécessaires et suffisantes de la possession des pensées JOHN AIME MARY et MARY AIME JOHN.

Une fois cela posé, il est aisé de voir en quoi ces deux pensées sont liées eu égard à leurs conditions d'acquisition. Les deux pensées ne peuvent être formées que si l'on possède leurs concepts constituants, JOHN, AIMER et MARY, ainsi que les règles selon lesquelles ceux-ci peuvent être assemblés. En somme, il est vrai que la capacité de former JOHN AIME MARY, qui implique de posséder ses composants et leurs règles de composition, est nécessaire et suffisante pour former MARY AIME JOHN, qui a donc les mêmes conditions d'acquisition.

Maintenant que nous avons rendu compte de la façon dont la compositionnalité des concepts fonde la systématicité des pensées et des croyances, nous pouvons en venir à l'étude de la productivité des croyances. Rappelons que les croyances sont productives en ce sens qu'il y a un nombre infini de croyances distinctes qu'une personne peut avoir. L'objectif est ici de comprendre comment la compositionnalité sert de fondement à l'infinité des croyances qu'un individu peut former.

Il faut d'emblée faire une précision. Fodor parle le plus souvent de la productivité des croyances ou attitudes propositionnelles. La question est donc de savoir si seul le nombre de croyances que nous pouvons avoir est infini ou s'il faut aussi considérer le nombre de pensées que nous pouvons former comme infini. La

réponse est donnée sans ambages par Fodor : « Les versions classiques de la théorie représentationnelle de l'esprit donnent une réponse qui est maintenant familière : il y a un nombre infini de croyances parce qu'il y a un nombre infini de pensées qui expriment leurs objets. »[72] Si les croyances sont en nombre infini, c'est parce que nous pouvons former un nombre de pensées qui est déjà infini. Les croyances n'étant que des attitudes ou des positionnements par rapport à des pensées, la productivité de celles-ci impliquent la productivité de celles-là.

Nous pouvons dès lors en venir au problème que présente la productivité des pensées. Nous avons dit précédemment que Fodor considère qu'il y a un nombre fini de concepts n'ayant pas de structure interne, ainsi qu'un nombre fini de règles de composition permettant de les assembler en vue de constituer des représentations mentales complexes. Le problème est que Fodor parle d'un nombre infini de pensées, et par conséquent de croyances. Or, il n'est pas possible de réaliser un nombre infini de complexes à partir d'un nombre fini d'éléments et d'un nombre fini de règles pouvant leur être appliquées. Il peut certes y avoir un très grand nombre de complexes, mais Fodor insiste bien sur l'infinité des pensées. Pour illustrer ce problème à petite échelle, posons un ensemble de trois concepts, MARY, AIMER et JOHN, ainsi qu'une opération comprise comme étant la saturation des espaces vides de « … AIME ... ». Dans ce cas, il n'est possible de former que deux pensées : JOHN AIME MARY et MARY AIME JOHN. La même limitation apparaîtra à une autre échelle, si nous prenons tous les concepts non-structurés et toutes les règles de composition.

La solution que Fodor propose à ce problème est somme toute assez simple. Elle est donnée dans le passage suivant : « Il y a un nombre infini de pensées parce que, bien que chaque représentation mentale soit construite par

72 Fodor Jerry, *Concepts : Where Cognitive Science Went Wrong*, chapitre 2, page 27.

l'application d'un nombre fini d'opérations à une base finie de concepts primitifs, il n'y a pas de limites au nombre de fois que ces opérations peuvent s'appliquer au cours de la construction. »[73] Ce qui permet de rendre compte de la productivité des croyances, ce n'est donc pas tant les éléments et les principes de composition que le processus de composition lui-même. En effet, celui-ci permet une application illimitée d'opérations elles-mêmes en nombre fini à un nombre fini d'éléments de base. Remarquons que cette solution est même applicable dans le cas extrêmement simplifié où les éléments de base sont les concepts JOHN, MARY et AIMER et où le seul principe de composition est la saturation des espaces vides du concept AIMER. Il sera en effet possible de constituer une longue pensée ne faisant appel qu'à ces trois concepts : JOHN AIME MARY QUI AIME JOHN QUI AIME MARY, etc. Il semble que la longueur de ces pensées est potentiellement infinie. Ainsi, si on pose également le principe de permutation des concepts constituants, le nombre de pensées pouvant être formées sera véritablement infini. Il sera possible de constituer des pensées comme JOHN AIME JOHN QUI AIME JOHN QUI AIME JOHN, etc., cette pensée étant illimitée. Par la suite, nous pourrons remplacer chaque occurrence du concept JOHN par une occurrence de MARY. Il s'ensuit que nous pouvons bien former un nombre de pensées infini, même dans un cadre qui n'admet que trois concepts simples. En somme, il apparaît qu'à partir d'une base de concepts primitifs finie et d'un nombre fini d'opérations pouvant leur être appliquées, on peut former un nombre infini de pensées distinctes. Or, dans la mesure où il existe un grand nombre d'attitudes propositionnelles correspondant à chaque pensée, l'infinité des croyances sera d'un ordre supérieur à celles des pensées.

Pour montrer que c'est véritablement la compositionnalité qui fonde la

73 Fodor Jerry, *Concepts : Where Cognitive Science Went Wrong*, chapitre 2, page 27.

productivité des pensées et des croyances, il faudrait encore montrer que celles-ci tirent leurs propriétés sémantiques et leurs conditions d'acquisition des concepts simples et des règles de composition. Or, nous avons déjà montré le rapport qui existe entre l'extension des concepts constituants et la valeur de vérité des pensées composées. De même, nous avons vu plus haut que les conditions d'acquisition des pensées consistent d'une part dans les conditions d'acquisition des concepts simples et d'autre part dans la possession des principes généraux de la composition. Il n'est donc pas utile de revenir ici sur ces démonstrations.

Pour récapituler, on voit le rôle fondamental que joue dans la théorie des concepts le fait qu'à partir d'un nombre fini de concepts primitifs et d'un nombre fini de principes de compositions il soit possible de former des concepts complexes, des pensées et des croyances dont les propriétés sémantiques et les conditions d'acquisition découlent de celles des concepts simples. La compositionnalité permet, comme nous l'avons vu, de rendre compte d'un certain nombre de traits caractéristiques du fonctionnement de l'esprit humain, et en particulier de la productivité et systématicité des croyances. Or, cela nous éclaire sur le rôle accordé aux concepts eux-mêmes dans l'économie globale de l'esprit et de la cognition, car nous comprenons mieux que les concepts sont en quelque sorte des entités en attente d'un rôle à jouer dans la composition de représentations mentales plus complexes.

Deuxième Partie : Le problème de l'innéisme

1. Réinteprétation de la querelle empirisme/innéisme

Avant de tenter de tirer des conclusions concernant l'innéisme des concepts de "The Present Status of the Inateness Controversy", il convient d'abord d'en présenter le mouvement général. Cela nous permettra de replacer les déclarations de Fodor dans le contexte qui est celui de l'objectif général de l'article.

On peut commencer par dire que l'objet assigné par Fodor à son article est « le problème de l'innéité tel qu'il se pose dans le contexte d'un vaste ensemble de théories de l'acquisition des concepts, que j'appellerai des théories *classiques* de l'acquisition de concepts »[74]. Pour le dire de façon moins lapidaire, Fodor veut montrer que la querelle entre l'innéisme (ou nativisme) et l'empirisme a été mal comprise. La tâche de l'article de 1981 apparaît donc comme une tâche de redéfinition et de clarification.

Néanmoins, ce serait une erreur de réduire cet article à une visée en quelque sorte thérapeutique de clarification des données d'un problème, car Fodor entend aussi prendre position dans la querelle qui fait l'objet de son étude. En effet, il précise que la rectification de la mauvaise compréhension du débat opposant l'innéisme à l'empirisme permet de voir le premier comme étant une position défendable : « … quand on voit quel est vraiment le problème, on voit que l'explication nativiste est clairement dans la course. »[75] On peut comprendre les affirmations faites par Fodor au début de son article comme définissant alternativement deux objectifs : l'un minimal, l'autre maximal.

Objectif minimal : montrer que l'innéisme des concepts est une théorie plausible.

74 Fodor Jerry, The Present Status of the Innateness Controversy, page 258.
75 Fodor Jerry, The Present Status of the Innateness Controversy, page 259.

Objectif maximal : montrer que les théories classiques (les plus plausibles) de l'acquisition conceptuelle les plus plausibles sont les théories nativistes[76].

Il faut ici faire une précision importante. "The Present Status of the Innateness Controversy" s'appuie sur l'examen du problème de l'innéisme des concepts, tel qu'il se pose dans le cadre d'une théorie classique de l'acquisition des concepts. La précision que nous voulons faire est que ce que Fodor appelle « théorie classique de l'acquisition des concepts » est ce que nous avons appelé la version faible des conditions suffisantes et nécessaires du concept, dans la première partie de ce travail. Cette théorie classique repose donc sur trois conditions : les concepts sont des particuliers mentaux ; les concepts sont des catégories ; les concepts sont les constituants des pensées et d'autres concepts. La tâche de l'article Fodor dans cet article doit donc être conçue comme consistant à déterminer quel est exactement le problème de l'innéisme dans le cadre d'une théorie où l'on soutient ces trois thèses.

Avant d'en venir proprement au cheminement argumentatif de l'article, il nous faut identifier au moins deux autres fondements sur lesquels il s'appuie. Le premier est la distinction entre concept lexical et concept phrastique. Un concept lexical est un concept qui est exprimé dans une langue naturelle donnée par une phrase ouverte contenant un prédicat morphologiquement simple. Les concepts lexicaux seront donc au premier chef des concepts correspondant à des adjectifs : le concept VERT est exprimé par la phrase ouverte « … est vert ». Mais, Fodor considère aussi les concepts correspondant à des prédicats nominaux comme des concepts lexicaux : ainsi, CÉLIBATAIRE sera considéré comme un concept

76 Fodor Jerry, The Present Status of the Innateness Controversy, page 258.

lexical parce qu'il peut être exprimé par la phrase ouverte « … est un célibataire. »[77] Par opposition, un concept phrastique est un concept qui ne peut être exprimé, dans une langue naturelle donnée, que par une phrase ouverte contenant un prédicat morphologiquement complexe. Ainsi, NON-COMMUNICATIF (UNCOMMUNICATIVE) est un concept phrastique, car il peut être exprimé par la phrase ouverte « … est non-communicatif ». Or, le prédicat « non-communicatif » est évidemment composé de plusieurs morphèmes[78].

Le deuxième fondement sur lequel Fodor s'appuie dans son article est une autre distinction : celle entre les concepts simples, ou primitifs, et les concepts complexes. On pourrait penser que cette distinction revient en fait à celle dont nous avons parlé précédemment : les concepts simples sont ceux qui sont exprimés par un prédicat monomorphémique et les concepts complexes sont ceux qui sont exprimés par un prédicat composé de plusieurs morphèmes. Mais, tel n'est pas le cas. Parler de concepts lexicaux et phrastiques nécessite de choisir une certaine langue naturelle comme cadre de l'analyse. Selon la langue choisie, un concept peut apparaître comme lexical ou comme phrastique. En revanche, la distinction entre concepts simples et concepts complexes vise la structure des concepts indépendamment de leur expression dans telle ou telle langue naturelle. Nous pouvons dire qu'un des critères permettant de fonder la distinction est que les concepts complexes sont évidemment construits à partir de concepts simples au moyen de certaines règles combinatoires. Pour prendre un exemple, la complexité du concept ROND ET CARRÉ ne fait aucun doute. En effet, ce concept est constitué par la conjonction d'au moins deux concepts : ROND et

77 Fodor Jerry, The Present Status of the Innateness Controversy, pages 260-261.
78 Fodor Jerry, The Present Status of the Innateness Controversy, page 261.

CARRÉ. On peut appliquer à une telle construction les principales caractéristiques de la compositionnalité. Tout d'abord, les principes permettant de construire un concept complexe au moyen de concepts simples sont généraux et réguliers, ce qui veut dire qu'ils ont une application générale et peuvent être isolés. L'application de ces principes à des concepts simples permet de construire des concepts complexes qui sont dépendants de leurs constituants à deux titres : d'une part, la valeur sémantique des concepts complexes dépend de la valeur sémantique de leurs constituants ; d'autre part, les conditions d'acquisition des concepts complexes dépendent de celles de leurs constituants. C'est là la version minimale de la distinction entre concepts simples et concepts complexes qu'il faut accepter pour comprendre l'argumentation de l'article de Fodor.

Nous pouvons maintenant en venir au cheminement argumentatif qui est celui de l'article. On peut y distinguer deux grandes parties. La première commence dès le début de l'article et s'achève à la page 298. Il s'agit pour Fodor dans cette première partie de montrer que le point sur lequel les empiristes et les innéistes divergent le plus fondamentalement est la question de savoir si la plupart des concepts lexicaux ont une structure interne et, si tel est le cas, la signification qu'il faut accorder à une telle structure. Cette partie s'achève par une inférence partant de l'impossibilité de définir un grand nombre de concepts lexicaux pour en arriver à l'affirmation selon laquelle ils n'ont pas de structure interne, et sont par conséquent simples. Telle est la conclusion que Fodor cherche à mettre en avant, car cela permet de refuser l'explication empiriste de la façon dont nous acquérons les concepts lexicaux. Dans la deuxième grande partie de l'article, Fodor se demande si la possibilité de donner des définitions de la plupart des concepts lexicaux impliquerait qu'ils ont une structure interne, et sont donc complexes.

Grâce à l'introduction de la théorie dite de la « chimie mentale », Fodor est en mesure de montrer que la définissabilité des concepts lexicaux n'impliquerait pas leur complexité. Ainsi, la seconde partie permet de montrer que, même si l'on part de l'hypothèse selon laquelle les concepts lexicaux ont une définition, ils peuvent malgré tout être simples. Il en résulte que l'explication empiriste de l'acquisition des concepts lexicaux peut être refusée, qu'ils sont définissables ou non.

La première grande étape de la première partie consiste dans une définition plus précise du modèle empiriste, en ce qui concerne l'acquisition des concepts. Ce qui intéresse particulièrement Fodor, c'est que l'explication donnée par les empiristes de la façon dont nous acquérons nos concepts n'est pas unique. En fait, le modèle empiriste s'appuie sur la distinction entre concepts simples et concepts complexes pour distinguer deux processus menant à l'acquisition d'un concept, au sens le plus vague que peut avoir cette expression. Le processus menant à l'acquisition d'un concept véritablement simple, par opposition à un concept seulement lexical, est décrit par Fodor comme étant « brute-causal », tandis que celui qui mène à l'acquisition d'un concept complexe est « rationnel-causale »[79].

Commençons par expliciter ce que Fodor veut dire lorsqu'il explique l'acquisition des concepts simples par des processus brute-causaux. Pour expliquer ce type de processus, il faut d'abord introduire la notion de « sensorium » qui y joue un rôle prépondérant. Cette notion reçoit plusieurs définitions différentes. Les deux plus importantes nous paraissent être les suivantes : « … un *sensorium* – peut-être un ensemble de mécanismes récepteurs qui satisfait la notion technique de transducteur... » et « De notre point de vue, un sensorium est simplement la réalisation d'une fonction partant des stimuli pour arriver aux concepts

79 Fodor Jerry, The Present Status of the Innateness Controversy, page 273.

primitifs. »[80] Ces deux définitions nous semblent complémentaires : un sensorium est un ensemble de mécanismes récepteurs qui permet le passage d'un certain stimulus à l'acquisition d'un concept primitif. La raison pour laquelle Fodor précise que de notre point de vue, le sensorium est une certaine fonction est probablement qu'il ne s'intéresse pas ici à la détermination nerveuse-neuronale précise de la nature de ces mécanismes récepteurs. Ce qui l'intéresse dans le présent article est qu'il y a un certain ensemble de mécanismes qui ont pour fonction d'opérer un passage du stimulus au concept primitif.

Cela nous amène à une autre caractéristique du sensorium : il est déterminé à réagir à certaines entrées (inputs). Cela signifie que, pour rendre compte de l'acquisition des concepts simples par un processus brute-causal, il ne suffit pas de parler des mécanismes récepteurs et de certaines entrées choisies arbitrairement. En effet, comme le dit Fodor : « … la structure du sensorium détermine quelle sorte de stimulation est causalement nécessaire et suffisante pour acquérir chaque genre de concepts. »[81] En d'autres termes, il est spécifié dans la structure même du sensorium que l'expérience de certains stimuli est nécessaire et suffisante pour occasionner l'acquisition de telle occurrence d'un concept simple. En ce sens, l'explication de la façon dont nous acquérons les concepts simples doit non seulement mentionner le sensorium, mais aussi les stimuli auxquels le sensorium est déterminé à réagir, de façon à produire un concept simple.

Nous avons pour l'instant dit que le processus par lequel nous acquérons nos concepts simples est déterminé par la structure du sensorium, qui fait correspondre avec régularité certains stimuli à certains concepts simples. Mais, pour expliquer en quoi ce processus est brute-causal, il faut rajouter deux

80 Fodor Jerry, The Present Status of the Innateness Controversy, page 265.
81 Fodor Jerry, The Present Status of the Innateness Controversy, page 265.

éléments. Un tel processus est arbitraire à deux égards : d'un point de vue intentionnel et d'un point de vue historique[82]. Dire que le processus menant d'un stimulus à un concept est intentionnellement arbitraire, c'est dire que le stimulus n'appartient pas nécessairement à l'extension du concept dont il déclenche l'acquisition[83]. Il ne s'agit pas pour Fodor de nier que, de fait, l'acquisition du concept ROUGE soit déclenché en nous par l'expérience de certains objets rouges. Néanmoins, il serait concevable et même possible que ce soit l'expérience d'objets verts ou bleus qui déclenchent en nous le concept ROUGE. Dans la mesure où la structure du sensorium est indépendante de toute intervention consciente de l'esprit et même des habitudes acquises par l'individu, il y a un arbitraire en principe, qui n'est pas nécessairement un arbitraire en fait, en ce qui concerne le rapport intentionnel entre les concepts simples et leurs déclencheurs.

Comme nous l'avons dit, l'arbitraire du processus brute-causal n'est pas simplement à chercher au niveau intentionnel, mais également au niveau historique. Qu'est-ce à dire ? Fiona Cowie reprend pour expliquer cela un exemple donné par Fodor lui-même, à savoir celui du processus par lequel les canetons acquièrent le concept de MATERNITÉ (MOTHERHOOD) : la structure du sensorium fait correspondre la vision d'un être vivant en mouvement et le concept de MÈRE chez les canetons. Or, d'autres expériences auraient pu avoir le même effet, à savoir que les canetons suivent leur mère, ce qui leur permet de survivre. En ce sens, le fait que telle expérience déclenche tel concept simple est un accident dû à la sélection naturelle, et non une caractéristique appartenant nécessairement aux canards. L'arbitraire au niveau historique désigne donc le fait

82 Nous reprenons cette bipartition à Fiona Cowie, dans *What's Within ? Nativism Reconsidered*, page 88.

83 Il est important de noter que les empiristes, tels que les décrit Fodor, affirment qu'en fait, il n'y a pas d'arbitraire dans le rapport entre un concept et le stimulus qui en déclenche l'acquisition.

que d'autres liaisons entre stimuli et concepts auraient pu résoudre le problème qui s'est présenté à un moment donné dans l'évolution d'une espèce.

Pour récapituler ce que nous venons de montrer, l'explication empiriste de la façon dont nous acquérons les concepts véritablement simples doit faire appel à un ensemble de mécanismes récepteurs, capables d'établir un passage entre une expérience et un concept, et à des entrées (inputs) auxquelles ces mécanismes récepteurs sont déterminés à réagir. Ce processus se distingue d'un apprentissage en ce qu'il ne fait pas appel à la conscience de l'individu et qu'il ne dépend pas en principe des habitudes psychologiques acquises par l'individu. Par ailleurs, un tel processus est brute-causal en ce sens que le stimulus qui déclenche le concept n'appartient pas nécessairement à son extension et que le stimulus aurait pu être autre si la phylogenèse avait été différente.

Nous pouvons maintenant nous intéresser au processus par lequel nous obtenons un concept complexe. Un tel processus est défini comme étant rationnel-causal, par opposition à celui qui conduit à acquérir des concepts simples.

Pour déterminer cela, Fodor part d'un certain type d'expérimentation[84] que les psychologues utilisent généralement pour étudier l'apprentissage des concepts. Le cas le plus représentatif de ce type d'expérimentation est le suivant. L'expérimentateur a un paquet de cartes portant chacune une figure géométrique d'une certaine couleur. On introduit également un concept correspondant à un critère inconnu du sujet de l'expérimentation. Le concept pris par Fodor est FLURG, dont la condition suffisante et nécessaire est que, si une carte porte un cercle ou est verte, elle est flurg. Le sujet peut ainsi examiner les cartes et essayer

84 Nous prenons « expérimentation » comme désignant la mise en place, éventuellement répétée, d'une expérience en vue de tester la validité d'une hypothèse. Malgré son manque d'élégance, ce vocable écarte le risque d'une confusion de l'expérimentation avec l'expérience, notion qui désigne plutôt le vécu perceptif, intellectuel, affectif, etc., d'un individu, sans qu'aucune hypothèse ne soit faite concernant ce vécu.

de deviner pour chacune d'entre elles si elle est flurg ou non. L'expérimentateur répond à chacune de ces tentatives par un « oui » ou un « non ». Dans le cadre de cette expérimentation, on considère que le concept a été appris quand le sujet dit « flurg » face à toutes les cartes portant un cercle ou vertes et « non-flurg » face à toutes les autres cartes[85]. Selon Fodor, cette expérimentation a une grande importance pour comprendre le modèle empiriste de l'apprentissage des concepts : « L'intérêt est que la structure générale de cette expérimentation informe pratiquement tout le travail des psychologues sur l'acquisition des concepts que la tradition empiriste a inspiré. »[86]

Selon Fodor, ce que cette expérimentation implique, c'est une théorie consistant en deux affirmations fondamentales : d'une part, l'apprentissage des concepts s'appuie sur la fixation de certaines croyances ; d'autre part, les mécanismes de l'apprentissage des concepts sont la réalisation d'une certaine sorte de logique inductive[87]. La forme spécifique que prennent la fixation de croyances et la logique inductive dans ce cas est celle de la formulation et confirmation d'hypothèses concernant l'identité du concept qu'il faut apprendre. Pour le dire de façon moins lapidaire, chaque tentative de la part du sujet fournit des preuves inductives pour ou contre une hypothèse de la forme suivante : « le concept qui est appris est le concept de quelque chose qui est ... ». L'emplacement insaturé dans cette hypothèse doit être rempli par certaines propriétés d'un stimulus, en vertu desquelles ce stimulus tombera sous le concept en question.

Il faut à ce stade faire une remarque qui se révélera d'une grande importance pour la question de l'innéisme des concepts complexes. Cette remarque est formulée de la façon suivante par Fodor : « … si tel est le modèle

85 Fodor Jerry, The Present Status of the Innateness Controversy, page 266.
86 Fodor Jerry, The Present Status of the Innateness Controversy, page 267.
87 Fodor Jerry, The Present Status of the Innateness Controversy, page 267.

empiriste de l'acquisition de concepts, alors l'empiriste n'a pas de modèle d'acquisition de concepts. »[88] L'argument est ici que le modèle proposé par les empiristes permet de rendre compte de la façon dont nous apprenons qu'une certaine hypothèse concernant le concept FLURG est vraie. En effet, nous avons dit que, dans l'expérimentation décrite, le sujet formule une certaine hypothèse, de la forme « le concept qui est appris est le concept de quelque chose qui est ... » et accumule des preuves inductives pour ou contre cette hypothèse. Or, pour formuler une hypothèse de cette forme, il faut déjà faire intervenir le concept que l'on cherche à apprendre. Pour le dire autrement, l'hypothèse « le concept FLURG est le concept de quelque chose qui est vert ou carré » contient déjà le concept VERT ET CARRÉ. L'argument de Fodor consiste donc à affirmer que si un concept est accessible dans le cadre de la formulation d'une hypothèse, le sujet doit déjà avoir ce concept. C'est pourquoi, le modèle empiriste ne rend pas compte de l'acquisition d'un concept, mais de la fixation de la croyance selon laquelle une certaine hypothèse au sujet du concept est vraie.

Pourtant, Fodor n'en conclut pas qu'aucun concept ne peut être appris. Il avance plutôt une stratégie permettant aux empiristes de préserver la thèse selon laquelle les concepts complexes sont appris rationnellement[89]. La stratégie repose sur la négation de la proposition selon laquelle dès lors qu'un concept est accessible dans le cadre de la formulation d'hypothèses, nous avons déjà appris ce concept. Pour ce faire, il faut soutenir que l'apprentissage d'un concept complexe ne consiste pas dans le fait que ce concept soit accessible exclusivement dans le cadre de la formulation d'hypothèses, mais plutôt dans le fait qu'il devienne accessible en vue d'une grande quantité d'opérations cognitives (le raisonnement,

88 Fodor Jerry, The Present Status of the Innateness Controversy, page 267.
89 Fodor Jerry, The Present Status of the Innateness Controversy, page 270.

la mémoire, l'identification perceptive, etc.) Pour clarifier cette stratégie, on peut se référer à une présentation que Fodor en donne, bien qu'il précise qu'il s'agit d'une supposition[90]. On peut imaginer une faculté permettant de former des hypothèses dans l'esprit humain. Les concepts complexes seraient accessibles à cette faculté sans qu'il y ait besoin du type d'apprentissage illustré par l'expérimentation décrite plus haut. On pourrait toutefois dire que les concepts sont « appris à partir de l'expérience » au cours du processus de confirmation de la vérité d'une hypothèse, en ce sens qu'une fois la vérité de l'hypothèse acceptée, le concept complexe peut être employé par toutes nos facultés cognitives. L'apprentissage d'un concept complexe consisterait donc à élargir l'accessibilité locale du concept complexe, de façon à en faire une ressource pouvant être mobilisée par toutes les facultés cognitives.

En somme, le modèle empiriste identifie non pas un mais deux processus par lesquels nous obtenons des concepts. Les concepts simples sont obtenus par le biais d'un processus brute-causal, tandis que les concepts complexes sont obtenus par un processus qu'on peut décrire comme rationnel et causal, en ce qu'il fait intervenir une logique inductive.

Il faut bien comprendre que ces processus sont exclusifs : le processus rationnel et causal ne peut en aucun cas s'appliquer à l'acquisition d'un concept simple. Pour démontrer cela, Fodor reprend le concept FLURG, qui signifie VERT OU CARRÉ. Comme nous l'avons déjà vu, la formation d'hypothèses de la forme « le concept FLURG est le concept de quelque chose qui est vert ou carré » nécessite que soit déjà accessible le concept VERT OU CARRÉ. En revanche, les observations faites par le sujet, comme « le stimulus 1 est vert et positif » ou « le stimulus 2 est carré et positif » ne font pas intervenir le concept complexe qu'il

90 Fodor Jerry, The Present Status of the Innateness Controversy, page 271.

faut rendre accessible aux autres facultés cognitives. En d'autres termes, les observations permettant de confirmer les hypothèses peuvent être formulées au moyen d'un vocabulaire composé de concepts simples, et ne présupposant donc pas l'accessibilité des concepts complexes[91].

En ce qui concerne les concepts simples, au contraire, non seulement la formulation d'une hypothèse requiert le concept à apprendre, mais en plus les observations servant à confirmer cette hypothèse le présupposent également. En effet, pour confirmer l'hypothèse selon laquelle « le concept à apprendre est le concept de quelque chose qui est rouge », il faudra faire des observations du type « le stimulus 1 est rouge et positif »[92]. On pourrait exprimer ce problème en disant que formuler une hypothèse concernant un concept primitif nécessite déjà que ce concept soit accessible pour une série d'opérations cognitives, dont celle de formuler des observations à partir de l'expérience. Il est donc impossible d'utiliser, pour les concepts simples, la redéfinition de l'apprentissage des concepts comme élargissement de leur accessibilité, qui a été employée pour sauver l'apprentissage des concepts complexes.

La distinction entre les deux modes d'acquisition des concepts est par conséquent bien exclusive. Force est de remarquer que Fodor va s'appuyer sur cette distinction pour éclairer le débat qui oppose les empiristes aux innéistes, dans la première partie de son article. En effet, ce débat tourne autour du statut des concepts lexicaux. Le modèle empiriste use de la distinction que nous venons d'expliquer entre l'acquisition de concepts simples et l'acquisition de concepts complexes pour défendre la conception suivante : « … beaucoup de concepts lexicaux sont logiquement construits à partir des concepts primitifs, qui sont,

91 Fodor Jerry, The Present Status of the Innateness Controversy, page 271.
92 Fodor Jerry, The Present Status of the Innateness Controversy, page 272.

quant à eux, rendus accessibles par l'activation du sensorium... »[93] L'ensemble des concepts lexicaux contiendrait un sous-ensemble de concepts simples, à partir desquels seraient construits et les concepts phrastiques et les autres concepts lexicaux, qui se révéleraient complexes. Le processus brute-causal d'acquisition des concepts ne serait donc applicable qu'à un nombre très restreint de concepts. Pour tous les autres concepts, il faudrait mettre en œuvre un processus rationnel et causal faisant intervenir les concepts simples déjà acquis.

Pour qu'on comprenne pleinement en quoi la question de la structure des concepts lexicaux constitue l'objet principal du débat entre les empiristes et les innéistes, il faut être précis en ce qui concerne le rapport entre deux thèses distinctes : d'une part, celle selon laquelle les concepts simples sont acquis et les concepts complexes sont appris ; d'autre part, celle selon laquelle les concepts complexes sont construits à partir des concepts simples. Pour ce faire, souvenons-nous que dire d'un concept complexe qu'il est appris, c'est dire qu'il devient accessible pour une grande quantité d'opérations cognitives. Si nous reprenons l'exemple de FLURG, la situation avant l'apprentissage du concept complexe est la suivante : les concepts simples VERT, OU et CARRÉ[94] sont accessibles pour de nombreuses opérations cognitives, mais le concept complexe VERT OU CARRÉ n'est accessible que pour la formation d'hypothèses. Or, suite à l'application de certains mécanismes inductifs permettant de confirmer l'hypothèse « le concept FLURG est le concept de quelque chose qui est vert ou carré », le concept VERT OU CARRÉ devient accessible dans le cadre général de nos opérations cognitives. On voit donc la liaison entre les deux affirmations que nous cherchons à associer : il faut l'apprentissage du concept complexe pour que celui-ci puisse être utilisé au

93 Fodor Jerry, The Present Status of the Innateness Controversy, page 273.
94 On suppose ici que ce sont des concepts simples.

même titre que les concepts VERT, OU et CARRÉ, en vue d'un grand nombre d'opérations mentales. En d'autres termes, l'apprentissage est une condition nécessaire et suffisante pour qu'un concept complexe soit assemblé dans le champ général de notre faculté cognitive.

Ainsi, la théorie empiriste dit que seuls de rares concepts lexicaux primitifs sont acquis par un processus brute-causal. Ces concepts sont le matériau à partir duquel les concepts complexes vont pouvoir être constitués selon les règles de la compositionnalité et appris par un processus rationnel et causal. Par opposition, la thèse fondamentale soutenue par les nativistes est la suivante : « … le déclenchement (triggering) du sensorium est, normalement, causalement nécessaire et suffisant en vue de l'accessibilité de tous les concepts, excepté ceux qui sont évidemment phrastiques. »[95] La raison pour laquelle les concepts évidemment phrastiques ont un statut différent des autres est qu'on ne peut pas douter de leur complexité. Par conséquent, pour les rendre accessibles dans le cadre général de notre cognition, par opposition à la simple faculté de former des hypothèses, il faut un apprentissage. Pour illustrer cette différence, on peut prendre l'exemple du concept de TRIANGLE[96]. Selon le modèle empiriste, les concepts primitifs de LIGNE et d'ANGLE sont les effets de stimulations du sensorium. Le concept de TRIANGLE est par la suite construit à partir de ces concepts primitifs, au moyen de la formulation et de la confirmation d'une hypothèse concernant le concept de TRIANGLE. En revanche, pour les nativistes, il y a des stimuli suffisants pour déclencher l'accessibilité de concepts comme LIGNE et ANGLE. Mais, il y a aussi des stimuli suffisants pour occasionner l'accessibilité de concepts comme TRIANGLE. Fodor précise qu'il ne s'agit pas de

95 Fodor Jerry, The Present Status of the Innateness Controversy, page 273.
96 Fodor Jerry, The Present Status of the Innateness Controversy, page 273.

nier que le concept de TRIANGLE puisse être vu comme constitué des concepts de LIGNE et d'ANGLE. Mais, une telle composition ne fait pas partie du processus d'acquisition du concept de TRIANGLE[97].

Dans la mesure où la thèse fondamentale du nativisme est que tous les concepts lexicaux sont acquis par le biais d'un processus brute-causal, son corollaire doit être que les concepts lexicaux sont des concepts simples, car Fodor accepte la thèse selon laquelle les concepts complexes peuvent être appris par un processus rationnel-causal. C'est pourquoi le débat entre empirisme et nativisme, ou innéisme, portera en particulier sur la structure des concepts lexicaux. On peut distinguer deux formulations différentes du désaccord opposant ces deux camps :

Formulation radicale : le désaccord entre empirisme et nativisme concerne la question de savoir si les concepts lexicaux sont intrinsèquement composés.

Formulation prudente : le désaccord entre empirisme et nativisme concerne la signification de la structure des concepts lexicaux.

Pour Fodor, un nativiste peut soutenir deux thèses distinctes. Il peut affirmer que « tous les concepts lexicaux, ou la plupart d'entre eux, n'ont pas de structure interne... »[98] Mais, il peut aussi accepter que les concepts lexicaux ont une structure interne, tout en niant que cette structure joue un rôle dans l'explication de la façon dont ils sont acquis[99]. Des concepts ayant une structure interne pourraient donc être acquis non par le biais d'un apprentissage procédant par induction, mais par le biais d'un déclenchement brute-causal. Dans la formulation prudente de

97 Fodor Jerry, The Present Status of the Innateness Controversy, page 274.
98 Fodor Jerry, The Present Status of the Innateness Controversy, page 279.
99 Fodor Jerry, The Present Status of the Innateness Controversy, page 279.

l'objet du débat, il s'agit au fond de dissocier les propriétés d'un concept de ce qu'il faut savoir pour l'apprendre.

Dans la suite de la première partie de "The Present Status of the Innateness Controversy", Fodor argumente en faveur de la position nativiste en prenant appui sur la formulation radicale de la controverse concernant l'acquisition des concepts. Il cherche par conséquent à montrer que les concepts lexicaux, ou du moins la grande majorité d'entre eux, ne sont pas complexes, ce qui lui permet de nier que ces concepts sont appris par un processus rationnel-causal.

Pour ce faire, Fodor développe la ligne argumentative suivante : « Mon argument était seulement (ou aurait dû être) qu'il n'y a pas de preuve *en faveur* de la structure conceptuelle et qu'il y a des preuves (l'indéfinissabilité apparente) *contre* elle. Si les concepts lexicaux ne contiennent pas de structure, cela *expliquerait* leur apparente indéfinissabilité. Jusqu'à maintenant, aucune autre explication plausible ne se présente d'elle-même. »[100] Il va donc s'agir de montrer que les concepts lexicaux sont indéfinissables. Après avoir montré cela, on va pouvoir arguer du fait que l'absence de structure interne des concepts lexicaux est la seule explication de l'impossibilité d'en donner des définitions.

Commençons par la première étape, qui consiste à montrer que les concepts lexicaux sont souvent indéfinissables. Fodor aborde un nombre important d'exemples dans son article. Nous nous restreindrons à l'exemple qu'il développe le plus : celui du concept PEINDRE, qui correspond au verbe transitif « peindre »[101]. Fodor emprunte la définition avancée par George Miller : x peint y signifie x recouvre la surface de y de peinture[102]. Précisons que Miller utilise « peindre » comme un cas particulier d'une classe de noms M qui, lorsqu'ils sont

100Fodor Jerry, The Present Status of the Innateness Controversy, page 298.
101Fodor Jerry, The Present Status of the Innateness Controversy, pages 285-288.
102Miller George, Semantic Relations among Words, page 104.

utilisés comme des verbes, signifient que x recouvre la surface de y avec M. Réfuter son argument permet donc non seulement de refuser qu'un verbe ait une définition, mais que toute une classe de noms, pouvant être employés comme verbes, en aient une. Les critiques formulées par Fodor peuvent toutes être ramenées au même argument : il y a des contre-exemples évidents à la co-extensivité de « x peint y » et de « x couvre y de peinture ». On peut tout d'abord voir que, même si l'usine où l'on fabrique la peinture explose et recouvre ainsi des passants de peinture, on ne peut pas dire que l'usine a peint les passants. Il faut rajouter à la définition de « peindre » que x doit être un agent. Or, cela suppose qu'il faut rajouter AGENT au nombre des concepts qu'un enfant doit connaître pour pouvoir apprendre PEINDRE. La définition de « peindre » devient alors « x peint y si et seulement si x est un agent et x couvre la surface de y de peinture ».

Pourtant, cette définition n'est pas non plus acceptable : lorsque Michel-Ange a peint la Chapelle Sixtine, il a en réalité peint des fresques sur la voûte. Pour peindre un objet, il ne suffit donc pas qu'un agent recouvre sa surface de peinture. Il faut également que son objectif soit que l'objet soit recouvert de peinture en conséquence de son activité. Il faut donc complexifier la définition donnée plus haut : « x peint y » signifie « x est un agent et x couvre la surface de y de peinture, et l'intention première de x lorsqu'il couvre la surface de y de peinture est que la surface de y soit couverte de peinture en conséquence de l'action de x. » Or, remarque Fodor, il est peu vraisemblable qu'un enfant ait le concept d'INTENTION PREMIÈRE D'UN ACTE avant d'apprendre le concept PEINDRE. Plus on complexifie la définition de PEINDRE, plus il devient improbable qu'il faille nécessairement posséder les éléments constitutifs de cette définition avant d'apprendre le concept.

Par ailleurs, la définition qui vient d'être donnée n'est pas non plus satisfaisante. En effet, lorsque Michel-Ange a trempé son pinceau dans la peinture, il a recouvert celui-ci de peinture tout en ayant comme intention première que son pinceau soit recouvert de peinture en conséquence de son action. Pourtant, on ne dit jamais que Michel-Ange a peint son pinceau. Or, Fodor ne voit pas comment on pourrait encore rajouter des éléments à la définition, en vue de la rendre plus acceptable. Il faut bien comprendre le double argument de Fodor. D'une part, il semble impossible de parvenir à une définition de PEINDRE contre laquelle on ne trouve pas aisément de contre-exemples. D'autre part, même si l'on pouvait atteindre une définition satisfaisante, les éléments inclus dans celle-ci seraient d'une variété et d'une complexité telles qu'il serait absurde d'exiger qu'un enfant les maîtrise tous avant de pouvoir apprendre un verbe aussi simple que « peindre ». Ces deux conclusions sont non seulement valables pour la classe de noms M qui, lorsqu'ils sont utilisés comme des verbes, signifient que x recouvre la surface de y avec M, mais on peut également les appliquer à tous les noms/concepts lexicaux.

Il faut se souvenir de ce que nous avons dit plus haut. Le raisonnement dont nous venons de donner un résumé ne vise pas directement à montrer que les concepts n'ont pas de structure interne. Ce qui vient d'être montré, c'est d'une part qu'il y a des preuves contre la thèse selon laquelle les concepts lexicaux sont susceptibles d'être définis, et, d'autre part, qu'il est peu probable qu'un être humain doive connaître la définition d'un concept lexical avant d'en faire l'acquisition. Pour que ces conclusions aient une signification en ce qui concerne la question de savoir si les concepts lexicaux ont une structure interne, il faut rajouter que, pour rendre compte de l'impossibilité de donner des définitions à ces concepts, il faut

poser qu'ils n'ont pas de structure interne. C'est ainsi que s'achève la première partie de "The Present Status of the Innateness Controversy". On voit ici réapparaître les objectifs qui sont ceux de Fodor dans cet article. Force est de remarquer que c'est plutôt l'objectif maximal qui prime : l'argumentation ne se contente pas de montrer que la thèse selon laquelle les concepts lexicaux sont acquis par un processus brute-causal est plausible, mais elle vise à disqualifier l'idée même que les concepts lexicaux ont une définition et qu'il faut apprendre cette définition pour faire l'acquisition des concepts.

La première partie de l'article de 1981 a par conséquent une visée polémique évidente. Il s'agit de réinterpréter un vieux débat et de tenter de montrer la supériorité d'une position vis-à-vis d'une autre. Cette perspective polémique n'admet pas véritablement que soient développées les thèses qui sont défendues par le nativisme qui intéresse Fodor. C'est là l'objet de la seconde partie de l'article, qui va faire des suggestions concernant l'innéisme, en s'appuyant sur le principe de la « chimie mentale ». Dans le même temps, cette partie reprend la formulation prudente du désaccord qui oppose les empiristes et les innéistes. Il va donc aussi s'agir pour Fodor de montrer que, même dans le cas où l'on admet que les concepts lexicaux peuvent être définis, cela ne veut pas dire qu'ils sont des entités mentales complexes devant être apprises par le biais d'un processus rationnel-causal.

C'est à ce titre qu'il faut comprendre l'intérêt qu'il témoigne pour la théorie dite de la « chimie mentale ». Fodor décrit cette théorie comme constituant un courant d'idées appartenant au mouvement général de l'associationnisme anglais. Nous ne nous attarderons pas sur les multiples versions qu'a historiquement connues cet ensemble théorique. L'idée fondamentale que Fodor retient de la

version qu'en a adoptée John Stuart Mill est la suivante : « La *définissabilité* ne garantit pas la *complexité* parce que, concernant leur fonctionnement psychologique, les concepts qui figurent dans une définition peuvent être des occasions causales – non des constituants structurels- du concept qu'ils définissent. »[103] Il n'y a pas coïncidence entre la structure logique, ou linguistique, d'un concept et sa structure psychologique, ou mentale.

Corrélativement, la version de la chimie mentale retenue par Fodor va à l'encontre de l'idée selon laquelle il doit y avoir une relation rationnelle entre un concept qui a une définition et ses causes. Ainsi, les empiristes disent que le fait que TRIANGLE ait parmi ses causes le concept de LIGNE dépend de la relation rationnelle entre ces deux concepts. Cette relation rationnelle tient dans le fait que les concepts entrant dans la définition d'un autre concept, par exemple LIGNE qui entre dans la définition de TRIANGLE, doivent aussi être utilisés pour obtenir cet autre concept. Or, selon la théorie de la chimie mentale, c'est la structure innée de l'esprit qui détermine les causes d'un concept simple[104]. Ce que Fodor appelle ici « la structure innée de l'esprit » (the innate structure of the mind) peut être rapproché de la notion de sensorium, utilisée dans la première partie de l'article. Le point commun est qu'il s'agit d'une fonction menant d'un certain stimulus à l'acquisition d'un concept simple selon un processus brute-causal. Néanmoins, les stimuli auxquels le sensorium répond sont généralement considérés comme étant des expériences sensibles, tandis que ceux qui font réagir la structure innée de l'esprit pourraient ne pas être perceptifs. Fodor précise ainsi que rien ne limite, préalablement à un examen empirique, le type de concepts pouvant entrer dans ces relations brute-causales de déclenchement : en principe, ces relations pourraient

103Fodor Jerry, The Present Status of the Innateness Controversy, page 303.
104Fodor Jerry, The Present Status of the Innateness Controversy, page 305.

mettre en relation des concepts abstraits extrêmement éloignés de l'expérience perceptive[105].

Mais, Fodor ne s'arrête pas là dans les indications qu'il donne concernant ce que serait une théorie achevée s'inspirant des principes de la chimie mentale. Il suggère en effet que la structure de déclenchement de l'esprit pourrait être composée de couches ou de niveaux différents[106]. Ce nouvel élément théorique est introduit pour pallier une faiblesse de la théorie innéiste dont Fodor a esquissé les grandes lignes dans la deuxième partie de son article. Cette faiblesse découle du fait qu'il semble bien y avoir un certain ordre dans le développement de notre répertoire conceptuel. Il semble par exemple qu'un enfant acquière systématiquement le concept de NEZ avant celui d'ÉLECTRON[107]. Il est possible d'expliquer ces régularités dans le cadre de la théorie empiriste de l'acquisition des concepts : le fait que certains concepts soient construits de manière rationnelle à partir d'autres concepts donne au moins les outils théoriques permettant d'espérer rendre compte de l'ordre qui existe de fait dans l'enrichissement de notre répertoire conceptuel. Mais, la théorie s'inspirant des principes de la chimie mentale se trouve en difficulté, car elle admet un arbitraire dans les relations de déclenchement entre les concepts, au sens où ces relations ne dépendent pas de la plus grande simplicité des concepts déclenchants par rapport aux concepts déclenchés. La faiblesse de la théorie de la chimie mentale est donc son apparente incapacité à donner une explication des régularités qu'on constate dans l'ordre d'acquisition des concepts.

Il nous faut tenter d'expliquer plus en détail cette notion de couches, ou de niveaux, dans la structure de déclenchement des concepts. L'idée fondamentale est

105Fodor Jerry, The Present Status of the Innateness Controversy, page 307.
106Fodor Jerry, The Present Status of the Innateness Controversy, page 308.
107Fodor Jerry, The Present Status of the Innateness Controversy, page 307.

que, bien que tous les concepts primitifs soient déclenchés et non appris rationnellement, le déclenchement de certains concepts est l'effet du déclenchement d'autres concepts. Nous pourrions avoir l'impression qu'il s'agit simplement de la répétition d'un principe déjà énoncé plus haut : si les concepts A et B sont causalement suffisants pour obtenir le concept C, alors le déclenchement de A et B sera suffisant pour causer le déclenchement de C. Mais, l'idée d'une hiérarchie dans la structure de déclenchement ne dit pas tout à fait la même chose : il s'agit plutôt de dire que les concepts dont l'acquisition occasionnera l'acquisition d'autres concepts partagent certaines caractéristiques communes et identifiables. On pourrait donc construire des classes regroupant les concepts appartenant à un même niveau de déclenchement, chacun des membres d'une classe partageant certains critères. Cette théorie n'implique pas que, pour acquérir un concept appartenant à un niveau qui n'est pas le plus primitif, il faille acquérir tous les concepts appartenant aux classes plus primitives. Mais, l'arbitraire de l'ordre des concepts disparaît si l'on peut trouver des critères constants et fiables pour déterminer quels concepts sont les premiers à être déclenchés.

Fodor donne deux critères permettant d'identifier les concepts appartenant à la classe des concepts qu'on acquiert le plus tôt : « Je pense qu'il est raisonnable de supposer que les concepts primitifs de niveau basique devraient en général satisfaire les deux critères suivants : ils devraient témoigner d'une *accessibilité* relativement *élevée*, à la fois du point de vue de l'ontogenèse et de l'histoire intellectuelle ; et ils devraient être aisément acquis par définition ostensive. »[108] Concernant le premier critère, il signifie que les concepts appartenant au niveau basique requièrent peu de médiations par d'autres concepts. En d'autres termes, l'acquisition de ces concepts doit en majeure partie dépendre de facteurs

108 Fodor Jerry, The Present Status of the Innateness Controversy, page 309.

expérientiels. Etant donné un milieu suffisamment riche en stimuli, les concepts primitifs du niveau basique doivent être acquis très tôt.

Le second critère est plus difficile à accepter, précise Fodor[109]. La raison pour laquelle ce critère pose des difficultés est que ce qu'un individu peut apprendre ostentivement dépend des autres connaissances qu'il possède déjà[110]. Néanmoins, il est difficile de nier que le concept de TABLE soit plus facile à montrer que le concept d'ATOME. Ainsi, il est envisageable que, plus un concept est facilement introduit par monstration, moins l'acquisition de ce concept dépend de l'acquisition d'autres concepts. Par ailleurs, il faut bien comprendre que l'introduction par monstration n'est pas ici un processus d'apprentissage, au sens technique du terme que nous avons donné : il ne s'agit pas de formuler une hypothèse faisant intervenir le concept et à confirmer cette hypothèse. La définition ostensive, telle que Fodor la fait intervenir comme critère, est un déclenchement du concept en question par l'expérience d'une de ses instances. La définition ostensive vise en quelque sorte à occasionner une telle expérience.

Il reste par conséquent à déterminer empiriquement si on trouve une telle classe de concepts à la fois faciles à atteindre dans l'ontogenèse et le développement historique des connaissances, et faciles à définir ostensivement. Fodor répond qu'on trouve une telle classe et s'appuie pour ce faire sur les travaux de certains psychologues[111]. Les recherches de ces derniers montrent que les premiers concepts acquis appartiennent à un même degré d'abstraction conceptuelle. Soit la hiérarchie conceptuelle suivante : CANICHE → CHIEN → MAMMIFÈRE → ANIMAL → CHOSE. Les études sur lesquelles s'appuie Fodor

109Fodor Jerry, The Present Status of the Innateness Controversy, page 309.
110Fodor Jerry, The Present Status of the Innateness Controversy, page 310.
111Voir notamment Rosch Eleanor, Mervis C.B., Gray W.D, Johnson D.M et Boyes-Braem P., Basic objects in natural categories.

montrent qu'un enfant apprend d'abord le concept de CHIEN. C'est à partir de ce type de concept qu'il est possible de passer aux concepts moins abstraits, comme CANICHE, ou aux concepts plus abstraits, comme MAMMIFÈRE, ANIMAL, etc. Le critère de priorité ontogénétique et historique est donc satisfait, dans la mesure où les enfants exposés à un milieu suffisamment riche commencent par faire l'acquisition de ces concepts.

Qu'en est-il alors du second critère, à savoir la facilité à définir ostensivement les concepts appartenant au niveau basique ? Fodor considère que ces concepts remplissent également cette condition : « … *ils tendent à être acquis par monstration avec une facilité particulière* »[112]. Ainsi, nous dit Fodor, il est possible d'apprendre « chien » par monstration à un enfant qui n'aurait pas encore appris « animal » ou « caniche ». En revanche, nous pouvons émettre des doutes sur la possibilité d'apprendre « caniche » à un enfant qui n'aurait pas encore acquis « chien », ou encore « animal » à un enfant qui n'aurait pas acquis un terme appartenant au champ lexical animalier qui se trouve à un niveau d'abstraction comparable à « chien ».

Les résultats des enquêtes expérimentales que Fodor utilise semblent donc soutenir l'un des postulats les plus essentiels de la théorie selon laquelle la structure de déclenchement des concepts dans l'esprit est constituée de plusieurs niveaux. Ce postulat est qu'il doit y avoir un premier niveau, dont les membres ne requièrent pas de médiation par d'autres concepts et sont donc déclenchés suite à l'expérience. Ce qui distingue cette position de celle des empiristes, qui prétendent faire de la grande majorité des concepts lexicaux des constructions à partir d'un inventaire réduit de concepts véritablement primitifs, c'est que l'ordre des innéistes découle de la structure de l'esprit. Pour le dire plus précisément, la priorité

112Fodor Jerry, The Present Status of the Innateness Controversy, page 311.

ontogénétique et la définissabilité ostensive des concepts appartenant au niveau basique n'ont pas d'autre explication que l'existence d'une hiérarchie dans la structure de déclenchement des concepts. Cette structure apparaît à Fodor comme étant un « fait brut »[113], c'est-à-dire une configuration innée de l'esprit dont il n'y a pas lieu de chercher l'explication. Fodor formule encore cette conclusion en disant que la hiérarchie qui apparaît dans la structure de déclenchement des concepts n'est probablement pas « *naturelle* d'un point de vue philosophique »[114]. Ce que cette affirmation nous semble vouloir dire est qu'on ne peut fournir qu'une explication « éthologique »[115] de la structure de déclenchement des concepts dans l'esprit. Ainsi, on peut expliquer cette structure en disant que le fait que certains concepts lexicaux simples soient déclenchés en conséquence de l'expérience, sans médiation, est utile à la survie des individus. On peut ici rappeler le cas des canetons, dont le concept de MÈRE est déclenché par les mouvements des êtres vivants qui se trouvent à proximité. Un tel rapport entre l'expérience d'un mouvement et le déclenchement d'un concept a pour but de permettre aux canetons de survivre, grâce aux soins prodigués par leur mère. Mais, en dehors d'une telle justification, les rapports effectifs de déclenchement restent soumis au double arbitraire, intentionnel et historique, que nous avons déjà vu dans le cas des relations brute-causales.

La deuxième partie de l'article de 1981 montre donc au premier chef que, même si l'on accepte que les concepts lexicaux peuvent être définis de façon satisfaisante, cela n'implique en aucun cas qu'on doive les traiter comme des entités mentales complexes. La négation d'une telle inférence a comme conséquence qu'on ne peut pas soutenir que les concepts lexicaux sont appris

113Fodor Jerry, The Present Status of the Innateness Controversy, page 312.
114Fodor Jerry, The Present Status of the Innateness Controversy, page 313.
115Fodor Jerry, The Present Status of the Innateness Controversy, page 313.

selon un processus rationnel-causal. Mais, Fodor ne se contente pas dans cette deuxième partie de formuler des contre-arguments : il consacre en effet des développements à ce que devrait être une théorie innéiste de l'acquisition conceptuelle. C'est en raison de ces suggestions que la fin de l'article ne doit pas être négligée.

Force est de remarquer qu'en ce qui concerne les objectifs annoncés au début de l'article, c'est plutôt l'objectif maximal qui semble être poursuivi : Fodor en arrive à montrer que la théorie innéiste non seulement n'est pas l'absurdité pour laquelle on la fait souvent passer, mais qu'elle est aussi plus apte à rendre compte du fait que les premiers concepts qu'acquièrent les enfants ne sont pas les concepts sensibles les plus primitifs. Au moyen de leur théorie de l'apprentissage conceptuel, les empiristes n'ont pas les outils théoriques nécessaires pour rendre compte des données fournies par la psychologie. On ne voit pas comment on pourrait expliquer que l'enfant acquière le concept de CHIEN avant celui de CANICHE, si le premier est supposé être atteint par un processus d'abstraction appliqué au second. En revanche, la théorie innéiste, qui reconnaît la prépondérance de l'ordre éthologique, par opposition à l'ordre épistémologique, peut accepter la priorité ontogénétique de concepts relativement abstraits. Néanmoins, Fodor prend en considération le cas où les arguments qu'il a avancés en faveur de l'objectif maximal ne seraient pas acceptés. C'est pourquoi, dans la conclusion de l'article, il revient à une version extrêmement modéré de l'objectif qu'il s'est fixé : « Je me contenterai de ceci : … de vous avoir convaincu que, dans l'état actuel de nos sciences cognitives, on est loin d'une décision univoque en faveur du modèle de l'apprentissage des concepts. »[116] Malgré cette démonstration

116« I'll settle for this : … and to have convinced you that, in the current state of our cognitive sciences, it is far from being an open-and-shut decision in favor of the concept learning model. » Fodor Jerry, The Present Status of the Innateness Controversy, page 316.

de prudence, Fodor nous semble avoir avancé des arguments destinés à remplir l'objectif maximal dans cet article.

2. La critique de l'empirisme des concepts

Après avoir examiné la progression argumentative et les objectifs de "The Present Status of the Innateness Controversy", nous pouvons en isoler deux éléments fondamentaux pour comprendre le problème de l'innéisme tel qu'il est posé par Fodor : d'une part, la critique qu'il fait de l'empirisme des concepts ; d'autre part, ce qu'il entend exactement lorsqu'il dit que les concepts sont d'une certaine façon innés.

Commençons par isoler les objections que Fodor adresse à l'empirisme des concepts. Rappelons qu'une caractéristique importante de l'empirisme appliqué aux concepts est qu'il s'agit d'une théorie qui s'appuie sur la distinction entre les concepts simples et les concepts complexes pour distinguer deux modes d'acquisition des concepts : les concepts simples sont déclenchés par un processus brute-causal, tandis que les concepts complexes sont appris par le biais d'un processus rationnel-causal. Néanmoins, ce n'est pas cette distinction qui permet de distinguer les théories empiristes des autres, car le modèle que Fodor oppose à ces théories peut s'appuyer sur des fondements semblables. L'affirmation propre aux théories de type empiriste est celle selon laquelle un grand nombre de nos concepts lexicaux sont des entités mentales complexes. Or, à ce titre, ils doivent être composés par l'esprit à partir d'un sous-ensemble extrêmement réduit regroupant des concepts lexicaux véritablement simples ou primitifs. Tel semble être le noyau dur de la doctrine empiriste en ce qui concerne l'acquisition des

concepts.

Les critiques que Fodor développe contre l'empirisme des concepts sont principalement au nombre de trois et visent chacune une composante différente de cette théorie. Les trois propositions prises pour cibles par Fodor sont les suivantes :

1) On peut analyser un grand nombre de concepts lexicaux en d'autres concepts lexicaux simples ;

2) Tous les concepts simples doivent être acquis à partir de leurs instances ;

3) Les premiers concepts acquis sont ceux grâce auxquels on compose les autres.

1) L'analyse que Fodor fait de la querelle opposant les empiristes aux nativistes mène à la conclusion selon laquelle l'empirisme des concepts doit être vu comme un programme de recherche[117]. En effet, les empiristes tablent sur le fait qu'un grand nombre de concepts apparaissant au premier abord comme étant des concepts lexicaux simples se révélera analysable en termes d'autres concepts lexicaux[118]. Le succès d'un tel programme constituera une preuve de la complexité de la majorité des concepts lexicaux, qui doivent donc être composés à partir de certains concepts proprement simples. En d'autres termes, le programme empiriste consiste à tenir la définissabilité d'un grand nombre de concepts lexicaux comme

117Fodor Jerry, The Present Status of the Innateness Controversy, page 282.
118Fodor Jerry, The Present Status of the Innateness Controversy, page 283.

la preuve qu'ils ont une structure interne nécessitant des composants qui sont non-structurés.

La première critique de Fodor contre l'empirisme en matière d'acquisition des concepts vise donc ce programme de recherche. Montrer que celui-ci aboutit à une impasse permet en effet de porter un coup décisif au modèle empiriste, selon lequel c'est à partir d'une base conceptuelle réduite qu'on forme tous les autres concepts. Il ne s'agit pas seulement de critiquer l'inférence consistant à passer de la définissabilité à la complexité, mais d'en attaquer les prémisses en niant la définissabilité des concepts lexicaux. Une fois cette prémisse disqualifiée, c'est tout le dispositif argumentatif de ce que Fodor appelle l'empirisme moderne qui s'effondre : la proposition selon laquelle la grande majorité des concepts lexicaux ont une structure interne complexe n'a tout simplement plus d'assise argumentative.

Nous avons déjà vu en partie la façon dont Fodor refuse l'affirmation selon laquelle la plupart des concepts lexicaux seraient définissables en termes d'autres concepts lexicaux, lorsque nous avons donné un résumé schématique de l'article de 1981. Dans la mesure où le succès du programme de recherche empiriste n'est décidable qu'empiriquement, Fodor s'appuie sur ce qu'il considère comme l'échec d'une série de tentatives visant à analyser certains concepts au moyen d'une base conceptuelle réduite.

Le premier échec empirique auquel s'intéresse Fodor est celui du verbe « peindre », qu'il faut considérer comme correspondant au concept PEINDRE[119]. Nous ne revenons pas sur ce cas, que nous avons déjà examiné en détail. Mais, Fodor ne se contente pas du constat d'un seul échec : il développe une série de contre-exemples, qu'il tire d'un grand nombre de champs disciplinaires différents.

119Fodor Jerry, The Present Status of the Innateness Controversy, pages 285-288.

Outre le contre-exemple que nous venons de mentionner, il en tire également d'autres de la psycholinguistique[120], de l'épistémologie[121] et de la théorie de la perception[122]. La stratégie adoptée par Fodor contre la proposition empiriste selon laquelle on peut analyser un grand nombre de concepts lexicaux en d'autres concepts lexicaux simples est par conséquent de réunir des contre-exemples. Certes, cela ne lui permet pas d'avancer une objection écartant entièrement la possibilité que la plupart des concepts lexicaux aient une définition faisant intervenir d'autres concepts lexicaux simples. Mais, cela permet néanmoins d'affirmer que les enquêtes empiriques vont dans le sens d'une impossibilité de définir les concepts lexicaux, et donc d'une absence de structure interne de ces concepts[123].

2) Nous pouvons maintenant passer à la deuxième proposition empiriste que Fodor prend pour cible : « tous les concepts simples doivent être acquis à partir de leurs instances ». Pour comprendre exactement ce que contient une telle affirmation, il faut se rappeler des caractéristiques générales du modèle empiriste en matière d'acquisition des concepts.

Ce modèle présuppose la distinction entre concepts simples et concepts complexes, ainsi que celle entre processus d'acquisition brute-causaux et processus d'apprentissage rationnel-causaux. Or, la distinction entre ces deux types de processus a des implications concernant le rapport des concepts aux objets appartenant à leur extension. Selon le modèle empiriste, on peut former à partir d'un certain nombre de concepts, CHEVAL et CORNE notamment, celui de LICORNE. Une telle construction peut être un apprentissage, car on peut rendre le

120Fodor Jerry, The Present Status of the Innateness Controversy, pages 288-289.
121Fodor Jerry, The Present Status of the Innateness Controversy, page 289.
122Fodor Jerry, The Present Status of the Innateness Controversy, pages 289-291.
123« It seems to me that the burden of the empirical evidence overwhelmingly favors the view that most concepts are internally unstructured. » Fodor Jerry, The Present Status of the Innateness Controversy, page 283.

concept de LICORNE accessible à toutes les facultés cognitives. Mais, force est de remarquer que nous n'apprenons pas un tel concept suite à l'expérience d'une, ou de plusieurs, de ses instances, pour la simple raison que ce concept n'est pas proprement instancié[124]. En ce sens, on peut dire que l'apprentissage d'un concept ne dépend pas de l'expérience de choses appartenant à son extension. En revanche, l'acquisition par processus brute-causal de concepts simples entretient une relation de dépendance avec l'expérience d'instances pertinentes, dans le cadre de la théorie empiriste. Il est vrai que dire d'un processus qu'il est brute-causal signifie qu'en vertu de l'absence d'intervention consciente de l'esprit, il pourrait être intentionnellement contingent, c'est-à-dire qu'un tel processus ne déclencherait pas nécessairement l'acquisition d'un concept suite à l'expérience d'une chose tombant sous ce concept. Néanmoins, selon l'analyse qu'en fait Fodor, les empiristes considèrent qu'en fait les concepts simples sont toujours déclenchés par l'expérience de leurs instances : « … elle (la maxime fondamentale de l'empirisme) dit que toutes les idées *simples* doivent être apprises à partir de leurs instances. »[125]

La négation de cette dernière thèse a par conséquent deux volets. Tout d'abord, le rôle d'un certain type d'expérience, à savoir une expérience intentionnellement corrélée au concept, apparaît moins crucial que dans le modèle empiriste. En ce sens, la critique de Fodor exploite ce qu'on pourrait appeler un impensé de l'empirisme. Dès lors qu'un concept est acquis par le biais d'un

124Il est vrai que cette dernière affirmation est soumise à objection, car on est en droit de soutenir que les licornes que l'on trouve dans certains textes et récits oraux sont des instances du concept de LICORNE, même si ce ne sont pas des individus physiquement actuels. Nous laissons ces objections de côté, car nous nous intéressons ici au rapport entre l'acquisition d'un concept et l'expérience perceptive d'individus actuels appartenant à son extension.

125« Equivalently, for our purposes, it says that all simple ideas must be learned from their instances. » Fodor Jerry, The Present Status of the Innateness Controversy, page 303. L'utilisation du verbe « to learn » ne nous semble pas ici significative : Fodor n'affirme pas que les empiristes nient l'existence de processus brute-causaux permettant d'acquérir les concepts simples. Il prend « apprendre » dans un sens général et vague.

processus dont la caractéristique principale est de s'appuyer sur des mécanismes récepteurs, et non sur les capacités inférentielles de l'esprit, la question se pose de savoir en vertu de quoi il y aurait un rapport d'instanciation entre les entrées (inputs) du mécanisme et ses produits (outputs). La stratégie de Fodor va donc consister à dire que, puisqu'il n'y a pas en principe de raison de supposer un tel rapport d'instanciation entre les inputs et les outputs, le processus d'acquisition des concepts simples à partir de l'expérience doit être intentionnellement contingent. Ainsi, l'expérience d'une vache pourrait occasionner en nous l'acquisition de CHIEN.

Le deuxième volet de la réfutation de la thèse selon laquelle les concepts doivent être acquis à partir de leurs instances s'appuie pleinement sur un outil théorique introduit dans la deuxième partie de l'article : il s'agit de la théorie dite de la chimie mentale. Nous avons déjà étudié cette théorie et nous nous contenterons donc d'en rappeler les éléments utiles à la compréhension de la réfutation de la thèse selon laquelle les concepts simples sont acquis suite à l'expérience de leurs instances. Rappelons que le principe fondamental de la chimie mentale est que les concepts figurant dans la définition d'un autre concept peuvent être des occasions causales, et non des constituants structurels, du concept qu'ils définissent[126]. L'une des raisons pour lesquelles Fodor reprend cette conception à John Stuart Mill est que le principe que nous venons d'énoncer constitue déjà sous cette forme une objection à la thèse empiriste. Posons un concept simple C, qui a comme occasions causales les concepts A et B. Dans ce cas, avoir les concepts A et B est causalement suffisant pour acquérir le concept C. Il s'ensuit par conséquent que la simplicité de C n'implique pas que C soit acquis à partir de ses instances dans l'expérience : un concept simple peut être déclenché

126Fodor Jerry, The Present Status of the Innateness Controversy, page 303.

par la possession d'autres concepts[127]. Il ne s'agit bien sûr pas de nier que les concepts simples soient instanciés dans l'expérience : le fait qu'avoir A et B soit suffisant pour acquérir C ne signifie pas que ce dernier concept n'a pas d'extension comprenant des objets actuels dans le monde. Ce que Fodor retient de la théorie de la chimie mentale, c'est donc la thèse selon laquelle « le fait qu'un concept simple *est* instancié dans l'expérience n'est pas du tout une raison de supposer que ses instances jouent un rôle dans l'apprentissage »[128]. il est aisé de voir que c'est là une conclusion qui est en contradiction directe avec la thèse empiriste selon laquelle tous les concepts simples doivent être acquis à partir de leurs instances.

3) On peut voir la troisième thèse empiriste que Fodor cherche à réfuter comme un corollaire de la première. Si l'on soutient que la plus grande partie de nos concepts lexicaux peut être analysée selon un nombre restreint de concept lexicaux simples, alors on aura tendance à appliquer cela à l'ontogenèse des concepts : il faut que les premiers concepts acquis par l'enfant soient ces concepts proprement simples et premiers, à partir desquels tous les autres sont construits. Cette dernière affirmation n'est pas une simple application contingente d'un principe empiriste à l'ontogenèse des concepts. Il faut plutôt la voir comme une conclusion nécessaire : le seul ordre compatible avec la théorie empiriste part des concepts simples premiers pour en arriver, à la suite de certains procédés de composition, aux autres concepts. La découverte d'un ordre différent dans l'acquisition des concepts serait donc une objection dévastatrice contre l'empirisme des concepts.

Or, c'est précisément une telle objection que Fodor adresse à la théorie empiriste. C'est dans ce cadre qu'il faut comprendre les références aux travaux des

127Fodor Jerry, The Present Status of the Innateness Controversy, page 304.
128Fodor Jerry, The Present Status of the Innateness Controversy, page 303.

psychologues qui ont mis en évidence une prédilection ontogénétique en faveur de certains concepts appartenant à un niveau d'abstraction intermédiaire[129]. Pour rappeler rapidement ce que nous avons déjà montré plus en détail, reprenons la hiérarchie conceptuelle CANICHE → CHIEN → MAMMIFÈRE → ANIMAL → CHOSE : ce que montrent les études sur lesquelles s'appuie Fodor, c'est qu'un enfant apprend d'abord le concept de CHIEN, ou du moins une entité mentale dont le degré d'abstraction conceptuelle est sensiblement le même. Deux questions distinctes doivent être précisément envisagées ici :

a) le niveau conceptuel basique découvert par les enquêtes psychologiques correspond-il à la base conceptuelle du modèle empiriste ?

b) Si tel n'est pas le cas, le modèle empiriste peut-il rendre compte de la découverte des données fournies par les psychologues ?

a) La réponse à la première question ne semble pas présenter de difficulté particulière : la raison pour laquelle Fodor fait référence aux études psychologiques en question est qu'elles lui semblent permettre d'écarter la thèse selon laquelle les premiers concepts acquis dans l'ontogenèse sont ceux dont seraient constitués les autres concepts. Encore faut-il comprendre en quoi.

On peut identifier plusieurs différences entre le niveau basique correspondant à des entités mentales comme CHIEN et la base conceptuelle du modèle empiriste. Pour peu qu'on soit attentif aux indications données par Fodor sur l'empirisme qu'il affronte, on se rend compte qu'il s'agit d'un modèle où la base

129Rosch Eleanor, Mervis C.B., Gray W.D, Johnson D.M et Boyes-Braem P., Basic objects in natural categories.

conceptuelle primitive est constituée de concepts sensoriels[130]. Or, les concepts sensoriels ont un rapport avec la dimension qualitative de l'expérience. On peut même dire qu'ils doivent se référer à des caractéristique de l'expérience perceptive. De ce constat découlent plusieurs différences entre le modèle empiriste et les résultats obtenus par les psychologues[131]. L'une de ces différences tient au fait qu'un type de concepts apparaît comme définissable, et pas l'autre. Certes, nous avons mentionné les arguments de Fodor visant à montrer que même les concepts lexicaux qui semblent complexes trouvent en fait difficilement une définition satisfaisante. Néanmoins, il est concevable qu'un concept comme CHIEN soit définissable : sa définition pourrait être par exemple « animal qui aboie ». Au contraire, il est loin d'être certain qu'un concept sensoriel, comme ROUGE, puisse être défini. Par ailleurs, les concepts appartenant au niveau basique identifié par les enquêtes sur lesquelles s'appuie Fodor sont dits correspondre à des objets ayant approximativement la même forme[132]. Or, on ne peut pas décrire des concepts sensoriels en ayant recours à des informations physiques, comme la forme des objets. En effet, de telles informations sont incapables d'exprimer la dimension qualitative contenue dans de tels concepts.

Bien que notre discussion des différences entre les concepts sensoriels et les concepts appartenant à un niveau d'abstraction intermédiaire en reste à des indications, nous sommes malgré tout en mesure de saisir qu'il n'y a pas identité entre ces deux ensembles de concepts. Ce que mettent au jour les travaux de Rosch, Mervis, etc., c'est l'existence d'une classe de concepts ayant la primauté du

130« If you take the Empiricist account really seriously, so that lexical concepts are typically (not just constructs but) constructs out of a *sensory* base... » Fodor Jerry, The Present Status of the Innateness Controversy, page 312.

131Nous nous contenterons d'en mentionner quelques unes, car l'étude exhaustive de la différence entre les concepts sensoriels et les concepts comme CHIEN nécessiterait tout un livre. Notre but est simplement de montrer que ces deux types de concepts ne sont pas homogènes.

132Fodor Jerry, The Present Status of the Innateness Controversy, page 311.

point de vue ontogénétique, mais qui est cependant hétérogène à la classe des concepts sensoriels.

b) Passons maintenant à la deuxième question. Nous venons de voir que la classe des concepts qui ont la priorité ontogénétique n'est pas celle que prévoyait le modèle empiriste. Néanmoins, une autre façon de sauver ce modèle serait de trouver en lui les outils permettant d'expliquer les résultats de l'enquête empirique. S'il s'avère que ces résultats peuvent être analysés de façon satisfaisante au moyen des lois de l'acquisition conceptuelle reconnues par le modèle empiriste, alors celui-ci n'aura pas à être abandonné.

Force est de constater que le modèle empiriste reconnaît deux voies pour arriver à un concept, voies qui découlent toutes deux du principe selon lequel la plupart des concepts lexicaux sont construits à partir de concepts lexicaux simples. Ces deux voies sont la composition, ou de construction, et l'abstraction. Jusqu'à présent, nous avons exclusivement parlé de la la composition, car c'est la principale méthode d'apprentissage conceptuel reconnue par l'empirisme. Mais, il ne faut pas oublier l'existence d'une méthode d'abstraction. En quoi consiste précisément la différence entre ces deux méthodes ? Pour illustrer cela, reprenons l'exemple de la hiérarchie conceptuelle CANICHE → CHIEN → MAMMIFÈRE → ANIMAL → CHOSE. La méthode de composition, ou de construction, consiste à acquérir d'abord CHOSE, puis par complexification progressive d'en arriver à ANIMAL, MAMMIFÈRE, etc[133]. Ainsi, pour passer de CHOSE à ANIMAL, on pourra par exemple ajouter VIVANT à CHOSE. Apprendre ANIMAL reviendrait ainsi à composer le concept complexe CHOSE VIVANTE. Quant à la méthode d'abstraction, elle consiste à obtenir le concept de CANICHE, puis d'en arriver par abstractions successives aux concepts CHIEN,

133Fodor Jerry, The Present Status of the Innateness Controversy, page 311.

MAMMIFÈRE, etc[134]. Supposons que la structure interne du concept de CANICHE soit CHIEN FRISÉ : il suffira de décomposer cette structure, de façon à ne garder que le concept de CHIEN pour remonter d'un niveau dans la structure hiérarchique. De même, si la structure interne de CHIEN est composée de MAMMIFÈRE et QUI ABOIE, la méthode d'abstraction consistera à séparer ces deux composants, de façon à ne conserver que MAMMIFÈRE. Au moyen de la composition et de l'abstraction, il est donc possible de remonter et de descendre les divers échelons de généralité conceptuelle.

Pourtant, aucune de ces deux méthodes ne permet de rendre compte de la généralité intermédiaire des concepts appartenant au niveau basique. Ce niveau de généralité ne correspond en effet ni aux concepts presque entièrement indéterminés, comme CHOSE, qu'il s'agirait de complexifier pour en arriver aux concepts plus déterminés, ni aux concepts les plus particuliers, à partir desquels on peut remonter par abstraction jusqu'aux concepts les plus généraux. De fait, la priorité ontogénétique de CHIEN, plutôt que CANICHE ou CHOSE, est un fait brut, au sens où elle découle pour Fodor de la structure innée de l'esprit. Il n'y a donc pas de raison que CHIEN soit acquis avant un autre membre de la même hiérarchie conceptuelle[135]. En d'autres termes, ce sont les outils des empiristes qui sont impropres à rendre compte d'un fait brut : il est impossible d'expliquer une caractéristique qui découle de la structure innée de l'esprit au moyen de méthodes rationnelles, qu'il s'agisse de composition ou d'abstraction.

Il s'ensuit donc que la thèse empiriste, selon laquelle les premiers concepts acquis dans le cadre de l'ontogenèse sont, sinon des concepts sensoriels simples, du moins les concepts les plus à même de composer d'autres concepts, n'est pas

134Fodor Jerry, The Present Status of the Innateness Controversy, page 311.
135Fodor Jerry, The Present Status of the Innateness Controversy, pages 311-312.

tenable. D'une part, les prédictions du modèle empiriste sont contredites par les résultats des enquêtes empiriques. D'autre part, les principes de ce modèle ne permettent même pas de comprendre ces résultats.

Pour finir, la triple réfutation que nous venons d'étudier constitue une attaque efficace de la théorie conceptuelle des empiristes, mais une critique dévastatrice du modèle empiriste en matière d'acquisition des concepts. En effet, Fodor argumente contre l'existence d'une structure interne cohérente des concepts lexicaux. Mais, ce qui est plus fondamental est que ces objections soulignent les problèmes attachés à la thèse selon laquelle nous acquérons d'abord des concepts lexicaux simples à partir d'expérience de leurs instances, concepts qui nous serviraient ensuite à construire le reste de notre répertoire conceptuel.

3. L'innéisme dans l'article de 1981

Nous allons à présent tenter de définir plus clairement le sens de l'innéisme que Fodor développe dans "The Present Status of the Innateness Controversy". Cela nous conduira à distinguer plusieurs sens du terme « innéisme » et à identifier avec plus de précision ce qu'on peut appeler l'innéisme des concepts.

La première chose qui doit nous interpeller est une formule que nous retrouvons à plusieurs reprises dans l'article. L'expression la plus explicite semble en être la suivante : « Les deux théories supposent que les concepts primitifs sont, en un certain sens, non-appris, et même qu'ils sont, en un certain sens, innés. »[136] Ce qui est frappant dans cette formule, c'est que l'acception du terme « inné » apparaît comme assez indéterminée. En particulier, le rapport entre le fait de ne pas être appris et le fait d'être inné n'est pas clair. Faut-il comprendre que « non-

136« Both stories assume that primitive concepts are, in a certain sense, unlearned, indeed that they are, in a certain sense, innate. » Fodor Jerry, The Present Status of the Innateness Controversy, 275.

appris » et « inné » sont des synonymes ? Ce qui semble s'opposer à cette interprétation est l'expression « et même » (indeed), qui introduit une gradation : dire qu'une entité mentale est innée serait ainsi dire plus que lorsqu'on dit qu'elle n'est pas apprise. Par ailleurs, on voit que l'affirmation selon laquelle les concepts primitifs sont innés n'est pas pleinement revendiquée par Fodor, car celui-ci émet une réserve en écrivant que ces concepts sont « en un certain sens » innés. Si l'on veut être en mesure de saisir dans le détail le modèle d'acquisition des concepts mis en place par Fodor, il est donc indispensable de comprendre en quel sens les concepts primitifs sont innés.

Partons pour ce faire de l'hypothèse selon laquelle dire qu'une entité mentale est innée, c'est déjà dire qu'elle n'est pas apprise. La notion d'apprentissage conceptuel, comme nous l'avons déjà vu, fait référence à l'existence d'une relation rationnelle entre le concept appris et l'expérience qui en occasionne l'acquisition[137]. Cette relation rationnelle consiste en particulier dans la formulation et la confirmation d'une certaine hypothèse concernant l'identité du concept qu'il s'agit d'apprendre. Néanmoins, nous avions vu que, pour être capable de former une hypothèse concernant un concept simple ou complexe, il faut déjà que ce concept soit d'une certaine façon accessible. Il faut que le concept soit disponible pour former des hypothèses concernant l'expérience : l'hypothèse « le concept FLURG est le concept de quelque chose qui est vert ou carré » contient déjà le concept VERT ET CARRÉ. C'est pourquoi Fodor finit par dire que l'apprentissage d'un concept ne consiste pas dans le fait que ce concept soit accessible exclusivement dans le cadre de la formulation d'hypothèses, mais plutôt dans le fait qu'il devienne accessible en vue d'une grande quantité d'opérations

137Comme nous l'avons vu dans le cas du concept de LICORNE, l'expérience en question peut ne pas être l'expérience d'un individu actuel appartenant à l'extension du concept. Mais, ce point n'a pas vraiment de conséquences sur la question qui nous occupe ici.

cognitives (le raisonnement, la mémoire, l'identification perceptive, etc.).

La proposition selon laquelle les concepts simples sont innés peut d'abord s'entendre comme le refus d'un tel processus rationnel pour expliquer l'acquisition des concepts. En ce sens, dire que les concepts simples sont innés revient à dire qu'ils sont acquis par un processus brute-causal s'opposant à l'apprentissage rationnel. C'est là la première formulation d'un innéisme des concepts dans l'article de 1981. Remarquons que cela implique une compréhension nouvelle de l'innéisme. En particulier, l'opposition traditionnelle entre l'inné et l'acquis n'a plus lieu d'être. Il faut lui substituer celle entre l'inné et l'appris.

Il nous faut maintenant approfondir ce qu'implique l'affirmation selon laquelle les concepts innés sont acquis par le biais d'un processus brute-causal. On peut d'emblée dire qu'un concept simple ne sera pas rendu accessible à nos opérations cognitives suite à la confirmation d'une hypothèse au sujet de certaines expériences. Il n'est pas inutile de rappeler que Fodor démontre cette thèse en disant que, contrairement aux concepts complexes, formuler une hypothèse au sujet d'un concept simple, comme VERT, nécessite tout d'abord que ce concept soit accessible pour former des hypothèses, mais aussi qu'il puisse être utilisé pour décrire certaines expériences. Il faut en effet avoir le concept VERT pour formuler l'hypothèse « le concept à apprendre est le concept de quelque chose qui est vert » ; et il faut aussi avoir ce concept pour formuler une observation du type « le stimulus 1 est rouge et positif »[138]. Le processus de formation et confirmation d'hypothèses supposerait donc, dans le cas d'un concept simple, qu'il soit accessible à la faculté responsable de la formation des hypothèses, mais aussi à des fonctions cognitives plus générales permettant par exemple de décrire l'expérience.

138Fodor Jerry, The Present Status of the Innateness Controversy, page 272.

Pourtant, cela ne nous en dit pas encore suffisamment sur la compréhension positive de l'innéisme des concepts dans l'article de 1981. Nous pouvons tout au plus en conclure que l'innéité des concepts simples implique que ceux-ci sont déjà accessibles à la grande majorité de nos facultés cognitives, avant même que des hypothèses concernant le contenu de ces concepts aient été confirmées.

Il est plus fécond de partir de deux éléments fondamentaux que Fodor donne dans son article et qui permettent de comprendre plus en détail les divers sens du terme « innéisme ». D'une part, il faut partir du fait que le processus brute-causal d'acquisition des concepts simples requiert un sensorium, c'est-à-dire un ensemble de mécanismes récepteurs qui permet le passage d'un certain stimulus à l'acquisition d'un concept primitif[139]. Dire que les concepts simples ne sont pas appris, c'est donc présupposer l'existence d'un tel ensemble de mécanismes récepteurs déterminés à réagir au contact de certains stimuli. D'autre part, il ne faut pas négliger le principe de la chimie mentale qui est donné dans la deuxième partie de l'article. La formulation de ce principe qui nous intéresse le plus ici est que des concepts psychologiquement simples peuvent être déclenchés par l'acquisition d'autres concepts simples[140].

Si l'on garde à l'esprit ces deux principes, dont l'importance est cruciale en ce qui concerne la compréhension de l'innéisme dans l'article de Fodor, force est de remarquer qu'on peut distinguer trois sens du terme « inné ». Pour expliciter cette tripartition, qui est implicite dans l'article, il nous faut abandonner la caractérisation du débat en termes d'acquis et d'inné, vocables qui obscurcissent la question plus qu'ils ne l'éclairent. La présentation de l'innéisme que nous

139Fodor Jerry, The Present Status of the Innateness Controversy, page 265.
140Fodor Jerry, The Present Status of the Innateness Controversy, page 304.

privilégions fait plutôt jouer les notions de facteurs externes et de facteurs internes. Ces notions sont inspirées de la distinction entre explications internaliste et externaliste des caractéristiques d'un organisme, telle qu'on peut la trouver dans l'ouvrage de Peter Godfrey-Smith, *Complexity and the Function of Mind in Nature*[141]. Nous appelons « facteur interne » un organe, un mécanisme, etc., c'est-à-dire toute entité ou tout complexe d'entités ayant une fonction à l'intérieur d'un système organique donné. Nous appelons « facteur externe » toutes les circonstances du milieu ayant une influence sur un système organique.

Une fois ces outils descriptifs mis en place, nous pouvons en venir aux trois sens distincts d' « inné », dans l'article de Fodor. Nous commencerons par les présenter de manière abstraite, pour ensuite voir en quoi ils découlent d'une part du sensorium et d'autre part du principe de la chimie mentale.

1) Une chose est innée si elle est déclenchée dans l'esprit, à un certain moment, en vertu de la réaction de facteurs internes à certains facteurs externes. On peut l'exprimer de façon schématique : état initial → expérience de facteurs externes → mise en marche de mécanismes internes (facteurs internes) → acquisition du concept.

2) Un mécanisme est inné s'il est formé dans l'organisme, à un stade précoce, en vertu de certains facteurs internes et dans une indépendance relative vis-à-vis de facteurs externes : état initial —[142] apport dus aux facteurs externes — mise en marche du développement de l'organisme (mise en marche de facteurs

141Voir notamment page 30 pour cette distinction.

142Le signe — désigne une dépendance moins stricte que →. La différence entre ce que nous appelons dépendance stricte et dépendance non-stricte est que, dans le premier cas l'antécédent permet d'expliquer le déclenchement du conséquent, alors que ce n'est pas le cas dans la dépendance non-stricte. Nous expliquons cela plus en détail plus bas.

internes) → formation du mécanisme.

3) Un concept est inné s'il est déclenché dans l'esprit, à un certain moment, en vertu de certains facteurs internes activés par le produit de l'activation de certains facteurs internes, activation qui est une réaction à certains facteurs externes : état initial → expérience de facteurs externes → mise en marche de mécanismes internes → acquisition d'un concept → mise en marche de mécanismes internes → acquisition d'un autre concept.

Pour comprendre les deux premiers sens de l'expression selon laquelle une chose est innée, il faut en revenir à ce que nous avons dit au sujet du processus brute-causal permettant d'obtenir nos concepts simples. Un tel processus requiert que l'organisme en question ait un sensorium, c'est-à-dire un ensemble de mécanismes récepteurs qui permet le passage d'un certain stimulus à l'acquisition d'un concept primitif. Il y aura ainsi deux choses qui seront, en un certain sens, innées : les concepts simples et les mécanismes permettant de les acquérir en fonction de certains stimuli.

Commençons par les concepts simples. C'est au sens 1) que les concepts peuvent être dits innés. En effet, lorsque Fodor déclare que les concepts simples sont obtenus par le biais d'un processus brute-causal, il veut dire qu'ils sont déclenchés dans l'esprit au moment précis où l'expérience de certaines circonstances de son milieu par un organisme fait réagir certains mécanismes internes à cet organisme. On voit aisément que la distinction traditionnellement établie entre l'acquis et l'inné est sans pertinence ici : les concepts simples sont bien obtenus suite à un déclenchement qui n'est pas indépendant des circonstances

extérieures. On pourrait penser que c'est un abus d'appeler une telle théorie innéiste : elle semble en effet avoir des points communs avec ce qu'on appelle généralement empirisme. Mais, nous avons vu en étudiant l'argumentation de l'article de Fodor que la distinction entre empirisme et innéisme ne tourne pas autour de la question de savoir si toutes les entités mentales sont acquises ou non. A ce titre, l'empirisme et l'innéisme partagent la supposition que l'expérience joue un rôle important dans l'acquisition des concepts simples.

Le fait qu'il soit question d'un innéisme des concepts ne doit pas cacher l'importance des mécanismes qui réagissent à certains stimuli externes, de telle façon à produire en nous des concepts simples. En effet, le questionnement sur l'innéité ne peut faire l'économie d'un examen de ces mécanismes, qui interviennent en tant que facteurs internes dans la définition même de l'innéisme des concepts. C'est le mode d'acquisition de ces mécanismes que cherche à exprimer le sens 2) du terme « inné ». Ceux-ci doivent en effet être produits au sein de l'organisme suite à un développement ontogénétique interne, qui n'est cependant pas entièrement indépendant de certains apports externes. Il faut faire certaines remarques au sujet de cette affirmation.

Tout d'abord, l'expression selon laquelle un mécanisme est déclenché « à un stade précoce » ne va pas de soi. On pourrait objecter qu'un tel facteur interne est toujours présent dans l'individu. Mais, si l'on examine précisément ce que cela signifie, il faut concéder que « toujours présent dans l'individu » signifie « apparu à un stade extrêmement précoce de l'ontogenèse », qu'il s'agisse du développement intra-utérin, de la naissance, etc. La différence entre l'innéisme des concepts et l'innéisme des mécanismes n'est donc pas celle entre un innéisme dispositionnel et un innéisme non-dispositionnel.

Par ailleurs, une autre différence fondamentale nous semble exister entre l'innéisme des concepts et l'innéisme des mécanismes. Alors que l'acquisition des concepts dépend de certaines expériences perceptives, la formation des mécanismes récepteurs semble largement indépendante de ce type de facteurs extérieurs. Dans l'exemple que nous avons donné précédemment, les facteurs externes déterminant pour le développement des mécanismes récepteurs étaient certains apports en nutriments. En revanche, même si le rapport entre un stimulus et un concept est intentionnellement arbitraire, le premier sera le plus souvent une certaine expérience perceptive.

On peut encore tenter de préciser le degré d'indépendance de l'apparition des mécanismes eu égard aux facteurs externes. Il serait douteux de soutenir que le développement de tels mécanismes est entièrement indépendant des circonstances extérieures. En effet, si l'on considère que la production des mécanismes permettant d'acquérir les concepts simples est intra-utérine, alors le rôle des apports nutritionnels extérieurs sera déterminant : des carences trop prononcées pourront ainsi empêcher la croissance, et par conséquent, le développement des mécanismes récepteurs. La même dépendance par rapport à certains facteurs externes nous paraît exister si l'on place le moment de l'apparition des mécanismes récepteurs dans les premiers mois ou années de la vie de l'enfant.

Rajoutons encore que le degré de dépendance entre les facteurs externes et les facteurs internes n'est pas le même dans 1) et 2). Il n'est pas aisé de définir précisément la différence entre ces deux formes de dépendance, mais notre hypothèse est la suivante : dans le processus décrit en 1) le recours au stimulus permet d'expliquer le déclenchement du mécanisme récepteur. Au contraire, les

apports dus aux facteurs externes du sens 2) soutiennent l'activation du processus de développement, mais ne constituent pas la cause principale de cette activation. Ainsi, si nous posons que le sensorium réagit à l'expérience de chats par la production du concept de CHAT, nous pouvons faire l'inférence suivante : si expérience de chat, alors activation du sensorium. Pour tenter de rendre sensible la différence entre la dépendance en 1) et en 2), prenons maintenant le cas du scorbut. Dans la mesure où le corps ne peut pas synthétiser la vitamine C, celle-ci doit être apportée par l'alimentation en dose suffisante pour éviter le scorbut. Cette maladie est plus précisément due à un défaut de fabrication du collagène, lequel se traduit par une fragilisation des tissus. Le collagène est, quant lui, caractérisé par la présence d'aminoacides, en particulier l'hydroxyproline et l'hydroxylysine. Or, pour obtenir ces aminoacides, il faut que s'opère une hydroxylation de certains résidus de proline et de lysine, c'est-à-dire une réaction chimique permettant d'ajouter un groupe hydroxyle (-OH) à une molécule. Deux enzymes permettent de catalyser l'hydroxylation : la prolylhydroxilase et la lysylhydroxylase. Or, ces enzymes ne peuvent agir qu'en présence de vitamine C. La situation est donc la suivante : nous avons un rapport extérieur (celui de vitamine C), un processus interne (l'hydroxylation des résidus de proline et de lysine) et enfin la production d'une entité organique (le collagène). Une explication de l'activation du processus interne d'hydroxylation devra certes faire référence à l'apport nutritionnel en vitamine C. Néanmoins, l'inférence « si apport nutritionnel en vitamine C, alors activation de l'hydroxylation des résidus de proline et de lysine » n'est pas acceptable. L'apport en vitamine C rend possible l'hydroxylation et la soutient : en ce sens, on peut en faire une condition nécessaire. mais, elle ne la déclenche pas à proprement parler. Une inférence acceptable serait plutôt « si tel code génétique,

alors activation de l'hydroxylation des résidus de proline et de lysine, sous réserve d'apports externes en vitamine C ».

Pour récapituler, la différence dans la dépendance entre les facteurs externes et les processus internes dans 1) et 2) nous semble être réelle. Dans le premier cas, les facteurs externes déclenchent véritablement les mécanismes internes : l'inférence allant de l'expérience de ces facteurs externes à l'activation des mécanismes est correcte. Mais, dans le second cas, la dépendance est moins forte, en ce sens que les apports externes soutiennent l'activation du processus interne, sans pour autant en être à l'origine. En d'autres termes, on ne peut pas inférer de ces apports à l'activation des processus internes.

Finalement, le sens 3) du terme « inné » découle du principe fondamental de la chimie mentale, à savoir que des concepts psychologiquement simples peuvent être déclenchés par l'acquisition d'autres concepts simples. Pour expliquer cela, reprenons le cas des concepts simples A et B dont l'acquisition occasionne celle du concept simple C. Supposons que les concepts A et B appartiennent à la classe des concepts basiques qui sont déclenchés directement par l'expérience, moyennant un sensorium. Pour que le concept C soit acquis, il faut donc une série d'étapes qu'il est possible de schématiser de la façon suivante : expériences pertinentes → réaction de certains mécanismes récepteurs → acquisition de A et B → réaction de certains mécanismes récepteurs → acquisition de C. Précisons que les mécanismes récepteurs permettant l'acquisition de A et B peuvent être les mêmes que ceux qui déclenchent le concept C. Etre inné au sens 3), c'est donc pour une entité mentale d'être acquise en vertu de certains facteurs internes (acquisition de A et B, réaction de mécanismes récepteurs), qui réagissent de façon d'abord immédiate, puis médiate à l'action de certains facteurs externes (les

expériences propres à déclencher A et B).

Dans la mesure où la définition traditionnelle de l'empirisme fait mention du rôle déterminant de l'expérience dans l'acquisition de notre répertoire conceptuel, et plus généralement du contenu de notre esprit, il est intéressant de poser la question suivante : en quel sens ces trois formes d'innéisme admettent-elles une indépendance vis-à-vis de l'expérience ? Pour répondre à cette question, nous voulons commencer par faire une distinction entre la dépendance d'un concept vis-à-vis d'une expérience et la détermination d'un concept par une expérience. Un concept est dépendant d'une expérience[143], ou d'un facteur externe en général, si celle-ci est une condition nécessaire[144] de l'acquisition du concept. Par ailleurs, un concept est déterminé par une expérience, ou un facteur externe, si le caractère particulier de ce facteur est suffisant pour expliquer le caractère intentionnel particulier du concept : pour illustrer cela, on peut penser à un schéma vague où l'expérience d'un chat serait considérée comme suffisante pour expliquer les caractéristiques du concept de CHAT.

Qu'en est-il maintenant du rapport des innéismes à l'expérience ? En ce qui concerne la forme 1), on ne peut nier qu'il y a dépendance du concept par rapport à l'expérience. En effet, le sensorium ne peut occasionner l'acquisition du concept sans avoir été mis en marche par une certaine expérience. Celle-ci est donc bien une condition nécessaire, mais non suffisante, du déclenchement du concept. En revanche, il ne semble pas y avoir à proprement parler de détermination du concept par l'expérience. Certes, le concept de CHAT ne peut pas être produit par une expérience quelconque : seuls certains types d'expériences font réagir le

143Précisons ici qu'une expérience peut être définie comme un rapport sensible entre un organisme et certaines configurations de son milieu extérieur.

144Condition nécessaire, mais non suffisante, car il faut également le sensorium pour déclencher l'acquisition du concept.

sensorium. Mais, les types d'expériences qui activent les mécanismes récepteurs sont fixés en vertu de la structure du sensorium. Il est donc tout à fait concevable que ce soient l'expérience de chaussures qui déclenchent l'acquisition du concept de CHAT. En ce sens, le caractère particulier de l'expérience n'est pas indifférent au mécanisme. Mais, on ne peut pas expliquer le caractère intentionnel particulier du concept au moyen du caractère de l'expérience.

Concernant maintenant l'innéité au sens 2), le rôle de l'expérience apparaît moins important. La formation des mécanismes permettant l'acquisition des concepts simples est bien dépendante de certains facteurs externes, par exemple certains nutriments. Mais, si l'on définit l'expérience comme devant faire intervenir la perception, c'est-à-dire un certain rapport sensible ou sensoriel avec des facteurs externes, alors il faut en conclure que la formation des mécanismes récepteurs n'est pas dépendante de l'expérience. En effet, la formation de ces mécanismes ne fera pas intervenir les facultés sensibles, mais plutôt certains apports du milieu extérieur, apports qui peuvent être nutritionnels ou autres. Dans la mesure où il n'y a pas de dépendance des mécanismes vis-à-vis de l'expérience, il n'y a pas non plus de détermination de ceux-là par celle-ci.

Il est plus difficile de répondre à la question du rôle de l'expérience pour le sens 3), car celle-ci fait intervenir une série plus longue d'étapes intermédiaires avant l'acquisition du concept. Néanmoins, l'expérience qui déclenche l'acquisition des concepts A et B demeure une condition nécessaire de l'acquisition du concept C, et ce malgré la multiplication des étapes intermédiaires. On pourrait apporter une précision en disant que, par rapport au sens 1), l'acquisition du concept simple est plus éloignée de l'expérience et fait intervenir un plus grand nombre de conditions nécessaires et suffisantes. Mais, il n'en demeure pas moins

que l'acquisition du concept C est dépendante d'une expérience non-quelconque. En revanche, il n'y a pas de détermination du concept C par l'expérience occasionnant l'acquisition de A et B. Si le caractère particulier de l'expérience déclenchant A et B n'est pas suffisant pour rendre compte des caractéristiques intentionnelles de ces deux concepts, alors il n'est pas douteux qu'il ne sera pas non plus suffisant pour rendre compte des caractéristiques intentionnelles du concept C. En somme, ce dernier concept n'est pas déterminé par l'expérience qui est à l'origine de son acquisition.

La question de savoir ce que signifie l'affirmation selon laquelle les concepts simples sont « en un certain sens » innés peut donc recevoir une réponse. L'innéisme des concepts peut s'entendre en deux sens dans l'article de 1981. Les concepts simples peuvent être innés en ce qu'ils sont déclenchés par la réaction d'un mécanisme récepteur à l'expérience de certains facteurs externes. Mais, ils peuvent aussi être innés au sens où c'est l'acquisition d'autres concepts simples qui en occasionne la possession. Nous concluons donc de l'article qu'il n'y a pas une seule forme d'innéisme des concepts. De plus, force est de remarquer que l'innéisme des concepts n'est pas le seul innéisme que nous avons identifié. Le sens 2) correspond en effet à un innéisme que Fodor appellera par la suite « innéisme des mécanismes ». Nous verrons que cette forme d'innéité prendra une importance de plus en plus grande au cours de l'évolution de la théorie de Fodor.

4. De l'innéisme des concepts au nativisme des mécanismes

Dans la suite de ce travail, nous allons nous intéresser à l'évolution de la conception de Fodor, en ce qui concerne le problème de l'innéisme. Cette

évolution s'opère principalement dans deux ouvrages : d'abord, *Concepts : Where Cognitive Science Went Wrong* ; puis ensuite, *The Language of Thought Revisited*. Néanmoins, nous ne prétendons pas faire un panorama général de la façon dont Fodor évolue sur tous les aspects du problème de l'innéisme. Nous ne reviendrons pas sur les critiques qu'il adresse aux théories empiristes, bien qu'elles ne demeurent pas exactement identiques dans tous les écrits de Fodor. Malgré tout, une continuité nous paraît exister sur cette question, de telle sorte que la compréhension des critiques formulées contre l'empirisme dans l'article de 1981 soit suffisante pour saisir l'évolution ultérieure de Fodor. De fait, Fodor nous semble avoir toujours conservé au moins deux types d'arguments contre le modèle empiriste : d'une part, il a toujours été critique vis-à-vis de la possibilité de définir les concepts lexicaux au moyen d'une base conceptuelle très réduite, qui sont les premiers acquis du point de vue de l'ontogenèse[145] ; d'autre part, Fodor avance, au cours de son œuvre, des objections dévastatrices contre le modèle cherchant à expliquer la possession d'un concept par une forme d'apprentissage[146].

La perspective sous laquelle nous étudierons les ouvrages de 1998 et de 2008 est la suivante : c'est le devenir de l'innéisme des concepts et de l'innéisme des mécanismes, ainsi que leur rapport, qui nous intéressera. Plus précisément, nous chercherons à expliquer l'abandon croissant de l'innéisme des concepts, au profit de l'innéisme des mécanismes qui devient la seule forme que Fodor reconnaisse pleinement.

Pour ce faire, il est préférable d'étudier successivement l'ouvrage de 1998,

---

145 Voir notamment les chapitres 3 et 4 dans *Concepts : Where Cognitive Science Went Wrong*, qui sont tous deux consacrés à la critique de la théorie selon laquelle on peut définir les concepts lexicaux. Voir également, à ce sujet, *The Language of Thought Revisited*, première partie, chapitre 2.

146 On retrouve l'argument de l'article de 1981 contre l'apprentissage des concepts lexicaux dans *Concepts : Where Cognitive Science Went Wrong*, par exemple pages 123-124. Une objection s'appuyant sur le même type d'argumentation apparaît dans *The Language of Thought Revisited*, pages 138-140.

puis ensuite celui de 2008. Nous commencerons donc par l'évolution de l'innéisme des concepts et des mécanismes dans *Concepts : Where Cognitive Science Went Wrong*.

L'ouvrage de 1998

Commençons par voir ce qu'il advient de l'innéisme des concepts, avant d'en venir à l'innéisme des mécanismes. Nous avons vu que, dans l'article de 1981, l'innéisme des concepts peut être entendu au moins de deux façons différentes. Un concept est inné s'il est déclenché dans l'esprit en vertu de la réaction de certains mécanismes internes à certaines circonstances du milieu extérieur. Mais, un concept peut aussi être inné si son acquisition est déclenchée par la réaction d'un mécanisme interne suite à l'acquisition d'autres concepts.

L'un des changements les plus notables entre l'article de 1981 et les ouvrages ultérieurs est le rejet de la deuxième façon dont un concept peut être inné, c'est-à-dire le rejet de l'innéisme au sens 3). Pour comprendre ce rejet, il faut voir que Fodor abandonne le principe fondamental de la chimie mentale dans les ouvrages qui suivent "The Present Status of the Innateness Controversy". C'est là le corrélat de l'adhésion à la théorie des concepts appelée atomisme informationnel. Prenons ces éléments dans l'ordre, afin d'éclairer les raisons pour lesquelles Fodor abandonne le troisième sens d'innéisme.

L'abandon du principe de la chimie mentale selon lequel un concept peut être déclenché par l'acquisition d'autres concepts repose sur une théorie de l'acquisition des concepts privilégiant les rapports entre l'esprit et le monde. Fodor mentionne très explicitement ce point lorsqu'il présente l'atomisme informationnel comme contenant la thèse suivante : « De manière correspondante, avoir un

concept (la possession d'un concept) est constitué, au moins en partie, par *le fait d'être dans* un type de rapport réglé entre l'esprit et le monde. »[147] Pour développer cela, il faut voir que Fodor se réfère à sa théorie de la dépendance asymétrique[148]. Cette théorie s'appuie sur l'idée selon laquelle un concept, PAIN par exemple, exprime la propriété *être du pain* parce que le pain est la cause régulière des occurrences de PAIN. En d'autres termes, il y a une loi reliant les propriétés *être du pain* et *être une occurrence de PAIN* ; et c'est en vertu de cette loi que le concept PAIN exprime la propriété *être du pain*. A cette première stipulation, Fodor en rajoute une deuxième : seuls les rapports entre PAIN et *être du pain* ne dépendent d'aucun autre rapport. En effet, il est possible qu'un morceau de pierre, aperçu dans la pénombre, éveille le concept de PAIN en nous. Pourtant, il ne faut pas croire qu'*être une pierre* puisse déclencher le concept de PAIN. C'est plutôt parce que nous avons pris la pierre pour un morceau de pain que nous obtenons le concept de PAIN. Il y a donc une dépendance asymétrique en ce sens qu'un morceau de pierre ne pourra déclencher le concept de PAIN que parce qu'il y a un rapport réglé entre les occurrences de PAIN et la propriété d'*être du pain*. Mais, le fait que la propriété d'*être du pain* déclenche le concept de PAIN ne présuppose pas que nous ayons pris le pain pour une pierre. Cela signifie que la relation de dépendance n'existe que dans un sens : le rapport entre *être du pain* et PAIN ne présuppose pas le rapport entre *être une pierre* et PAIN.

On comprend donc que Fodor puisse déclarer dans l'ouvrage de 1998 que, pour avoir un concept, il faut se trouver dans une certaine relation avec le monde. La formulation de Fodor reste très prudente, car il dit que la possession d'un

147Fodor Jerry, *Concepts : Where Cognitive Science Went Wrong*, page 121.

148Cette théorie est développée dans Fodor Jerry, 'A Theory of Content'. Voir l'utile présentation qu'en fait Eric Margolis dans 'How to Acquire a Concept', pages 349-353. Nous la résumons ici à grands traits, car les détails n'influent pas sur notre perspective d'étude.

concept est constitué « au moins en partie » par un rapport réglé entre l'esprit et le monde. Mais, en vérité, avoir un concept consiste essentiellement dans un tel rapport, si l'on prend pour cadre la théorie de la dépendance asymétrique.

Il en découle tout naturellement un abandon de la théorie de la chimie mentale, dont le principe directeur est que l'acquisition d'un concept simple peut être occasionnée par l'acquisition d'autres concepts. En effet, s'il était possible d'acquérir un concept par l'intermédiaire d'autres concepts, cela voudrait dire que certains concepts peuvent être acquis par une voie qui n'est pas un rapport réglé entre l'esprit et le monde. Pour être plus exact, cela voudrait dire que l'acquisition de certains concepts n'est occasionnée qu'indirectement par de tels rapports. Or, Fodor ne semble plus disposé en 1998 à défendre les suggestions qu'il faisait en 1981 : la possession de chaque concept dépend directement de l'existence d'un certain rapport entre l'esprit capable d'acquérir un concept et les objets du monde.

Ce qui nous intéresse dans cet abandon, c'est qu'il implique le rejet d'un des sens possibles de l'innéité des concepts. De fait, l'adoption de l'atomisme informationnel rend le sens troisième sens de l'affirmation selon laquelle une chose est innée indéfendable. Rappelons que ce troisième sens consiste dans le schéma suivant : état initial → expérience de facteurs externes → mise en marche de mécanismes internes → acquisition d'un concept → mise en marche de mécanismes internes → acquisition d'un autre concept. Ce que l'abandon de la chimie mentale rend inacceptable, ce sont les étapes qui suivent l'apparition du premier concept. Fodor n'est apparemment plus disposé à accepter que certains mécanismes internes, permettant d'acquérir un concept lexical simple, soient mis en marche par l'acquisition d'un ou de plusieurs concepts préalables. Pour le dire en d'autres termes, l'activation des mécanismes récepteurs, du sensorium,

nécessite un rapport à l'extériorité du monde.

Il s'ensuit que l'innéisme des concepts ne peut plus être entendu qu'en un sens : au sens 1). Ainsi, c'est la réaction d'un mécanisme récepteur suite à l'expérience du milieu extérieur qui déclenche l'acquisition d'un concept simple. Le premier élément remarquable dans l'évolution de Fodor entre "The Present Status of the Innateness Controversy" et *Concepts : Where Cognitive Science Went Wrong*, c'est cette restriction qui doit s'entendre en un sens fort : il ne s'agit pas seulement d'écarter l'une des significations du terme « inné », mais c'est plus fondamentalement le rejet d'une des voies permettant d'acquérir un concept. L'abandon d'un des sens possibles de l'innéisme est la conséquence de l'abandon d'une des façons dont nous pouvons obtenir nos concepts simples. En somme, s'il y a quelque chose comme un innéisme des concepts, cela ne peut être qu'au premier sens de l'affirmation selon laquelle une chose est innée.

Mais, nous allons voir que la conception que Fodor a de ce premier sens subit elle aussi des modifications entre l'article de 1981 et l'ouvrage de 1998. Ces modifications nous semblent être fondamentalement au nombre de deux. D'une part, Fodor reconnaît la nécessité d'une explication ; d'autre part, il reconnaît la nécessité d'une restriction. Dans la mesure où la dimension restrictive de l'évolution de Fodor sur ce point nous semble découler de son effort d'approfondissement explicatif, nous verrons d'abord celui-ci, puis nous en viendrons à celle-là.

En quel sens peut-on parler d'un approfondissement explicatif concernant le premier sens du terme « inné » ? Pour répondre à cette question, il faut comprendre ce qui ne paraît plus satisfaisant à Fodor en 1998, alors qu'il s'en contentait en 1981. Souvenons-nous que, dans l'article de 1981, Fodor invoque la

structure innée de l'esprit pour rendre compte du rapport de déclenchement entre tel stimulus et tel concept. Ce type d'argumentation n'est pas explicatif, car on se contente de constater ce que Fodor appelle un « fait brut ». Cela signifie que le rapport entre le stimulus et le concept est brute-causal. Il est tout d'abord intentionnellement contingent, au moins en principe : l'objet dont l'expérience déclenche l'acquisition du concept ne doit pas nécessairement appartenir à l'extension du concept en question. Le processus brute-causal est ensuite historiquement contingent : le fait que telle expérience déclenche tel concept simple est un accident dû à la sélection naturelle, et non une caractéristique appartenant nécessairement à l'espèce. De fait, d'autres liaisons entre stimuli et concepts auraient pu résoudre le même problème, qui s'est présenté dans l'évolution d'une espèce donnée.

C'est l'invocation de ce double arbitraire qui n'est plus satisfaisante en 1998. La raison en est un simple constat, qui devient dans *Concepts : Where Cognitive Science Went Wrong* un problème auquel il faut trouver une solution. Ce constat est le suivant : « … on acquière typiquement POIGNÉE DE PORTE à partir de l'expérience d'exemples *bons* ou *typiques* de poignées de porte... »[149] Quoi qu'on puisse dire en principe sur l'arbitraire du rapport entre certains objets et les concepts dont ils occasionnent l'acquisition, ce rapport ne témoigne pas en fait d'un tel arbitraire. Si l'on passe du terrain de la spéculation à celui de l'observation, les choses dont l'expérience permet d'obtenir un concept appartiennent le plus souvent à l'extension de ce concept : c'est l'expérience de poignées de porte, et non de giraffes ou de crème fouettée, qui déclenche le concept de POIGNÉE DE PORTE.

Dans l'article de 1981, le fait que les déclencheurs d'un concept sont

149Fodor Jerry, *Concepts : Where Cognitive Science Went Wrong*, pages 127-128.

généralement des choses qui tombent sous lui pouvait être traité comme un simple accident, dû à la structure particulière de notre esprit. Mais, en 1998, ce fait devient un problème urgent auquel il faut apporter une solution. La principale raison nous semble être le changement d'attitude vis-à-vis du rôle argumentatif de la sélection naturelle. Dans "The Present Status of the Innateness Controversy", Fodor pouvait dire qu'un tel rapport représente une solution à un problème rencontré par l'espèce. Ainsi, la correspondance entre la perception d'être vivant en mouvement et le déclenchement du concept de MÈRE, chez les canetons, est une solution au problème consistant à garantir que ceux-ci suivent leur mère, seule capable de garantir leur survie[150]. Or, dans l'ouvrage de 1998, une telle explication est dénoncée comme largement insuffisante : « Donc, la théorie darwinienne/éthologique au sujet de l'acquisition de concepts ne permet pas plus que la vieille théorie de la confirmation d'hypothèses de faire de POIGNÉE DE PORTE un concept non inné. »[151] Le nerf de la critique adressée par Fodor à une argumentation, s'appuyant sur la sélection naturelle, est que dire d'un certain rapport entre stimuli et concepts qu'il a servi de solution à un problème rencontré par l'espèce ne dispense pas d'expliquer comment fonctionne cette mise en rapport. Or, explique Fodor, il semble que la seule façon dont un rapport intentionnellement réglé entre certaines expériences et certains concepts a pu apparaître chez une espèce donnée soit par le biais d'un apprentissage inductif. En somme, dire que c'est l'expérience de poignées de porte qui déclenche POIGNÉE DE PORTE parce que c'est un rapport plus utile à la survie que celui qui lierait les tigres à POIGNÉE DE PORTE laisse intact le problème fondamental : comment expliquer autrement que par un processus de formation et confirmation

150Fodor Jerry, The Present Status of the Innateness Controversy, page 280.
151Fodor Jerry, *Concepts : Where Cognitive Science Went Wrong*, page 129.

d'hypothèses le rapport de déclenchement entre un concept et certains objets qui tombent sous lui ?

C'est dans la mesure où l'insuffisance du recours à l'arbitraire historique est reconnue que ce qui était un fait brut devient un problème. Il devient inacceptable pour une théorie de l'acquisition des concepts de permettre un écart entre d'un côté ce qui est en principe, à savoir l'arbitraire intentionnel du rapport stimulus/concept, et d'un autre côté ce qu'on constate en fait, à savoir que ce rapport articule presque toujours des entités liées intentionnellement. La stratégie adoptée par Fodor face à cette situation est de renoncer à l'arbitraire intentionnel tout en conservant la théorie du déclenchement des concepts.

Pour ce faire, Fodor introduit la notion de propriété d'apparence pour définir le rapport entre les choses extérieures à nous et la plus grande partie de nos concepts simples. Nous avons déjà étudié cet aspect de la théorie fodorienne dans la première partie du présent travail. Nous nous bornerons par conséquent à rappeler les éléments utiles pour éclairer l'explication du sens de l'innéisme conceptuel. Pour commencer, une propriété d'apparence est une disposition à occasionner l'acquisition d'un concept dans les esprits qui sont constitués de la même manière que ceux des hommes. Pour prendre un exemple, être une poignée de porte, c'est être le genre de choses dont l'expérience permet à notre esprit d'acquérir facilement le concept de POIGNÉE DE PORTE. De plus, cette disposition à déclencher l'acquisition d'un concept doit se trouver dans les choses en vertu de certaines propriétés stéréotypiques, ou prototypiques. Par conséquent, être une poignée de porte consistera à occasionner en nous l'acquisition du concept de POIGNÉE DE PORTE en vertu par exemple du fait d'être une protubérance amovible attachée à une porte au niveau de la taille. Il s'ensuit

qu'acquérir le concept de POIGNÉE DE PORTE reviendra pour nous à se retrouver dans une certaine relation avec des protubérances amovibles attachées à une porte au niveau de la taille.

Par conséquent, la solution de Fodor au problème de l'absence d'arbitraire entre les concepts et leurs déclencheurs est de faire dépendre essentiellement les seconds des premiers. Si le fait même d'être une poignée de porte présuppose la capacité de déclencher en nous le concept de POIGNÉE DE PORTE, alors la relation entre les stimuli et les concepts n'est plus en principe intentionnellement arbitraire. Remarquons que cet approfondissement ne modifie pas en profondeur le schéma de l'acquisition d'un concept simple, à savoir : état initial → expérience de facteurs externes → mise en marche de mécanismes internes → acquisition du concept. Pourtant, nous pouvons maintenant préciser la deuxième étape, en disant que dans un grand nombre de cas, il s'agira de l'expérience d'un objet possédant des propriétés prototypiques. De plus, nous pouvons également formuler une clause concernant la dernière étape : le concept acquis aura un rapport intentionnel avec le prototype en question. En effet, le concept a comme extension un ensemble d'individus partageant un certain nombre de propriétés. Ces propriétés seront précisément celles de l'objet dont l'expérience a permis d'acquérir le concept. Ainsi, le concept de POIGNÉE de PORTE aura comme extension un ensemble d'objets partageant les propriétés d'être une protubérance amovible attachée à une porte au niveau de la taille. Or, ce sont précisément les propriétés en vertu desquelles l'expérience d'une poignée de porte prototypique a d'abord déclenché l'acquisition de POIGNÉE DE PORTE. On voit qu'au fond l'approfondissement explicatif dont nous parlons revient à la suppression de l'arbitraire intentionnel dans le rapport entre un concept et les objets qui

déclenchent son acquisition.

Nous avons dit que l'évolution de Fodor en ce qui concerne le premier sens du terme « inné » est double. Parallèlement à l'effort d'explication que nous venons d'aborder, Fodor opère aussi une restriction dont l'importance est fondamentale pour sa conception de l'innéisme : il ne voit désormais pas de raison d'appeler innée une entité mentale obtenue selon le modèle décrit en 1). En d'autres termes, une entité acquise suite à l'acquisition de certains mécanismes internes par certaines circonstances extérieures n'est plus considérée comme devant être innée dans *Concepts : Where Cognitive Science Went Wrong*[152].

Il s'ensuit que les deux significations possibles de l'expression selon laquelle un concept est inné, qui avaient été identifiées dans l'article de 1981, sont toutes deux rejetées dans l'ouvrage de 1998. Certes, les deux rejets ne sont pas identiques, car le sens 3) n'est pas seulement exclu de la définition de l'innéisme d'une entité mentale : c'est bien l'existence même d'un processus permettant l'acquisition d'un concept sans rapport direct avec un état du monde qui est niée. En revanche, le propos exact de Fodor concernant 1) est de dire qu'une fois qu'on a renoncé à un modèle cherchant à montrer que nous pouvons apprendre nos concepts simples, il n'y a plus de raison de voir dans ce processus une forme d'innéisme. Dans la mesure où les deux façons dont on peut faire sens de l'innéisme des concepts ont été écartées, c'est bien à cette théorie même qu'il faut renoncer. Pour le Fodor de 1998, il n'y a pas à proprement parler d'innéisme des concepts.

Pour pleinement comprendre le sens de cette restriction, il faut s'intéresser à ce qu'il advient de l'innéisme des mécanismes, qui acquiert à présent une portée

152« A fortiori, there isn't any obvious reason why DOORKNOB needs to be innate. » Fodor Jerry, *Concepts : Where Cognitive Science Went Wrong*, pages 143.

qu'il n'avait pas auparavant : « … tout ce qui doit être inné, pour que ROUGE soit acquis, ce sont les mécanismes, quels qu'ils soient, qui déterminent les choses rouges à nous apparaître comme elles le font ; cela revient à dire que tout ce qui doit être inné est le sensorium. »[153] En d'autres termes, ce qui est inné, ce sont les mécanismes récepteurs qui font correspondre l'expérience d'un certain facteur externe et l'acquisition d'un concept déterminé. Nous prenons cette affirmation comme impliquant une restriction du terme « inné » au sens 2). Le processus reconnu comme permettant d'acquérir une entité innée est donc le suivant : état initial — apport dû aux facteurs externes — mise en marche du développement de l'organisme (mise en marche de facteurs internes) → formation du mécanisme récepteur.

Une fois la définition de l'innéisme d'une chose réduite au sens 2), l'innéisme des concepts apparaît impropre à la satisfaire au moins à trois égards. Pour commencer, le processus menant à l'acquisition d'une chose au sens 2) admet dans une certaine mesure une indépendance vis-à-vis des apports dus aux facteurs extérieurs. Au contraire, l'acquisition des concepts au sens 1) inscrit la relation entre stimulus et entité mentale dans une dépendance plus stricte. Rappelons qu'il ne s'agit pas de dire que le développement de l'organisme, qui permet à terme la formation d'un mécanisme récepteur, se produit dans une indépendance totale par rapport aux facteurs externes : si un organisme se trouvant dans le milieu intra-utérin ne reçoit aucun apport de son milieu environnant, il ne pourra pas se développer, et par conséquent, le sensorium ne pourra pas se former. Mais, la dépendance entre le développement interne de l'organisme et les apports venant de l'extérieur doit s'entendre comme une relation de soutien, et non de

153« ... all that needs to be innate for RED to be acquired is whatever the mechanisms are that determine that red things strike us as they do ; which is to say that all that needs to be innate is the sensorium. » Fodor Jerry, *Concepts : Where Cognitive Science Went Wrong*, pages 142.

déclenchement. En ce sens, si nous prenons une inférence du type « si A, alors B », les contraintes sur les variables seront différentes. Si B est l'activation d'un mécanisme récepteur, alors A devra être un stimulus (un facteur extérieur). En revanche, si B est l'activation d'un processus de croissance interne, alors A ne pourra pas être un facteur extérieur (apport nutritionnel, par exemple).

C'est de cette façon qu'il faut comprendre l'affirmation selon laquelle la dépendance unissant les facteurs externes aux processus internes est plus stricte dans 1) que dans 2). Or, nous avons dit que Fodor fait de 2) la définition même de l'innéité d'une chose. Il faut donc en arriver à renoncer à l'innéité des concepts, car ceux-ci sont toujours dans une relation de dépendance plus stricte vis-à-vis des facteurs externes que ne le permet 2).

La deuxième raison pour laquelle le mode d'acquisition des concepts ne correspond plus à la nouvelle définition de l'innéisme repose sur le rapport à l'expérience[154]. Le déclenchement des concepts à partir de l'activation du sensorium admet en principe un grand nombre de rapports différents aux facteurs externes qui font réagir le sensorium. Néanmoins, nous avons déjà remarqué qu'en fait Fodor accorde une primauté à l'expérience des facteurs externes. Le fait que Fodor introduise la notion de propriété d'apparence, qui permet de comprendre le rapport entre certaines propriétés et certains concepts sur le modèle de l'explication des qualités secondes chez Locke n'est pas insignifiant. Les qualités secondes apparaissent exclusivement dans le cadre de l'expérience perceptive d'un sujet pourvu de sensibilité. De la même façon, le rapport avec les facteurs externes que Fodor prend comme cas paradigmatique est le rapport expérientiel, voire le

154Nous définissons l'expérience comme un rapport conscient, au sens le plus large possible, qu'un esprit peut entretenir avec des objets extérieurs. Ce type de rapport peut tout aussi bien consister dans le fait de voir un objet que dans la lecture d'ouvrages à son sujet. L'expérience perceptive, par contraste, nécessite un rapport sensoriel direct avec certains objets.

rapport perceptif[155]. Or, le processus décrit en 2) n'entretient pas un tel lien avec l'expérience perceptive. De fait, on peut même aller jusqu'à dire qu'il ne fait jamais intervenir un rapport expérientiel : ainsi, la croissance de l'organisme dans le milieu intra-utérin ne fait pas intervenir la saveur des apports nutritionnels pour le fœtus. On peut formuler cela autrement, en disant que le rapport entre les facteurs externes et l'organisme est plus physiologique que psychologique dans le processus décrit en 2).

La définition de l'innéisme implique donc au moins une indépendance vis-à-vis de l'expérience perceptive. Il est même de soutenir que l'innéisme d'une chose interdit tout type de rapport expérientiel entre le mécanisme menant à l'acquisition de cette chose et les facteurs extérieurs qui jouent un rôle dans le processus. Or, le mode d'acquisition des concepts simples ne satisfait pas ce requisit de l'innéité. En effet, l'activation du sensorium s'appuie au moins sur une expérience de certains objets, voire même sur une expérience proprement perceptive. Par conséquent, le rapport à l'expérience constitue une nouvelle raison d'exclure les concepts du domaine de l'inné.

Finalement, il y a un dernier élément qu'il faut noter dans 2) : l'activation du processus interne conduit à la formation d'une entité qui n'est pas elle-même douée d'intentionnalité. Fodor explicite lui-même cette partie de sa théorie de la façon suivante : « Mais, répétons-le, l'innéité du sensorium n'est pas l'innéité de quoi que ce soit qui a un contenu intentionnel. »[156] Non seulement le rapport aux facteurs externes n'est pas intentionnel, car il n'est pas expérientiel perceptif, mais en plus les étapes suivantes ne le sont pas non plus. Si nous reprenons le schéma

155« The model, to repeat, is *being red* : all that's required for us to get locked to *redness* is that red things should reliably seem to us as they do, in fact, reliably seem to the visually unimpaired. » Fodor Jerry, *Concepts : Where Cognitive Science Went Wrong*, page 142.

156Fodor Jerry, *Concepts : Where Cognitive Science Went Wrong*, page 142.

état initial — apport dû aux facteurs externes — mise en marche du développement de l'organisme → formation du mécanisme récepteur, cela signifie que ni le développement de l'organisme, ni le mécanisme récepteur produit suite à cela ne sont intentionnels. L'affirmation que le développement de l'organisme n'est pas intentionnel n'est guère surprenante. De fait, on ne voit même pas comment un processus analogue à une hydroxylation de certains résidus de proline et de lysine pourrait être intentionnel, dans la mesure où elle ne fait intervenir ni la perception, ni la réflexion. Comme en témoigne la phrase que nous avons citée de Fodor, le nerf de son argument est que le sensorium, formé suite au développement de l'organisme, n'est pas une entité intentionnelle : le sensorium ne fait référence à aucun autre objet et n'a aucune extension.

Le processus décrit en 2) est donc remarquable en ceci qu'aucune des étapes qu'il comporte ne fait intervenir une intentionnalité. Dès lors qu'on fait de cette absence d'intentionnalité une caractéristique du processus d'acquisition des entités innées, alors 1) ne peut plus être un tel processus. Le résultat de 1) est en effet l'acquisition d'une entité dont l'une des propriétés les plus importantes est de faire référence à un ensemble de choses, c'est-à-dire d'avoir une extension.

Nous voyons à présent avec plus de clarté la voie suivie par Fodor dans l'ouvrage de 1998, voie qui l'éloigne des conclusions de 1981. Il n'y a plus d'un côté l'innéité des concepts simples et de l'autre l'innéité du sensorium, qui s'opposent toutes deux au modèle d'apprentissage qu'on peut appliquer aux concepts complexes. Au fond, on pourrait résumer l'évolution de Fodor en disant qu'il admet en 1998 qu'une chose peut ne pas être apprise, sans pour autant être innée, alors qu'en 1981 on ne pouvait expliquer la possession d'une chose qu'en la disant apprise ou innée. Il en résulte une disqualification de l'innéisme des

concepts et un recentrement sur ce qu'il appelle désormais « le nativisme des mécanismes »[157]. Nous allons maintenant passer à *The Language of Thought Revisited*, qui marque une nouvelle phase dans l'évolution de Fodor sur les questions qui nous intéressent.

L'ouvrage de 2008

Le fait que Fodor revienne sur la question de l'innéisme, à laquelle il consacre un chapitre de l'ouvrage qu'il publie en 2008, ne doit pas être interprété comme signifiant qu'il modifie en profondeur sa théorie à ce sujet. Nous soutenons que la perspective d'ensemble, telle qu'elle a été fixée dans *Concepts : Where Cognitive Science Went Wrong*, demeure la même. Néanmoins, cela n'empêche pas Fodor d'apporter des éclaircissements, et même des modifications, dans un cadre général qui reste inchangé. Ceux-ci concernent d'une part le processus d'acquisition des concepts et d'autre part l'innéisme des mécanismes.

Nous commencerons par nous intéresser à ce qu'il advient du processus d'acquisition des concepts. A ce sujet, force est de remarquer que Fodor apporte des changements au modèle proposé dans les textes et ouvrages précédents. Il ne s'agit cependant nullement de réhabiliter le processus décrit en 3) : c'est en fait une réflexion sur le mode d'acquisition des concepts 1) qui entraîne certaines corrections et certains ajouts. Les modifications apportées par Fodor à 1) sont principalement au nombre de deux. Il s'agit d'une part de montrer que le modèle d'apprentissage ne s'applique ni aux concepts simples, ni aux concepts complexes ; et il s'agit d'autre part d'intégrer une procédure d'apprentissage au

157« … then the kind of nativism about DOORKNOB that an informational atomist has to put up with is perhaps not one of *concepts* but of *mechanisms*. » Fodor Jerry, *Concepts : Where Cognitive Science Went Wrong*, page 142.

modèle d'acquisition des concepts.

La première chose qui nous frappe à la lecture de la partie de l'ouvrage de 2008 consacrée à l'innéisme est que l'impossibilité d'apprendre un concept n'est plus seulement limitée aux concepts lexicaux simples : elle s'applique désormais même aux concepts qui ont une structure interne évidemment complexe. Pour comprendre cela, il faut se souvenir de la façon dont la notion d'apprentissage des concepts complexes était sauvée dans "The Present Status of the Innateness Controversy". Fodor commençait par dire que le modèle proposé par les empiristes, pour rendre compte de l'apprentissage conceptuel, s'appuie sur le fait d'apprendre qu'une certaine hypothèse concernant un concept est vraie. Or, pour formuler une hypothèse, il faut déjà faire intervenir le concept que l'on cherche à apprendre. En d'autres termes, le modèle d'apprentissage des concepts suppose que le concept, dont l'acquisition doit être expliquée, soit déjà accessible, au moins à certaines facultés de l'esprit. Fodor n'en concluait pourtant pas à l'impossibilité d'apprendre tous les concepts.

De fait, l'article de 1981 reconnaît une différence dans la façon dont le problème se pose selon que l'on parle de concepts simples ou de concepts complexes. Il est absolument impossible d'apprendre un concept simple. En effet, non seulement il faut présupposer l'accessibilité du concept VERT, par exemple, pour former une hypothèse du type « le concept X est le concept de quelque chose qui est vert », mais en plus les observations servant à confirmer cette hypothèse le présupposent également. Cela signifie que l'apprentissage d'un concept simple implique que ce concept soit accessible à la majorité de nos facultés cognitives. En somme, le modèle d'apprentissage appliqué aux concepts simples présuppose ce qu'il est censé expliquer. Il doit donc être rejeté.

Mais, Fodor n'en arrivait pas aux mêmes conclusions en ce qui concerne l'apprentissage des concepts complexes. Certes, pour former une hypothèse concernant un concept du type VERT OU CARRÉ, il faut en présupposer l'accessibilité. En effet, l'hypothèse « le concept X est le concept de quelque chose qui est vert ou carré » présuppose que nous puissions utiliser l'entité mentale articulant les concepts VERT et CARRÉ, au moyen d'un concept remplissant le rôle d'une disjonction, comme OU. Pourtant, Fodor remarquait dans l'article de 1981 que l'accessibilité qui doit être présupposée dans le cas des concepts complexes se restreint à la faculté de former des hypothèses. Contrairement au cas des concepts simples, les observations faites par le sujet, comme « le stimulus 1 est vert et positif » ou « le stimulus 2 est carré et positif », ne font pas intervenir le concept complexe. On peut par conséquent sauver la notion d'apprentissage d'un concept complexe, à condition de la redéfinir de la façon suivante : apprendre un concept complexe, c'est le fait de rendre ce concept accessible à une grande quantité d'opérations cognitives au moyen de la confirmation d'une certaine hypothèse à son sujet.

L'un des aspects notables de l'évolution de Fodor, dans *The Language of Thought Revisited*, est qu'il refuse désormais de parler d'apprentissage d'un concept, même s'il s'agit d'un concept complexe[158]. Le raisonnement de Fodor consiste à dire qu'une condition suffisante pour avoir le concept C est d'être capable de penser à une chose en tant qu'elle correspond à ce concept. Ainsi, le fait de pouvoir penser à quelque chose comme étant vert ou comme étant vert ou carré est une condition suffisante pour la possession du concept VERT ou VERT OU CARRÉ. Or, pour former une hypothèse comme « les choses correspondant

158« … *no* concept can be learned, primitive or complex. » Fodor Jerry, *The Language of Thought Revisited* (*LOT2*), page chapitre 5, page 138.

au concept C sont celles qui sont vertes ou carrées », il faut déjà avoir à l'esprit une entité mentale constituée par les concepts VERT, CARRÉ et OU[159]. Si on cherche à identifier précisément la différence entre l'article de 1981 et l'ouvrage de 2008, il faut dire que la définition de la possession d'un concept n'est plus tout à fait la même. Dans l'article, Fodor considère qu'on a un concept dès lors qu'il nous est accessible dans un nombre relativement important d'opérations cognitives (la formation d'hypothèses, la description des expériences perceptives, le raisonnement, etc.). En revanche, dans l'ouvrage de 2008, avoir un concept consiste fondamentalement dans la capacité à se représenter certaines choses comme ayant une certaine propriété, c'est-à-dire comme correspondant à un certain concept. C'est pourquoi le modèle d'apprentissage par formation et confirmation d'hypothèse apparaît désormais inacceptable pour rendre compte de l'acquisition de tout concept.

On peut par conséquent dire que, de 1981 à 2008, il y a une extension de la portée critique des remarques contre l'apprentissage conceptuel. Il en ressort qu'aucun concept ne peut être appris, ce qui ne signifie pas pour autant qu'ils sont innés. Cela signifie également que le mode d'acquisition décrit en 1) s'applique non seulement aux concepts simples, mais aussi aux concepts complexes. Néanmoins, nous allons voir qu'il n'y a pas que l'étendue de l'application de 1) qui change dans l'ouvrage de 2008. La description du déroulement même du processus subit elle aussi des modifications qu'on ne peut pas négliger.

Le changement le plus important dans le schéma donné comme modèle du processus menant à l'acquisition d'un concept est l'introduction d'une forme d'apprentissage. Plus précisément, Fodor intègre l'apprentissage d'un stéréotype dans le modèle d'acquisition des concepts. Il nous faut voir cela en détail. Dans

159Fodor, *LOT2*, chapitre 5, page 139.

l'article de 1981, l'acquisition d'un concept partait d'un état initial, où le concept n'est pas connu, pour arriver à la formation du concept, en passant par l'expérience d'un stimulus et l'activation des mécanismes récepteurs. Le schéma est donc celui-ci : état initial → expérience de facteurs externes (stimulus) → activation du sensorium → acquisition du concept. Suite aux précisions données dans *Concepts : Where Cognitive Science Went Wrong*, la deuxième étape du processus est définie comme étant l'expérience d'un objet ayant des propriétés prototypiques. Le schéma devient donc le suivant : état initial → expérience d'un objet aux propriétés prototypiques → mise en marche de mécanismes internes (activation du sensorium) → acquisition du concept. Or, la façon dont ce processus est schématisé dans l'ouvrage de 2008 n'est pas exactement identique. Fodor lui donne la forme suivante : état initial → (P1) → formation d'un stéréotype → (P2) → acquisition du concept. P2 désigne ce que nous avons appelé l'activation du sensorium, ce qui conduit à l'acquisition d'un concept. Mais, P1 est désormais décrit par Fodor comme pouvant tout à fait être « un processus d'inférence statistique »[160].

Pour expliciter cette dernière formulation, il faut comprendre que les propriétés prototypiques sont des tendances communes dans certaines populations[161]. La formation d'un prototype sera une inférence statistique, car on partira de l'observation des propriétés d'un nombre fini d'individus, pour en arriver à dégager certaines propriétés conçues non pas comme des conditions suffisantes et nécessaires, mais comme plus typiques que d'autres. Il s'agit d'une inférence

160« The thought might well be that P1 is a process of statistical inference... » Fodor, *LOT2*, chapitre 5, page 151. Remarquons qu'il faut prêter attention au « might » dans cette phrase. Fodor ne dit pas que P1 est toujours un processus de formation de stéréotype, mais qu'il peut l'être. Il ne s'agit pas de limiter le sens de P1 à un processus d'apprentissage. Mais, Fodor précise que ce qui déclenche le mécanisme P2 peut être l'application d'inférences statistiques aux expériences.

161Fodor, *LOT2*, chapitre 5, page 150.

parce qu'on part de l'observation d'un nombre de cas réduit et on en tire des conclusions touchant tous les individus, ou au moins la majeure partie des individus. Par ailleurs, c'est une inférence statistique, car on finit par se prononcer sur les propriétés que les individus concernés ont le plus tendance à avoir, non pas celles qu'ils doivent nécessairement avoir.

Par conséquent, le nouveau modèle donné par Fodor pour décrire le mode d'acquisition des concepts, simples ou complexes, est celui-ci : état initial → processus d'inférence statistique → formation d'un stéréotype → activation des mécanismes internes → acquisition du concept. On pourrait dire que Fodor dépasse l'opposition entre apprentissage et acquisition établie dans l'article de 1981. L'acquisition d'un concept admet comme étape une forme d'apprentissage, c'est-à-dire une procédure inductive. Mais, une telle procédure est incapable à elle seule de rendre compte de ce que c'est qu'obtenir un concept. Elle peut tout au plus s'appliquer à l'apprentissage d'un prototype.

On peut se demander pourquoi Fodor opère cette modification. Il nous semble qu'il y a au moins deux raisons distinctes à cela. La première est que l'un des éléments les plus insatisfaisants du modèle proposé en 1998 consiste dans le fait que Fodor y présente l'expérience d'un objet possédant des propriétés prototypiques sans faire référence à l'apprentissage du stéréotype. Or, il paraît erroné de supposer qu'un objet peut avoir des propriétés stéréotypiques indépendamment d'un sujet cognitif. Certes, les chats ont certaines propriétés plus souvent que d'autres, et cela qu'ils soient en contact avec un sujet cognitif ou non : ils ont très souvent un pelage et moins souvent des yeux d'une certaine couleur, par exemple. Mais, pour faire l'expérience d'un chat comme ayant des propriétés prototypiques, il faut déjà avoir formé un tel prototype. En d'autres termes, la

dimension prototypique d'un individu n'apparaît pas dans le cadre d'une seule expérience, mais dans la comparaison de multiples expériences, comparaison qui doit être faite par un sujet connaissant. Intégrer le processus de formation d'un prototype dans l'acquisition des concepts permet donc de résoudre l'un des problèmes de la théorie de 1998, à savoir que la formation d'un prototype précède l'expérience d'un objet comme prototypique.

La deuxième raison pour laquelle Fodor introduit l'apprentissage dans le processus d'acquisition des concepts est que cela permet de donner une solution plus complète à un problème auquel Fodor avait déjà tenté de répondre dans l'ouvrage de 1998. Ce problème découle de l'écart entre, d'une part, le rapport en principe intentionnellement arbitraire qui devrait exister entre les stimuli et les concepts qu'ils déclenchent dans le cadre d'un processus brute-causal, et d'autre part, les rapports actuellement motivés que les stimuli et les concepts entretiennent. C'est en raison de cette inadéquation de la théorie à ce qui est observé en fait que Fodor a introduit la théorie des propriétés d'apparence. Mais, l'introduction d'une inférence statistique au sein de l'acquisition conceptuelle lui permet de donner une assise plus solide à son rejet de la possibilité d'un écart intentionnel entre ce qui déclenche et ce qui est déclenché. En effet, l'inférence statistique nécessaire pour former un prototype part de l'observation d'un certain nombre d'individus. A partir de là, elle donne un statut typique à un individu possédant des propriétés qui paraissent être présentes dans la grande majorité des individus appartenant à une population donnée. L'élément important ici est que ce type d'inférence tire les propriétés prototypiques, ainsi que l'individu qui devient le prototype, de l'expérience même. Par conséquent, le rapport intentionnel entre le prototype et les individus dont on peut faire l'expérience ne peut en aucun cas

être arbitraire : les propriétés du stéréotype ont comme référents les propriétés des individus en dehors de nous, à partir desquels le stéréotype a été formé en première instance. En somme, nous avons d'un côté la théorie des propriétés d'apparence qui établit un rapport intentionnel non arbitraire entre le concept et la propriété à laquelle il répond ; et nous avons d'un autre côté le processus de formation d'un stéréotype, qui écarte le risque d'un arbitraire intentionnel dans le rapport entre les individus actuels et le stéréotype activant les mécanismes internes.

En résumé, les modifications apportées au processus décrit en 1) sont de deux ordres. Il y a tout d'abord une extension de l'application de ce modèle : il s'agit désormais du mode d'acquisition de tous les concepts, quelle que soit leur structure interne. Il y a ensuite, parallèlement, une réflexion sur le déroulement même du processus d'acquisition des concepts, réflexion qui conduit Fodor à intégrer la formation de stéréotypes au nombre des étapes de ce processus. C'est là l'évolution de la théorie de Fodor en ce qui concerne le mode d'acquisition des concepts. Force est de constater que le sens général de la théorie tel qu'il a été fixé dans *Concepts : Where Cognitive Science Went Wrong* ne change pas : Fodor ne revient pas sur le fait que les concepts ne sont pas innés et que certains mécanismes permettant de les acquérir sont, quant à eux, innés.

L'ouvrage de 2008 est aussi remarquable pour une série d'éclaircissements que Fodor fait quant à la nature des mécanismes innés qui jouent un rôle décisif dans l'acquisition de notre répertoire conceptuel. Cette entreprise d'approfondissement se comprend d'autant mieux si on garde à l'esprit un passage crucial, consacré au problème de l'innéisme[162]. Fodor y déclare qu'après avoir montré qu'aucun concept n'est inné, le problème de l'innéisme devient

162Fodor, *LOT2*, chapitre 5, page 145.

« d'expliquer comment le patrimoine inné d'une créature (qu'il soit décrit en termes neurologiques ou intentionnels) contribue à l'acquisition de son répertoire conceptuel... »[163] Par conséquent, chercher à donner des éclaircissements sur le fonctionnement des mécanismes innés, ce n'est pas se livrer à une tâche secondaire, mais c'est pleinement affronter le problème fondamental de l'innéisme.

Nous retenons principalement deux éclaircissements parmi les nombreuses remarques que Fodor formule dans *The Language of Thought Revisited*. Le premier est qu'il y a un rapport entre l'intentionnalité des stéréotypes et l'activation des mécanismes ; le deuxième est qu'il y a une variabilité possible du mécanisme menant à l'acquisition des concepts.

Pour comprendre le premier éclaircissement, il faut voir que certains stéréotypes peuvent être dits meilleurs que d'autres. Fodor en donne l'explication suivante[164] : il est incontestable qu'il y a des cas où les individus actuels et possibles sont très similaires à leur stéréotype et des cas où ils le sont significativement moins. Pour illustrer le premier cas, on peut penser au stéréotype de triangle : ce stéréotype aura assurément un grand nombre de propriétés (trois sommets, trois côtés, trois angles dont la somme vaut 180°, etc.) que chacun des triangles actuels ou possibles possédera. En revanche, les propriétés prototypiques correspondant aux jeux ne permettront pas une similarité aussi communément partagée[165]. On pourra, par exemple, dire que le prototype de jeu fait intervenir deux adversaires. Mais, les jeux collectifs font intervenir plusieurs personnes, dont certaines sont partenaires. Par ailleurs, d'autres jeux ne font intervenir qu'un seul joueur, comme le jokari ou certains jeux vidéo. Selon

163Fodor, *LOT2*, chapitre 5, page 145.
164Fodor, *LOT2*, chapitre 5, page 160.
165Nous empruntons cet exemple à Wittgenstein, *Recherches philosophiques*, §66.

Fodor, le fait qu'une population donnée ait une grande similarité avec son stéréotype signifie que celui-ci donne beaucoup d'informations au sujet des propriétés que les individus appartenant à cette population partagent. Ainsi, on peut, à partir du prototype de triangle, prendre connaissance du fait que tous les triangles ont trois sommets, trois côtés, etc. Inversement, le prototype de jeu nous donne beaucoup moins d'informations au sujet des propriétés partagées par les jeux actuels et potentiels. Il s'ensuit que le prototype de triangle donne des propriétés proches des conditions nécessaires et suffisantes pour qu'une chose appartienne à l'extension de TRIANGLE, tandis que le prototype de jeu fait apparaître des propriétés qui ne peuvent pas être assimilées aux conditions nécessaires et suffisantes pour l'application du concept JEU. C'est en ce sens que le prototype de triangle est dit meilleur que le stéréotype de jeu.

Or, plus un concept est « bon », selon la définition que nous venons d'en donner, plus il sera susceptible d'être empiriquement suffisant pour acquérir le concept correspondant. Fodor illustre cela en faisant une analogie avec un paysage des attracteurs[166]. La notion de « paysage des attracteurs » vient de l'étude des systèmes dynamiques. Elle est aussi utilisée dans les neurosciences computationnelles. Nous nous contenterons de la présentation imagée que Fodor donne de cette notion, car elle suffit à illustrer la hiérarchie des stéréotypes. Selon cette présentation imagée, l'esprit est comme une étendue d'eau, les stéréotypes sont comme des bateaux se trouvant sur cette étendue d'eau et les concepts sont comme des tourbillons disséminés dans l'eau. L'illustration est alors la suivante : plus un bateau est proche d'un tourbillon, plus il sera facilement entraîné par celui-ci. En termes moins imagés, on peut dire que plus un stéréotype donne d'informations sur les propriétés des objets appartenant à l'extension du concept

166Fodor, *LOT2*, chapitre 5, pages 159-160

correspondant, plus il est probable que la formation du stéréotype sera suffisante pour acquérir le concept.

Dire que certains stéréotypes sont meilleurs que d'autres, c'est donc introduire une structure hiérarchique dans le processus d'acquisition des concepts. Or, cela nous éclaire sur le fonctionnement des mécanismes récepteurs, conduisant du stéréotype au concept. Bien que l'innéité des mécanismes n'implique pas l'innéité de quoi que ce soit d'intentionnel, ceux-ci sont néanmoins sensibles à l'intentionnalité des stéréotypes. Ainsi, la suggestion de Fodor peut être reformulée de la façon suivante : plus l'extension d'un stéréotype se rapproche de celle du concept correspondant, plus le mécanisme récepteur sera susceptible d'être activé par la formation de ce stéréotype.

Nous pouvons maintenant passer au deuxième éclaircissement, qui consiste à faire valoir la possibilité d'une variabilité des mécanismes menant à l'acquisition des concepts. Reprenons le schéma de ce mode d'acquisition : état initial → processus d'inférence statistique → formation d'un stéréotype → (P2) → acquisition du concept. Nous avons jusqu'ici compris P2 comme désignant un seul processus univoque, que nous avons décrit comme étant l'activation d'un sensorium. Néanmoins, Fodor argue du fait qu'aucun argument décisif ne contraint à considérer que P2 est toujours un mécanisme homogène[167]. Cette suggestion peut paraître surprenante, car nous avons tendance à penser qu'un mécanisme non-intentionnel, et par conséquent inaccessible à la conscience, n'admet pas d'écarts entre ses différentes applications. Pourtant, c'est bien le sens du texte de Fodor de défendre la possibilité que P2 soit appliqué de façon variable en fonction des cas. L'argument avancé par Fodor part de la prémisse selon laquelle nous obtenons nos concepts à partir de l'expérience de choses appartenant

167Fodor, *LOT2*, chapitre 5, page 155.

à des genres distincts. Il s'ensuit qu'il pourrait très bien y avoir également différents genres de mécanismes, à l'oeuvre dans l'acquisition conceptuelle[168]. Remarquons que Fodor fait en réalité valoir deux possibilités distinctes. D'une part, il nous dit qu'un même mécanisme non-intentionnel peut s'appliquer de plusieurs façons différentes selon les choses à partir desquelles on forme un stéréotype. Mais, d'autre part, il nous dit que P2 pourrait désigner plusieurs genres distincts de mécanismes. Il y a donc possiblement une double variabilité du mécanisme permettant le déclenchement des concepts.

Nous voyons que les indications données par Fodor au sujet de P2 ne sont que des suggestions. A ce titre, elles restent allusives. La raison en est fournie par Fodor lui-même. Cette explication éclaire la façon dont le philosophe comprend une future élucidation de P2, nous jugeons donc important de nous y arrêter. Dans la mesure où le processus de formation d'un stéréotype fait intervenir une inférence statistique, la psychologie est capable d'en déterminer le fonctionnement. Mais, une fois arrivé à l'étape P2, la psychologie n'est plus utilisable, car nous ne sommes plus confrontés à une forme d'apprentissage consciente et rationnelle. Pour Fodor, c'est à ce stade la neurologie qui doit prendre le relais et rendre compte du passage conduisant de la formation du stéréotype à l'acquisition du concept[169]. Ces affirmations permettent de comprendre la nature allusive des indications données par Fodor au sujet de P2. En l'absence de résultats devant être fournis par la neurologie concernant le fonctionnement neuronal du processus de déclenchement des concepts, le philosophe doit se contenter de proposer des solutions concevables ou possibles. En ce sens, on peut dire que le dernier mot du problème de l'innéisme, s'il peut

168Fodor, *LOT2*, chapitre 5, page 156.
169Fodor, *LOT2*, chapitre 5, page 152.

être donné, le sera non par la philosophie de l'esprit, mais par les neurosciences.

Conclusion

Le propre du traitement philosophique d'un problème, c'est qu'il tient au moins autant dans la redéfinition du problème que dans la solution qui lui est donnée. C'est particulièrement vrai dans le cas du traitement du problème de l'innéisme dans l'oeuvre de Jerry Fodor. En effet, on aboutit au terme d'une longue évolution à une modification radicale du problème initial de l'innéisme, dans l'ouvrage de 2008. Mais, la réponse à cette question ne se trouve pas chez Fodor. De fait, la découverte d'une réponse est elle-même renvoyée à un futur plus ou moins lointain, où les neurosciences seront peut-être en mesure de donner une analyse complète du fonctionnement du cerveau.

La reformulation du problème de l'innéisme doit être vue comme le résultat d'une série d'étapes, série qui commence de façon significative avec l'article de 1981, "The Present Status of the Inateness Controversy". A ce titre, l'article de Fodor est remarquable à deux égards : tout d'abord, pour la clarification du débat opposant les empiristes aux innéistes, qui mène à l'identification d'un processus « brute-causal » d'acquisition des concepts simples ; puis ensuite, pour l'utilisation qui y est faite des principes de la chimie mentale. Dans la mesure où Fodor déclare que les concepts simples sont innés, cela permet de distinguer au moins trois sens du terme « inné », ces trois sens pouvant être rangés selon deux rubriques : celle de l'innéisme des concepts et celle de l'innéisme des mécanismes. Pour résumer, l'innéisme des concepts désigne le fait

que certaines entités intentionnelles sont produites suite à l'expérience de certains facteurs extérieurs, par l'intermédiaire de mécanismes récepteurs. L'innéisme des mécanismes consiste, quant à lui, dans la formation des mécanismes récepteurs par le biais du développement d'un organisme. Ce développement n'est pas possible sans certains apports extérieurs, mais il n'est pas à proprement parler dépendant des facteurs externes.

L'évolution de Fodor, tout d'abord dans *Concepts : Where Cognitive Science Went Wrong*, puis dans *The Language of Thought Revisited*, peut être vue comme consistant en partie à restreindre de plus en plus drastiquement le sens du terme « inné ». Cette restriction s'appuie sur l'innéité des mécanismes, que Fodor ne remet pas en question. Or, dire que les mécanismes récepteurs sont innés, ce n'est pas nécessairement dire que les entités mentales qui sont produites par eux sont également innées. Nous avons vu dans la première partie de notre travail que les concepts sont des entités douées de propriétés intentionnelles et que leur acquisition dépend de certaines expériences ou de certaines réflexions sur nos expériences. Nous pensons que le rejet de l'innéité des concepts est lié à ces deux traits caractéristiques des concepts. D'une part, l'innéité des mécanismes ne permet aucunement d'en conclure à l'innéité d'entités intentionnelles. En ce sens, l'un des résultats auxquels arrive Fodor est l'établissement d'une certaine rupture entre l'innéité et l'intentionnalité. D'autre part, l'innéité des mécanismes repose sur l'indépendance de ceux-ci vis-à-vis de l'expérience, et sur leur relative indépendance vis-à-vis des facteurs externes. Dès lors que ces deux caractéristiques deviennent des critères permettant de dire si une entité est innée ou non, il devient difficile d'inclure les concepts dans le domaine de l'inné. Il s'ensuit que l'innéisme des concepts doit être rejeté, au profit de l'innéisme des

mécanismes.

Or, une telle restriction n'est pas sans conséquences en ce qui concerne la façon dont nous formulons en général le problème de l'innéisme. La formulation qu'on emploie le plus volontiers pour exprimer ce problème consiste à demander si, pour un type d'entités défini, elles sont acquises à partir de l'expérience ou non. Or, suite à l'analyse de Fodor, on voit que ce problème est mal posé. Le principal problème de cette formulation est qu'elle établit une opposition entre l'inné et l'acquis. On pourrait penser, suite aux analyses de l'article de 1981 et de l'ouvrage de 1998, que l'opposition pertinente est plutôt entre l'inné et l'appris. Mais, ce serait là commettre une erreur, car Fodor précise bien en 2008 qu'aucun concept ne peut être appris, sans pour autant qu'il y ait des concepts innés.

Dans la mesure où le domaine de l'inné est restreint aux mécanismes récepteurs, le problème de l'innéisme doit lui aussi être redéfini comme un problème concernant ces mécanismes. Il s'agit donc de proposer une explication du rôle joué par le patrimoine inné d'une créature, c'est-à-dire ses mécanismes récepteurs, dans le processus qui débute avec l'expérience et s'achève dans la possession d'un concept. On pourrait dire que Fodor substitue la question « comment ? » à la question « quoi ? » En effet, le problème de l'innéisme tel que Fodor en hérite vise à déterminer quelles entités, et singulièrement quels concepts, sont innés et lesquels sont acquis à partir de l'expérience. La réponse au problème repose ultimement sur une discrimination entre entités innées et entités non-innées. En revanche, le problème de l'innéisme, tel qu'il est redéfini par Fodor, demande comment les mécanismes récepteur d'un organisme contribuent à l'acquisition de son répertoire conceptuel. La solution du problème doit, dans ce cas, consister dans la description d'un fonctionnement nerveux-neuronal, non dans

la discrimination entre plusieurs types d'entités.

C'est en vertu de ce passage d'un type de question à un autre que la philosophie et la psychologie sont disqualifiées dans leur prétention à nous donner la solution au problème de l'innéisme. Cette solution dépend en effet de certaines découvertes concernant la structure du cerveau et sa fonction. L'analyse conceptuelle des philosophes et l'investigation sur le fonctionnement de l'esprit des psychologues sont donc insuffisantes pour résoudre le problème de l'innéisme. En revanche, la neurologie paraît à Fodor de nature à pouvoir faire de telles découvertes. En somme, la restriction du sens de l'innéisme n'a pas pour seule conséquence la redéfinition du problème de l'innéisme : on peut aussi en tirer des indications sur ce à quoi ressemblera probablement une solution et la discipline qui sera en mesure de la fournir.

Bibliographie

Textes de Fodor :

-Fodor Jerry, "The Present Status of the Innateness Controversy", in *Representations : Philosophical Essays on the Foundations of Cognitive Science*, Cambridge, MA, MIT Press, 1981, 257-316.

-Fodor Jerry, A Theory of Content, in *A Theory of Content and Other Essays*, Cambridge : MA, MIT Press, 1990, 51-87.

-Fodor Jerry, *Concepts : Where Cognitive Science Went Wrong*, Oxford, Clarendon Press, 1998.

-Fodor Jerry, *The Language of Thought Revisited*, Oxford, Clarendon Press, 2008.

Autres textes :

-Cowie Fiona, *What's Within ? Nativism Reconsidered*, Oxford University Press, 1999

-Dummett M., *Seas of Language*, Oxford, Oxford University Press, 1993.

-Godfrey-Smith Peter, *Complexity and the Function of Mind in Nature*, Cambridge, Cambridge University Press, 1996.

-Gross Steven et Rey George, "Innateness", in Margolis Eric, Samuels Richard et Stich Stephen P. (dir.), *The Oxford Handbook of Philosophy of Cognitive Science*, Oxford University Press, 2012, 318-361.

-Jackendoff Ray, *Languages of the Mind : Essays on Mental Representation*,

Cambridge : MA, MIT Press, 1992.

-Laurence S. et Margolis E. (dir.), *Concepts : Core Readings*, Cambridge : MA, MIT Press, 1999.

-Laurence Stephen et Margolis Eric, "The Scope of the Conceptual", in Margolis Eric, Samuels Richard et Stich Stephen P. (dir.), *The Oxford Handbook of Philosophy of Cognitive Science*, Oxford University Press, 2012, 291-318.

-Margolis Eric, 'How to Acquire a Concept', *Mind and Language*, 13 (septembre 1998) : 347-369.

-Miller George, Semantic Relations among Words, in M. Halle, J. Bresnan et G. Miller (dir.), *Linguistic Theory and Psychological Reality*, Cambridge : MA, MIT Press, 1978.

-Putnam Hilary, "Two dogmas revisited", in Putnam Hilary, *Realism and Reason : Philosophical Papers*, volume 3, Cambridge, Cambridge University Press, 1983.

-Quine Willard Van Orman, "Two Dogmas of Empiricism", in *From a Logical Point of View*, Harvard University Press, 1980.

-Rosch Eleanor, Mervis C.B., Gray W.D., Johnson D.M. et Boyes-Braem P., "Basic objects in natural categories", *Cognitive Psychology* 8 : 382-439, 1976.

-Wittgenstein Ludwig, *Recherches philosophiques*, traduction par Dastur Françoise, Élie Maurice, Gautero Jean-Luc, Janicaud Dominique et Rigal Élisabeth, Gallimard, 2005.

Table des matières

Remerciements.....2
Introduction.....3
Première Partie : Qu'est-ce qu'un concept ?.....7
1. Définition faible et définition forte.....7
2. Les concepts comme particuliers mentaux.....8
3. Les concepts comme catégories.....16
4. La compositionnalité des concepts.....36
Deuxième Partie : Le problème de l'innéisme.....54
1. Réinteprétation de la querelle empirisme/innéisme.....54
2. La critique de l'empirisme des concepts.....81
3. L'innéisme dans l'article de 1981.....92
4. De l'innéisme des concepts au nativisme des mécanismes.....104
L'ouvrage de 1998.....106
L'ouvrage de 2008.....119
Conclusion.....132
Bibliographie.....136